UNIV. OF ARIZONA
PQ2603.A52 M8 1926 mn
Barres, Maurice/Le mystere en pleine lum
3 9001 03900 5015

MAURICE BARRÈS
DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE

LE MYSTÈRE EN PLEINE LUMIÈRE

PARIS
LIBRAIRIE PLON
LES PETITS-FILS DE PLON ET NOURRIT
IMPRIMEURS-ÉDITEURS — 8, RUE GARANCIÈRE, 6e

Tous droits réservés

30e édition

Il a été tiré de cet ouvrage :

50 exemplaires sur papier de Chine, numérotés de 1 à 50 ;

100 exemplaires sur papier du Japon, numérotés de 51 à 150 ;

250 exemplaires sur papier de Hollande, numérotés de 151 à 400 ;

1 150 exemplaires sur papier pur fil Lafuma, dont 1 100 numérotés de 401 à 1 150, et 50 sans numéro, non mis dans le commerce.

L'édition originale a été tirée sur papier d'alfa.

LE MYSTÈRE
EN PLEINE LUMIÈRE

Copyright 1926 by Librairie Plon.

Droits de reproduction et de traduction réservés pour tous pays.

PRÉFACE

Ce livre posthume n'est pas un recueil dû à l'initiative forcément un peu arbitraire des survivants. Maurice Barrès en avait longuement mûri, fixé la composition et c'était, au moment de sa mort, des nombreux ouvrages qu'il menait de front, le plus avancé. Toutes les nouvelles qui devaient être réunies sous le titre le Mystère en pleine lumière *avaient paru à* la Revue hebdomadaire, *sauf le* Claude Gellée.

Le soir du 4 décembre 1923, *une heure avant l'explosion du mal qui allait l'emporter en quelques minutes, Maurice Barrès en parcourait le manuscrit et disait : « Voilà qui est fait. J'en ai pour quinze jours. »*

Ces quinze jours manquèrent à Barrès.

On trouvera à la fin du volume ces pages où

il n'a pas pu étendre les dernières couleurs jeter les notes les plus nuancées et les plus fondues : ce qu'il appelait son chant.

La famille de Maurice Barrès a fait appel à un ami de l'écrivain et à l'un de ceux qui connaissent le mieux son œuvre, M. François Duhourcau, dont l'intelligente piété a su disposer, sans en altérer une virgule, les éléments de ces pages interrompues. On constatera, nous en sommes assurés, leur importance essentielle pour qui veut comprendre Barrès et la Lorraine.

Le Mystère en pleine lumière *devait être dédié à Gabriele d'Annunzio. C'était là, dans l'esprit de Barrès, un gage d'amitié et d'admiration personnelles, et puis une réponse à la dédicace que le maître italien lui avait faite du* Martyre de saint Sébastien, *et aux magnifiques messages qu'il lui avait adressés pendant la guerre.*

LA SIBYLLE D'AUXERRE

LA SIBYLLE D'AUXERRE

Voici plusieurs mois qu'en feuilletant une brochure chez le libraire, j'ai appris par hasard qu'il existe dans la cathédrale d'Auxerre une image de la Sibylle. Il paraît même que jadis on en voyait deux autres sous le porche. Un vrai nid de Sibylles, cette cathédrale ! Cela m'a tout de suite enchanté d'une manière qu'il m'est assez difficile de rendre claire, fût-ce à moi-même. Ce que j'éprouve, c'est un sentiment profond d'approbation. J'approuve que dans un lieu saint quelque chose de charmant et de mystérieux, que le malheur avait découronné, ait été recueilli avec honneur. La dernière des Sibylles errait silencieusement sans abri. Ses temples d'Europe et d'Asie s'étaient écroulés, et les dieux païens couchés dans le sable ne

pouvaient plus la protéger. Le Christ les supplée et reçoit leur fille chérie dans l'ombre de son autel. Quelle émouvante courtoisie de la divinité !

Depuis que j'ai fait cette belle découverte, mon imagination excitée se nourrit de cette aventure comme d'une musique. La nuit, si je ne dors pas, et le jour, dans l'intervalle de mes occupations, je me transporte en esprit auprès de cette réfugiée. Qu'est-ce que Thémistocle assis en suppliant au foyer de son ennemi? Qu'est-ce que Mlle de La Vallière repentie chez les Carmélites? Il est d'un sens autrement riche, le roman de cette survivante des idoles admise chez le vrai Dieu ! Ce matin, n'y tenant plus, j'ai pris le train pour Auxerre.

Quand j'entrai dans la cathédrale, vers la fin de la journée, un vicaire y faisait la leçon à une trentaine de petites filles, dont les regards perçants me prirent dès le seuil et ne me lâchèrent plus, étonnés que j'allasse de droite et de gauche, le nez en l'air, à la recherche de ma merveille, tant et si bien qu'à la fin, contrarié d'être un prétexte à leur dissi-

pation, je pris le parti de m'adresser au prêtre.

— Où diable, monsieur l'abbé, — excusez mon indiscrétion, — pourrais-je trouver cette fameuse figure de la Sibylle?

— Ah! me dit-il, en m'exprimant d'un coup d'œil cette sorte de sympathie qu'un homme bienveillant éprouve pour un excentrique innocent, ah! vous venez pour notre Sibylle! Je vais vous la montrer.

Il me conduisit derrière l'autel, et les petites filles, malgré ses gestes répétés qui auraient voulu les fixer sur leurs bancs, nous suivirent, rendues fort hilares par ce mot singulier de sibylle.

— Tenez, me dit-il, la voilà justement en conversation avec le Saint-Esprit.

Je vis, sculptée dans le pourtour du chœur, une image poussiéreuse, dont par miracle à cette minute un gros pigeon, tout vivant et roucoulant, piétinait sans aucune retenue l'épaule.

— Ah! monsieur l'abbé, ce pigeon, c'est la colombe que les images espagnoles nous font voir dictant à l'oreille de sainte Thérèse

les pensées du ciel. C'est aussi la palombe que Jeanne d'Arc avait prise pour armes parlantes.

Mais l'abbé ne m'écoutait pas. Ses catéchistes, à voir le pigeon, mouraient de rire. Il appela le sacristain.

— Mon ami, lui dit-il, chassez cette volaille.

Le sacristain, muni d'un long éteignoir, délogea le pigeon, qui, par la verrière ouverte, s'en retourna dans le ciel. L'abbé regroupa ses rieuses. Et je restai seul en face de la Sibylle dont l'air d'extrême mécontentement me frappa.

— C'est toujours ainsi, me dit-elle. Pour ces prêtres je suis une fantaisie, une caricature, une gargouille de l'intérieur. Vous êtes témoin que ce vicaire n'a pas su, fût-ce d'un mot, me garder mon rang devant ces petites ignorantes.

MOI

O Sibylle, tout de même, ces prêtres vous donnent ici la plus digne hospitalité. Vous ne seriez pas heureuse sans leur abri ! C'est un mérite qu'il faut leur reconnaître, et dont

je leur ai, pour moi, une sincère gratitude.

LA SIBYLLE

Je leur ai donné plus qu'ils ne me donnent : il n'y a pas de jour qu'ils ne se parent de mon témoignage.

MOI

Ils vous invoquent devant la dépouille des morts, au milieu des flammes funéraires. Et dans quel chant magnifique ! C'est avec une incomparable grandeur qu'ils vous associent à leur puissance.

LA SIBYLLE

M'associer à leur puissance ! Grand merci de l'honneur ! J'ai régné sur des temples dont la gloire valait bien celle des plus fameuses cathédrales, et j'y tenais un autre rôle que n'en jouera jamais tout le chapitre des chanoines d'Auxerre. Ma reconnaissance est infinie pour le Christ dont j'ai la première annoncé et salué la venue, mais je sais ce que je vaux et je n'admets pas de comparer ma part avec la leur.

MOI

Quelle est donc votre part?

LA SIBYLLE

Immense, si l'on me fait droit. Mais depuis des siècles, je suis empêchée de rendre aucun service. N'est-ce pas pitié de laisser dans le discrédit les secrets que je possède? Je me plains de l'éducation dépressive que ce prêtre donne à ces petites filles dont, à Tibur et à Cumes, nous aurions su allumer les âmes.

MOI

Arrête ! Sibylle ! Je ne suis pas ton ennemi. Je viens ici pour te saluer, parce que j'aime ta vocation et que j'admets confusément que tu demeures une force puissante au repos, mais ne dis pas de mal de ce faiseur de calme, ni de ces bonnes petites filles ordinaires. Les vertus que cet abbé cultive dans leurs âmes sont un reflet de la paix du ciel. Nous pouvons les admirer sans te faire tort à toi qui respires l'air des hauteurs et te joues, à tes risques et périls, dans la zone enflammée des orages. Nous pouvons aimer leur sagesse sans sous-estimer ta folie divine.

LA SIBYLLE

Je ne pense aucun mal de ces enfants terre à terre. Mais je voudrais leur donner des ailes, et je les plains de laisser en sommeil les meilleures supériorités de la femme. Jadis, la terre avait nos oracles, nos véhémences et nos rêves. Notre pensée jaillissait en hautes flammes qui guidaient les hommes. Notre énervement, nos audaces et nos initiatives, où sont-ils? Pourquoi jugez-vous n'avoir pas à les regretter? Êtes-vous sûr d'avoir raison de préférer systématiquement des enfants douces et bonnes à nous qui disions la bonne aventure et voyions le ciel grand ouvert?

VOIX DES PETITES FILLES

Notre père qui êtes aux cieux...

MOI

Arrête, Sibylle. Écoute-les.

VOIX DES PETITES FILLES

...Que votre règne arrive, que votre volonté soit faite sur la terre comme au ciel...

MOI

Elles veulent faire triompher le ciel dans le monde. C'est bien beau.

LA SIBYLLE

Mais précisément, quelles sont leurs relations avec le ciel? Moi, j'allais en esprit dans le monde invisible. Je m'arrachais à cet état d'emprisonnement où vous êtes tenus. Vous me laissez de côté. Avez-vous trouvé mieux? Et si vous méprisez ma mission, si vous la trouvez chimérique, pourquoi l'Éternel voulut-il abriter mon sort près de l'autel de vérité?

MOI

Magicienne, cette dernière phrase a bien de la force. Certes, ce n'est pas pour rien que vous reposez dans cette maison éternelle, et que le Christ vous a tirée de dessous vos temples écroulés. Pas pour rien? Mais pour quoi? J'y vais réfléchir. Il est tard, je cours m'enfermer dans ma chambre d'hôtel pour y songer à vous plus commodément que je ne ferais ici.

*
* *

Quel plaisir de demeurer toute une soirée seul entre quatre murs, sans qu'aucun fâcheux nous y puisse rejoindre, et d'échauffer en nous des pensées qui tendent toutes à une même fin ! J'ai passé des heures parfaites dans cet hôtel d'Auxerre, à méditer la question si claire de la Sibylle. Je m'étais couché pour mieux raisonner, et, les yeux fermés, je contemplais sympathiquement l'antique prophétesse, toujours jeune, avec son fardeau de problèmes, telle que je venais de la voir dans son ombre séculaire.

Il faut avouer que cette hétérodoxe fait une extraordinaire figure dans le lieu des grandes révélations sur les énigmes de l'univers. Sa seule présence aiderait-elle à résoudre le mystérieux problème de l'inspiration, le problème des rapports de certains êtres avec l'Esprit? Jadis, elle se tenait sous le chêne de Dodone chargé de colombes noires, et ses oracles, qu'elle écrivait sur les feuilles de l'arbre prophétique, elle les jetait aux quatre

vents du ciel. O suspecte ! Fut-elle l'instrument des démons ou des anges? En accueillant cette sorcière des païens, l'Église reconnaît, semble-t-il, et proclame que dans tous les temps quelques êtres privilégiés ont possédé la puissance d'entrer en contact avec Dieu.

Quelques êtres privilégiés ! Lesquels? Comment? Pourquoi? O le riche problème, sur lequel chacun dit son mot. Jamblique assure que le prophétisme naît à mesure qu'une créature, en se haussant vers sa perfection, s'unit à la divinité. D'autres l'attribuent aux vapeurs des cavernes. D'autres, à l'humeur sombre et mélancolique des filles. Saint Jérôme, à leur chasteté. Virgile aime les Sibylles ; Michel-Ange s'apparente à ces grandes âmes solitaires ; Delacroix a vu l'une d'elles, dans la forêt ténébreuse, appeler de son rameau d'or les chefs spirituels de l'humanité. Mais il est des jours que les plus beaux commentaires nous lassent. Les violons qui veulent accompagner ces voix extatiques ne risquent-ils pas de les recouvrir? Ce que vous me dites, violons, c'est l'émoi que vous ressentez de son mystère. Mais sa parole, son

soupir, ses troubles, son rêve, ses pleurs, son humble vérité vivante, ah ! que je les préférerais à toutes vos variations ! La Libyque, la Persique, la Cumane, la Phrygienne, autant de reines d'opéra. Derrière ces images brillantes, j'appelle une créature en chair et en os, une pauvre enfant épouvantée de sa demi-divinité, et de qui s'est exhalée cette rêverie que nous prolongeons. La Sibylle n'est pas un mythe, mais originairement une vivante que l'on voudrait surprendre dans l'afflux soudain de son enthousiasme, avec son élan et l'éclair de ses yeux, afin de savoir comment elle accédait aux sources cachées.

Nous manquons de détails sur l'intimité exacte des Sibylles. D'admirables pages subsistent, qui les montrent dans l'instant solennel de leur génie. Mais la préparation de cette haute minute et la rémission qu'elles subissaient ensuite, en quittant le trépied, voilà ce que nous ignorons. Quel malheur qu'il ne se soit trouvé aucun des prêtres du temple, aucune des femmes qui servaient la Sibylle et que son génie conquérait, pour tenir un

registre de ses frémissements ! Les gens du pays ont dit à saint Justin qu'elle parlait si vite qu'on n'arrivait pas à noter ses improvisations. Ame charmante, plus que tes oracles et tes chants extatiques, on voudrait connaître l'harmonie de toute ta personne et ta transfiguration à l'heure où tu deviens la parole du Dieu, quand la liqueur commence à fermenter dans la coupe.

Souvent elle est couchée dans l'ombre, pâle et défaite, au point que ses membres ne semblent plus assemblés que par des liens distendus, mais il est visible que le moindre effleurement, chant d'un oiseau, couleur d'un nuage, parfum d'une fleur, insensible glissement de la minute qui passe, la ressusciterait ; et soudain, sur un mot du dehors ou bien à cause d'une pensée qui monte s'ouvrir à la surface de son âme, voici qu'elle se lève à demi, porte la main à son cœur, pour en arracher une flèche, et sa parole jaillit avec une énergie si dramatique que notre émerveillement se mêle d'épouvante. Ses idées se volatilisent dans une suite d'illuminations, et son âme jette ses

appels aux deux mondes, visible et invisible.

Dans ces minutes parfaites, les chants et les images se levaient de cet être charmant, comme autant d'oiseaux multicolores, et filaient vers le ciel pour revenir, ayant tracé leurs sillages de lumière, se poser sur ses épaules, ses mains et sa chevelure, en sorte que tout l'éther autour d'elle vibrait de grands frissons pareils à des palmes dont elle composait l'attache, comme un paon quand il déploie sa pompeuse roue. Cependant son visage doré étincelait de tendresse et de fierté.

Mais voici qu'à cette aube d'azur se mêlent des nuages funestes. La belle fiévreuse veut éprouver toutes les violences et se livre sans frein aux oscillations de son âme. Pour elle, nulle loi dans le ciel, qu'elle parcourt avec la divine liberté des comètes. Étincelante de jeunesse, elle se plonge en flammes dans la mer. C'est un mariage perpétuel d'aurore et de crépuscule. C'est l'heure du départ et c'est l'heure de l'abattement des rêves. A sa vingtième année, elle mêle l'assombrissement du soir ; aux chants de l'aurore, des silences de minuit sur le bord de l'abîme.

On voudrait voir clair dans ce merveilleux et comprendre cette fille-poème, où chante-pleurent toutes les strophes, et qui dépasse la clairvoyance normale. Qu'est-ce donc qui stimule son âme? Tout ce qui froisse son orgueil ou qui émeut sa pitié. Assez intraitable pour exiger d'être le centre universel, elle est en même temps la plus prompte et la plus fervente à la sympathie. A la manière des sourciers, sensibles à l'eau cachée, elle perçoit le secret des êtres. Toute pensée de celui qui la vient consulter la réjouit ou la blesse ; et même ces pensées qui sommeillent au fond de nous à notre insu, et qui sont plus profondes et plus larges que notre pensée claire, car elles embrassent, dit-on, le passé et l'avenir, elle les attire, les recueille et les manifeste. O prodige ! ce n'est rien qu'elle ait bu l'eau de la source sainte et mâché la feuille du laurier d'Apollon : elle rompt les barrières du temps et de l'espace, et par intuition connaît ce que ses sens et sa raison ignorent... Faut-il le croire ou le nier?

...Je m'endormis tard dans la nuit et j'eus un rêve. J'entendis une voix qui disait : « Les

Sibylles vivent encore. » Et je vis s'avancer, du fond des ténèbres, une foule pressée, qui s'engouffrait sous le porche de la cathédrale d'Auxerre. Et dans cette foule il y avait, à juger d'après les costumes, beaucoup de gens de l'antiquité, mêlés à nos contemporains. Je crus reconnaître, entre mille, le prêtre de Némi avec sa prêtresse Carmenta, le vieux roi Numa avec la nymphe Égérie, Marius, le vainqueur des Cimbres, qui marchait à côté de la litière fermée de sa devineresse, Montanus avec Priscilla, les prêtresses gauloises, parmi lesquelles, bien entendu, la fameuse Velléda ; je ne puis toutes les citer ; il y avait encore Meg Merrilies au bras du vieux Walter Scott, Kitty King avec William Crookes, et Eusapia Paladino avec M. Richet.

Je m'égare au milieu de cette variété infinie de femmes inspirées ; chacune de ces formes, charmantes, tragiques ou cocasses, évoque une histoire qui vient en chasser une autre, mais toutes me ramènent sur la même énigme sacrée.

*
* *

Au matin, avant de regagner Paris, je suis passé à la cathédrale pour prendre congé de la Sibylle. C'était un dimanche, à l'heure de la grand'messe. Bonne occasion pour se faire une idée du crédit de la prophétesse. De la place où je me glissai, je voyais sa tête charmante sous la poussière, en même temps que j'observais tout le public. Oh ! ce n'était plus l'apothéose de cette nuit, et durant une demi-heure que je restai là, elle n'obtint pas un regard d'aucun des fidèles. Pas un regard, pas une pensée, pas même la moquerie des petites innocentes de la veille ! Je m'explique que la messagère des hommes et des dieux se chagrine et s'offense de ce délaissement, tant de fois séculaire.

Il y a vingt siècles déjà, les restes desséchés de la sibylle de Cumes étaient suspendus dans une urne au milieu du temple d'Apollon. Les enfants venaient crier : « Sibylle, que veux-tu? » Et de l'urne une voix répondait,

rapide comme un écho : « Je voudrais mourir ! »

Mourir ! mais le monde en serait appauvri dans ses réserves de chaleur et de lumière. Mourir ! Ah ! pas avant qu'elle ait rempli sa véritable mission, dont j'éprouve un ardent pressentiment.

Rien de ce qui fut n'a cessé d'être possible. La nature de l'âme n'a pas changé. Nous allons à force de rames, péniblement, mais parfois le vent se met dans nos voiles, et nous naviguons de par Dieu. Il existe toujours des êtres chez qui l'intuition s'exerce d'une manière aussi aisée et régulière que l'intelligence chez les autres hommes. Il est toujours des prophétesses parmi nous, dans nos salons, nos couvents, nos villages. Elles disent des choses inconnues des autres et d'elles-mêmes, et nous apportent des connaissances qui ne sont nées ni de leurs enquêtes, ni de leurs méditations.

Mais que faisons-nous de cette riche matière vivante? Pourquoi ce don prodigieux, ce départ irrésistible et puis cet arrêt, cet échec? Ces grandes forces primitives continueront-

elles d'agir, propices ou funestes, selon les chances du hasard? Et nous suffit-il que parfois les meilleures d'elles emprisonnent dans leurs poèmes les songes qui vont et viennent du ciel à la terre? J'ai quelque pressentiment que nous pourrions obtenir mieux de leurs illuminations.

Saisir ces hautes fusées, jusqu'ici dangereuses ou vaines, et qui sauraient illuminer la nuit, capter méthodiquement ces forces, cultiver, diriger ces aptitudes d'exception, obtenir le desserrement de l'étreinte terrestre et la sainte libération des forces les plus intérieures. Ah! le beau programme! Je suis tenté de proclamer qu'un nouvel ordre de choses va se dérouler et qu'un autre poème s'inaugure.

Teste David cum Sibylla
Solvet saeclum in favilla.

Au fond du chœur de la cathédrale d'Auxerre, la Sibylle, loin qu'elle me donne le plaisir triste d'un objet chargé de souvenirs, m'inspire l'attrait de ce qui n'a pas encore développé ses puissances.

Non, Sibylle, il ne faut pas que tu meures.

La Vérité t'a mise en réserve, parce qu'elle sait qu'elle a besoin de toi. Accepte de vivre, malgré les mépris, les railleries et l'indifférence, car tu représentes la faculté éternelle et méconnue d'atteindre l'invisible, de nous le rendre familier et de nous unir à lui. Tu nous apprends l'insuffisance des philosophies rationnelles, tu donnes la main aux mystiques, tu consacres la valeur de l'intuition des lucides, tu nous disposes à regarder comme un trésor la sagesse des enfants et des femmes.

O Sibylle, quelle leçon de te voir dans la cathédrale ! Méconnue? Oui, par nous. Mais bel et bien reconnue et proclamée dans cette hiérarchie de toutes les vérités divines et humaines.

L'arche t'a recueillie, quand le monde antique sombrait et t'a menée jusqu'à nous. Ce haut vaisseau, qui ne contient rien qui ne soit dans nos cœurs, mais dont l'inventaire est plus complet que notre conscience, t'a maintenue quand nous t'avions à la légère déposée. Aujourd'hui la science elle-même commence à reconnaître tes titres que l'Église

avait entérinés. Sœur agitée des voyantes chrétiennes, reçois notre hommage, non pas un vain soupir nostalgique adressé à la confidente des dieux abolis, mais le plus ardent appel à ces lumières profondes qui nous dévoilent par éclair ce que la courte sagesse des hommes n'arrive même pas à soupçonner.

Sous ta poussière, tu es la pierre noire tombée du ciel.

Aérolithe, chrysalide, rose de Jéricho, je te nomme de tous les plus beaux noms que j'emprunte aux trois règnes : aérolithe, puisque tu viens des nues, — chrysalide, car je pense qu'après ce long sommeil tu vas redevenir ardemment vivante et t'élever sur deux ailes hardies, — rose de Jéricho, desséchée, perdue d'apparence.

O branche morte sur l'arbre de la connaissance, tu reverdiras !

LES TURQUOISES GRAVÉES

LES TURQUOISES GRAVÉES

Connaissez-vous ces petites pierres de basalte d'Égypte et parfois d'améthystes, où l'on voit, gravé parmi les noms divins de Jéhovah, de Sabbaoth et d'Adonaï, le nom mystérieux d'Abraxas, et puis des figures à tête de chien, de coq, de lion, de singe et de sphinx, ou bien encore Isis, Osiris, Harpocrate et le Scarabée? Ce sont des talismans que les gnostiques donnaient aux gens simples, pour les guérir de toutes les maladies, et aux femmes pour s'insinuer dans leur esprit. Les dieux des païens s'y mêlent au Dieu des chrétiens, et les choses belles et sacrées aux plus grandes extravagances. D'où vient l'attrait que j'éprouve à examiner ces images insensées et surtout à les manier? Je ne sais comment me le rendre intelligible à moi-même.

Je n'ai pas l'amour des ténèbres (la nuit d'heure en heure j'attends l'aube), ni le goût des jeux où s'emmêlent d'une manière énigmatique les rayons et les ombres. J'aime une pleine lumière épandue sur la plaine comme un puissant regard auquel rien ne peut se dérober. Nulle idée, nulle source n'émergent que je ne sois prêt à les poursuivre, à coups de pioche, dans leur plus profonde formation. Ce que je préfère, c'est le calme d'une grande âme qui n'a rien à cacher. Pourtant elles m'émeuvent, ces vieilles amulettes. J'en ai possédé jadis une où l'on voyait un lion surmonté d'une étoile et qui tient dans sa gueule une abeille. L'abeille, le seul animal, qui, au dire de Platon, participe du divin. Il me plaisait d'y voir l'emblème d'une belle destinée. Et j'ai rapporté d'Antioche de Syrie une poignée de ces médailles d'Alexandre le Grand que saint Jean Chrysostome réprouve dans une apostrophe fameuse : « Que penser, disait-il aux chrétiens d'Antioche, de ceux qui se servent d'enchantements et qui lient à leur tête et à leurs pieds des médailles d'Alexandre le Macédonien? Sont-ce là nos

espérances? Après la Croix et la mort du Sauveur, mettrons-nous l'espoir de notre salut en l'image du roi païen? »

Je n'espère de ces pierres énigmatiques ni guérison ni séduction, mais leurs figures extravagantes, qui marient les antiques voluptés avec la folie de la croix, ouvrent et referment en un clin d'œil devant l'esprit les horizons les plus profonds. J'aime ces personnages qui portent des ailes, deux, quatre, huit parfois. Nous n'aurons jamais trop de forces pour nous élever dans le ciel. Quel bruissement de désirs ! Il me semble que je prends contact avec les pensées de derrière la tête et les espoirs fous des âmes enflammées. Je songe à la rumeur mystérieuse du Nil dont parlent les Anciens, à cette rumeur d'angoisse que tous, dans nos heures les plus riches, nous écoutons au fond de notre conscience. Et je voudrais, moi aussi, puiser dans le fleuve au chant mouillé de la *noria* ruisselante. Je voudrais inscrire sur la pierre mes pensées abracadabrantes. Mais non sur le sombre basalte d'Égypte ni sur la triste améthyste ! Je rêve de turquoises gravées. Et si

j'adopte un animal sacré, ce ne sera pas le scarabée dont je vois trop les humbles occupations, mais la cétoine dorée qui se tient dans les roses.

EL-AZHAR

Un jour que je visitais l'illustre université d'El-Azhar au Caire et que je circulais dans son immense cour, au milieu de la centaine de petits cercles qu'y forment les élèves accroupis à terre autour de leurs maîtres, je fus saisi par l'ardeur nerveuse qu'exprimait la figure d'un de ceux-ci. Une figure maigre et fine, penchée de côté, et une voix d'une admirable sonorité triste. Il professait, et de temps à autre, comme un refrain vient après la strophe, ses élèves violemment d'une seule voix l'interrompaient. Il reprenait, mais après un temps, eux, de nouveau, l'assaillaient de leurs dénégations. En vérité, quelle est la pensée que transmet à ces enfants révoltés ce sage de l'Orient? Je voudrais la recueillir et la vérifier. Il faut que ma visite me serve à quelque chose. Je n'ai que faire du décor de cette école. Je veux saisir cette pensée au hasard, la tirer de cet immense fleuve

d'affirmations où s'écoule, sous mes yeux, dans cette matinée divine, toute la science d'El-Azhar, et l'emporter avec moi comme une relique de la sagesse de l'Égypte.

L'aimable érudit qui me guidait voulut bien me traduire les paroles du maître. Le maître disait :

« Il arrive parfois à vingt ans et plus tard que l'on se plaigne que les âmes sont incommunicables. Nous voudrions connaître les pensées de celui, de celle que nous aimons et ses aspirations les plus secrètes à peine formées... Ah ! malheureux, c'est votre salut de ne pas voir l'intérieur d'âme de cet être chéri. Sa froideur, un jour, vous glacerait, et le lendemain les ardeurs qu'il disperse à droite et à gauche, pour vous, quelle flamme d'enfer !

« L'épais rideau qui mure chaque être dans sa solitude ne s'écarterait sous un coup de vent que pour remplir d'horreur les amants. Ils périraient de tristesse. Sainte félicité de n'obtenir jamais de réponse totale aux curiosités qui t'obsèdent ! Ce que songe et sent ton amante, que cela demeure une énigme. En-

lève son fil de perles à la favorite du sultan, qui veut bien t'accueillir dans ses bras, et son collier de pierres plates à ta compagne plus humble, pour que vos deux souhaits s'unissent plus étroitement ; enivre-toi de cette suave expression d'extase et de ce mystère sur lequel ses paupières s'abaissent, mais ne cherche pas plus avant que l'instant de la volupté. Respecte la pudeur divine qui nous interdit la mise à nu de l'âme. Ces formes charmantes cachent un cœur machinal, aveugle, sourd, sans mémoire, qui bat si vite, ce soir, dans les ténèbres par un effet de ta présence et pourtant jamais ne te connaîtra. Aime donc sans rechercher la vérité de qui tu aimes... »

— Sois maudit, crièrent les jeunes gens, car plus que le corps de notre maîtresse nous voulons saisir son âme.

Et le maître reprit :

« Enfants grossiers, croyez-vous donc que je vous dise de vous en tenir à l'union des corps? Cette onde mystérieuse qui passe sur le visage renversé des folles que vous aimez éveille en vous une puissance infinie. Dans

vos veines, quelle ardeur ! Dans vos cœurs, quelle flamme ! Et tout cet émoi, le long de vos nerfs ! Heureux, nous voudrions qu'un moment durât toujours ; malheureux nous nous tournons vers l'idée de toute perfection, et ce double désir nous révèle Dieu, comme un parfum dénonce une présence. C'est l'heure des grands excès de l'âme, et c'est alors que dans le silence des nuits d'hiver ou le frémissement des aubes d'été, par delà cet être éphémère et périssable, que nous serrons dans nos bras, un pressentiment nous relie à la divinité... »

— Sois maudit, crièrent les jeunes gens, de nous obliger d'avouer que nous désirons l'âme de nos maîtresses plus sûrement que nous ne voulons Dieu et son paradis.

CHOISIR

Je n'aime pas l'excès, la surcharge, le chant insistant du violon, la virtuosité qui déforme une exacte émotion. Sans doute il est des jours de largesse et de fête, et qui n'aimerait la surabondance des jeunes gens dans leur premier élan et des vieillards dans leurs der-

niers retours de mémoire? Mais en pleine maîtrise de nos forces de jaillissement, que tout soit sobre, essentiel, dévoré de lumière, épuré. Je vais le long des ruelles d'une ville sévère d'Orient, où soudain s'entr'ouvre une pauvre porte, entre cent toutes pareilles : je vois le patio, les fleurs, la favorite, son joueur de guitare, leur plaisir, leur ennui, bref l'Asie emmêlée avec notre romanesque... La porte retombée, je poursuis mon cheminement sous le soleil, en société d'un désir et d'un rêve que je ne laisserai pas me détourner de mon principal dessein.

LE RETOUR DU ROUGE-GORGE

Au petit jour, ce 27 mars, est revenu mon ami de l'an dernier, le rouge-gorge du peuplier. Il m'a chanté son air de danse et d'amour, la chanson de ses espérances, un chant qui n'est qu'effusion, enfance, musique et lumière. Ses douze mois ne lui pèsent guère, il a chanté comme un jeune homme. C'est mon ami et je l'admire.

Je ne l'ai jamais vu. S'il chante, je l'habille d'or, d'argent et de feu, je le coiffe d'une

huppe d'azur, je lui passe deux petites bottes de duvet blanc ; il scintille comme une étoile sur les branches noires de son peuplier. Mais je sais qu'au réel, il est doux, aimable, confiant et que son modeste plumage répond, au milieu des oiseaux, au parfum de la violette chez les fleurs. Violette ailée, violette chantante, parfum du matin, je vous aime à cause de votre fragilité et de cette confiance insensée que vous prodiguez à la vie !

Le rouge-gorge n'a rien ménagé de son âme, cette nuit. Toute sa force jaillissait dans le ciel obscur, pour retomber en pluie de lumière. Mais de cette lumière sonore, qu'advient-il, si nul ne veille pour la recueillir? Que devient la splendeur du soleil couchant sur la mer, quand fait défaut Claude Gellée? Et le parfum des fleurs, le soir? Et toute la bonne volonté des enfants pleins de scrupules? Et l'innocence des bêtes? Et ce dernier regard, d'irrésistible clairvoyance, que jettent les mourants sur leurs jours révolus? Une liqueur divine perle sur l'arbre de vie. O résine parfumée du monde ! Ces étincelles, la nuit les recouvrira sans mé-

moire : telles les expressions enchanteresses du visage nocturne d'une jeune maîtresse disparaissent au jour, quand elle a repris ses vêtements, ses ruses et son mensonge nécessaire. Mais de tous ces éblouissements, ne verrons-nous jamais l'unité? N'est-il pas un pays des anges où tous ces fragments de beauté se rapprochent dans un rapport parfait des voix, des couleurs et du sentiment, ce pays que nous indique avec son doigt levé le saint Jean du Vinci?

Redouble, oiseau, de nous donner à ton insu ce pressentiment, et de nous dessiner par ton chant, dans le ciel, les sentiers d'approche de l'Éden. Plus tristes, nous voyons éclore plus d'étoiles. La mélancolie accroît nos puissances d'affinité. Le message que tu proclames dans cette aube grise du printemps ouvre une vue, pour quelques minutes, sur un ruissellement de beautés.

CONFESSIONS ROYALES

Le roi Soleiman, du fond de son palais, voyait se dérouler dans son miroir magique, tout le spectacle de l'univers, et sa huppe à

tire d'aile courait porter son message aux quatre vents du ciel. Il aperçut ainsi la reine de Saba, Balkis, brillante au milieu des sables de l'Arabie, et son désir l'appela.

Comment elle vint, les poètes l'ont dit : petite, dansant comme une abeille et le bord de ses paupières teinté de noir, avec des extravagances dont l'imagination des peuples est demeurée enchantée... Mais passons, et laissons aux Gustave Moreau le délice de peindre avec des couleurs mystérieuses le collier des reines et la chaîne de montre des dieux. On aimera mieux savoir ce que se dirent d'éternel ces deux chefs, parure du monde, quand ils s'entretinrent familièrement avec la liberté d'une souveraine expérience de la vie.

Soleiman désira jouir de celle qui lui semblait une vivante création de son cœur. Ils demeurèrent la nuit ensemble. Là-dessus nul texte. Les femmes qui les servaient sont demeurées silencieuses. Mais à l'aube, dans cette sorte d'ivresse légère qui succède aux vibrations du plaisir, le roi eut l'idée qu'ils missent à nu leurs âmes aussi, et comme deux

amants avant de se quitter échangent leurs portraits, ils voulurent se montrer leurs pensées les plus secrètes, sans qu'aucune buée d'amour-propre n'en ternît la franchise. Ce qu'ils s'avouèrent alors, je le sais, pour l'avoir demandé à celui qui possède la tradition sacrée de l'Islam, au chef des ivresses mystiques de l'Asie, le grand *Tchélébi*, un jour qu'à Koniah, auprès du tombeau de Djelal-Eddin-Roumi, nous causions dans sa cellule, toute pleine de cette odeur de roses et de mort qui flotte sur les chapelles de l'Orient.

Soleiman prit le premier la parole et dit :

— Bien que je possède le sceau de la royauté et qu'ainsi je commande aux hommes, aux génies et au vent, personne, de jour ou de nuit, ne franchit mon seuil sans que je jette un regard rapide sur sa main, pour voir quel cadeau il m'apporte, et sur sa bouche pour guetter une nouvelle louange, et c'est d'après ses offrandes que j'apprécie son mérite. Que cette main soit vide et cette bouche muette, en vain suis-je déjà comblé de richesses et de gloire jusqu'au rassasie-

ment, la terre me semble ingrate et la vie insipide.

— Nous le savons, dit la reine, et dame fourmi vous ayant, elle-même, apporté en cadeau une patte de sauterelle, tous les poètes en furent informés par vos soins et mis à même d'entonner une fois de plus votre éloge. Quant à moi, pas un jeune homme, si humble qu'il soit, n'est placé par le hasard sur mon passage royal, sans que mon grand œil noir, si dédaigneux, ne se rende compte immédiatement du désir que j'éveille en lui. Et toujours le même vœu se forme dans mon âme : Qu'il meure d'amour pour moi, alors je le bénirai dans sa mort, mais qu'il soit maudit, s'il me fait l'injure de ne pas souhaiter, fût-ce au prix de sa vie, mon accueil dans mon lit.

Le roi se réjouit d'abord avec un grand rire de ces deux confessions, car il aimait voir clair, mais à leur lumière les hautes cimes prenaient un aspect d'une si effroyable aridité qu'il en eut très vite de la honte :

— C'est avec le vulgaire, dit-il, que nous sommes si mesquins. Avec les rois et les dieux nul doute que nous ne réagissions d'une ma-

nière plus digne de notre gloire. Ma chère déesse, vous qui venez de reposer, toute cette nuit, sur mon cœur, voulez-vous me révéler les mouvements de votre âme avec la même franchise que ceux de votre beauté? Dites-moi sans voiles, avec une liberté de reine, dans quel sentiment vous voilà étendue auprès de moi.

— O roi, répondit Balkis, celui qui possède la huppe et le miroir magique, qu'a-t-il besoin que je lui dise mes secrets? C'est moi qui vous demande comment il faut que je sois pour vous plaire, et sur l'heure, je deviendrai telle. Faut-il qu'accoudée sur ce lit et pareille à un sage garçon, je discute avec vous les intérêts de votre royaume et m'associe à vos soucis? Veux-tu que je sois une franche camarade qui ne cherche que ton plaisir et te mette à l'aise dans la volupté? Préfères-tu une péri aux cheveux tressés de rubis qui t'émerveille et te transporte dans ses bras au pays des féeries? Ou bien une prêtresse achetant par ses caresses ton adhésion à sa croyance? Ou mieux encore, dois-je rejeter mes souvenirs pour adopter ton Jehovah et

tes espérances? Parle, lumière de mes yeux, choisis entre toutes les imaginations de ton désir, pour que j'en mette la réalité chaude et vivante, sur l'heure, entre tes bras.

Mais le roi des rois s'irrita :

— Qu'est-ce que tous ces écrans derrière lesquels veut se cacher ton âme immortelle? Je te défends, ô reine, de dissoudre ainsi cette âme que je voudrais tenir dans mes mains. J'ai besoin qu'il existe au monde une déesse qui soit plus haute et plus constante que tous mes désirs. Ce que vous pensez, ce que vous voulez, que cela ne soit pas une énigme.

La reine écoutait avec enchantement ce cantique de colère, cette plainte. Dans son cœur encore attendri par l'émoi des minutes divines et dans son esprit déjà endiablé à demi par le retour de sa lucidité, c'était une éclosion de plaisir, de fraîcheur. Elle jouissait comme un jeune tigre de sentir ses griffes puissantes bien intactes sous ses pattes de velours et, les yeux fermés, murmurait :

— Seigneur, je suis heureuse de voir comment, s'il me plaisait, je pourrais à coup sûr vous rendre malheureux.

Et Soleiman, à la douce lueur de l'aube envahissant le palais, regarda avec épouvante si quelque Lamie s'était substitué dans ses bras à la tendre péri qu'il avait appelée du fond de l'Arabie.

LA SOLITUDE PENDANT LA FÊTE

Je me rappelle qu'un jour de fête patronale au village, l'après-midi, j'étais entré au cimetière. Les valses d'un bal public venaient se perdre sur les tombes. Quel contraste de ces joies bruyantes avec ces tertres silencieux ! Nul mot ne saurait épuiser les sentiments indéterminés, la rumeur éveillée par cet impuissant appel au plaisir. Il me semblait que deux, trois idées, du fond des âges, venaient battre mon cœur, fastidieusement répétées comme ces trois notes, sur lesquelles se balançaient les pauvres danseurs. C'étaient des interrogations, toujours les mêmes, toujours sans réponse, que les morts seuls auraient pu satisfaire. Ces thèmes, ces motifs monotones, au milieu de la fête bruyante, m'enveloppaient de solitude. O morts qui vous taisez, n'importe ! en dépit de votre silence,

demain matin, avec vous tous, j'irai à l'église pour votre messe. On est si bien sous la plainte éternelle des chants latins !

C'est en effet la coutume, dans nos villages lorrains, de célébrer à la paroisse, le lendemain de la fête, un service pour les défunts. Ne leur doit-on pas cet hommage, après qu'on vient de festoyer et d'user des biens qu'ils ont amassés? Qui voudrait manquer à ce rendez-vous annuel, quand la cloche commence de dire : *Defunctos ploro?* Chacun s'y retrouve avec ceux qu'il a perdus. Et plusieurs fois (je tiens ce récit de leur bouche), de braves gens qui s'étaient attardés aux réjouissances du soir ont vu, en rentrant chez eux, les morts s'acheminer lentement vers l'église.

Bien que pour ma part jamais il ne m'ait été donné de rencontrer le funèbre cortège réveillé par le bruit des violons, je l'accompagne en esprit de tout mon respect. Ces morts reviennent dans nos rues y donner le coup d'œil du maître. Je les comprends et je m'incline. Honneur à ceux qui demeurent dans la tombe les gardiens et les régulateurs

de la cité !... Mais d'où vient l'angoisse qui pénètre jusqu'à la moelle ceux qui les virent passer? Que craint-on? Qu'oseraient-ils, ces défunts? Quelle pénitence glacée réservent-ils aux cœurs froids?... Vieux thème pour l'imagination, vieil air populaire moulu par les orgues de Barbarie et repris fantastiquement par tous les Paganini. Il nous remplit de mille songeries qui semblent toujours sur le point de devenir des pensées claires.

Les morts groupés près de la ville qu'ils ont construite, du fond de leurs caveaux, commandent encore les vivants. Mais tous ensemble, les vivants et les morts, ne sommes-nous pas menacés par l'immense nature que nous contenons à grand'peine?

Le monde est plein de pouvoirs occultes qui gisent dans les cimetières et dans nos consciences, dans les prairies et dans les bois. Nous ne vivons vraiment qu'au moment où nous percevons par la douleur, la terreur ou l'amour ces palpitations de l'âme et de la nature.

En quittant le cimetière, par le plus doux soleil d'octobre, je suis allé reconnaître sur

le grand plateau qui s'élève de la Moselle vers Rambervillers, les sources de l'Euron. Le paysage est sans pittoresque, désert, et d'abord ne donne aucune prise à l'imagination. Il me touche d'autant, car, n'ayant rien pour étonner, ni pour qu'on en cause, il ne s'adresse qu'à l'âme. C'est toute une prairie qui suinte, une prairie du vert le plus doux, formant une légère et vaste dépression où la nappe d'eau affleure. Elle s'amasse sans bruit dans un trou d'où l'Euron, enrichi à chaque mètre par les prés, s'écoule. Nul doute qu'ici, aux instants favorables, on ne puisse contempler le visage divin, mais la nymphe, à cette heure de soleil, se cache. Jetons-lui notre offrande, une pièce de monnaie, quelques pensées du culte champêtre. Touchante prairie à feux follets ! De nombreuses légendes y naquirent, que je trouverais qui dorment au milieu des fumiers du village voisin. Je m'attarde à regarder cette eau charmante naître à la lumière insensiblement, s'assembler, glisser, commencer à courir. Vers cinq heures, soudain, le froid surgit, et la divinité du lieu, dans un brouillard blanc, apparaît. Est-ce

une fée celtique, une nymphe païenne, le fantôme d'un mort, une brume du soir? C'est l'éternelle rêverie qui vient de se lever de terre.

Je sais d'enfance que les fées, petits êtres irritables, fantasques, méchants, exigent le secret de ceux qui surprennent leurs danses et leurs habitations, et que parler, en bien ou en mal, de ces êtres capricieux, c'est s'exposer à leur rancune. Pourtant, si je ne dis rien de plus des vapeurs qui flottaient par ce beau soir au creux du vallon désert, ce n'est pas prudence, mais difficulté de serrer dans des formes définies mes sentiments de plaisir et de douceur. Une infinie complaisance pour les dieux de l'âme et de la nature habite encore le fond de nos cœurs. Elle y semble assoupie, quelques-uns disent morte. Mais une prairie au bord des bois sous un ciel nuageux, un poème à demi fermé sur lequel flottent des fantômes, suffisent à la réveiller. Cette eau qui sourd, qui vient mouiller les herbages, puis prend sa course vive, ces pensées qui naissent éternellement du génie de la race pour rafraîchir notre âme et recevoir

d'elle une pente, raniment en nous les émotions primitives. D'anciennes forces accourent sans bruit, comme une barque glisse, comme les flocons de neige tombent. Elles nous enveloppent d'un subtil élément. Loin des réalités incomplètes et grossières, à l'abri de ce nuage, nous accueillons avec amour les songes qui redressent l'âme.

SOUS LE SIGNE DE L'ESPRIT

SOUS LE SIGNE DE L'ESPRIT

J'avais toujours appelé le moment où je pourrais en quelque mesure replier mes dossiers et revenir à ma vocation première d'inventer en pleine liberté des pages de pure imagination, sans notes ni documents, simplement pour me faire plaisir à moi-même : petits écrits que je voudrais transparents et tranquilles comme des flammes qui brûlent en plein soleil. Ah ! quelles délices, devant un cahier de papier blanc et sur une table nette, de se livrer à sa fantaisie, avec une paisible attention, et de n'avoir pas d'autre loi que les rythmes qui se proposent à un poète dans ses loisirs ! Enfin ce beau jour arriva, au terme que je m'étais fixé, en janvier 1921.

Quand je dis ce beau jour, précisons. Vous

vous rappelez quels brouillards nous eûmes au début de l'année. Ce matin-là, et jusqu'au soir, ce fut sur tout Paris un épais crépuscule jaunâtre. En plein midi, pour travailler auprès de ma fenêtre, j'avais besoin d'une lampe. J'aime beaucoup ces grandes journées où la nature semble défaite, tandis qu'en nous le travail nourrit une flamme d'allégresse : ces grandes journées plus tristes que nous-mêmes. Il me semble alors que je sois une maison illuminée dans la nuit. Je me sens pareil aux bêtes et gens qui, dans l'arche de Noé, par les hublots, regardaient l'immense plaine liquide et tourmentée les soulever. Cet isolement favorise la tâche que je me suis fixée : c'est de soustraire à la disparition quelques expériences d'une longue vie, non pas les songeries mais les demi-solidités de cinquante ans de poésie. Et pour commencer, je m'appliquai à décrire ce qu'il vous plaît peut-être de vous rappeler, ma visite à la Sibylle dans la cathédrale d'Auxerre.

Cette longue journée d'épais brouillard jaune, si heureusement employée, reste dans

mon souvenir comme un précieux bijou d'ambre.

Vers quatre heures je me levai de ma table, j'ouvris les fenêtres pour changer l'air et, désireux de remuer un peu, j'allai porter des lettres à la poste. A mon retour, mes volets étaient clos, mes rideaux tirés, et je me remis au récit de mes plaisirs avec la Sibylle d'Auxerre. J'en étais à cet endroit où je raconte de quelle manière la païenne avait sur son épaule un beau pigeon roucoulant et piétinant, que le bedeau de son long éteignoir fit envoler dans le ciel, quand j'entends au-dessus de moi un étrange remuement. Je lève la tête, je cherche dans l'ombre, où ne parvient pas la lumière de ma lampe, toute retenue par l'abat-jour sur mon bureau. Je n'y vois rien, j'ai dû me tromper. Ma plume et ma pensée se remettent à courir sur le beau papier blanc. Mais quoi ! de nouveau, ce remuement, des palpitations, tout un ébrouement. Je suis debout, mon regard insiste avec un peu d'inquiétude dans les ténèbres, et qu'est-ce que voilà sur les livres qui tapissent le mur derrière moi? Un gros oiseau

tout ébouriffé, qui me contemple sans dire mot.

Je ne fis qu'un bond dans une pièce voisine prévenir la petite fille qui jouait du piano :

— J'ai dans mon cabinet, sur mes livres, une bête inouïe, un oiseau extraordinaire qui s'est sauvé du jardin d'acclimatation.

Elle le nia, par admiration. « Non ! ce n'est pas possible, » — et me suivit rapidement sur la pointe des pieds, jusqu'au seuil de mon cabinet, d'où, tous deux, la tête en avant, et moi, le doigt tendu, nous cherchions la merveille dans l'ombre.

— Là, petite, au milieu des livres persans.

— C'est un pigeon, dit-elle, sur un ton de léger reproche et de déception.

— Eh ! bien oui, un pigeon. Tu ne trouves pas extraordinaire que j'aie un pigeon sur ma tête, un Saint Esprit qui est mon ami, qui m'a choisi, qui me fait visite, qui sait bien qu'avec moi il ne risque pas les petits pois, et qui m'arrive certainement d'Auxerre, à tire d'ailes, juste dans la seconde où je me souviens de lui?

Elle avait déjà filé prévenir toute la maison.

Il est certain que, dès cette première minute, je tirai en moi-même une grande gloire de la démarche confiante de cette bête, et que j'y vis un signe favorable, dont je me réservais de trouver à loisir tout le sens. Pour l'heure, j'avais à remplir les devoirs de l'hospitalité, et d'abord à ne pas effrayer mon charmant visiteur. Il ne pouvait être question de le remettre dans ce ciel de pôle nord qu'il fuyait ; je continuai fort agréablement la soirée dans sa société, mais c'était fini du travail. Chacun venait l'admirer, sans qu'il s'en troublât une seconde, et moi, j'avais avec lui un dialogue dont je faisais les demandes et les réponses.

— D'où viens-tu, aimable pigeon? M'apportes-tu sous ton aile frémissante un billet d'amour? J'en serais averti par un commencement de souffrance. Es-tu quelque pigeon de la guerre, et par exemple celui du Fort de Vaux, qui fut cité à l'ordre de l'armée? Tu ne descendrais pas chez moi, mais chez l'un de nos maréchaux de France. Un oiseau ap-

portait à saint Paul dans la Thébaïde un demi-pain, chaque matin, et un pain entier les jours que le saint homme attendait un convive. Viens-tu me faire un cadeau? Ta visite elle-même en est un. Je songe plutôt à ce pigeon noir qui venait demander à saint Benoît une part dans chacun de ses repas. Ton cas me semble pareil. Par un prodige de confiance, tu viens prendre chez moi ton asile. Sois le bienvenu, mon cher hôte, et dans cette soirée où le ciel fait rage, je reçois de ta venue, à l'heure que je me remets au travail, un signe favorable et comme le présage d'une heureuse inspiration. C'est pourquoi, si tu le veux bien, je te nommerai Esprit. »

Tout cela, comme vous pensez, je le lui disais dans mon cœur, et non d'une grosse voix indiscrète qui pût le tourmenter, et je me gardais, quoi que j'en eusse, de lui faire observer qu'il était installé sur quatre petits volumes assez rares, que j'ai fini par trouver à Londres, après les avoir longuement cherchés, sur la foi de Gobineau qui déclare que ce roman d'*Hadjy-Baba* est le livre le meil-

leur que nous ayons sur le tempérament d'une nation asiatique. *Hadjy-Baba* fut écrit par un secrétaire de la légation britannique à Téhéran, M. Morier, sous la dictée de son domestique indigène. D'abord publié en anglais, il fut traduit en persan et devint un des livres les plus populaires de l'Asie. Inspire-moi, cher Esprit, quelques histoires du pays des nuages, quelques-uns de ces récits gorge-de-pigeon comme en savent les poètes, récits frissonnants, qui prennent des couleurs diverses selon les heures où nous les relisons, et qu'à mon tour je puisse, comme fit Morier avec les récits de son petit domestique, les rendre légendaires auprès des plus belles colombes qui voudront bien me lire.

J'essayerais vainement de le nier, ma nuit fut mauvaise. Je songeais : qu'est-ce que mes livres vont prendre? C'est très joli d'accueillir ce mystérieux pèlerin, ce familier de la Sibylle, ce messager d'espérance, mais mon manuscrit de Renan, mon exemplaire de *Port-Royal*, tout sabré des coups de crayon de Jules Michelet, mes premières éditions des poètes classiques et romantiques que j'aime

le plus, ma belle série complète des œuvres littéraires et scientifiques de Pascal en éditions originales, mon *Faust* d'Eugène Delacroix, mon *Liber Veritatis* de Claude Gellée, ce pigeon-là va-t-il les respecter? Et quelle sera en conscience ma situation, s'il distingue, pour les offenser, les deux grands livres dont je ne suis qu'un passager possesseur, dont je demeure comptable vis-à-vis de tous les lettrés de Lorraine et de France, les *Heures de Philippe de Gueldre* et le *Corpus* où Domat a crayonné le sublime portrait de Blaise Pascal adolescent? Ah! pigeon, sois plus sage que ton hôte, sois prudente et discrète personne.

L'aube arriva. Je me levai pour aller contrôler et délivrer la bête. Dans un éclair, je fus rassuré. Elle avait passé la nuit avec les poètes persans, paisiblement, sans trop leur faire de « calembours » (c'est le nom, vous en souvient-il, que donne Victor Hugo aux incongruités de « l'esprit qui vole »). Avant de lui rouvrir les voies du ciel, j'eus soin de disposer à son intention un solide repas sur le rebord de la fenêtre, car depuis quinze heures

qu'elle était mon hôte, la pauvre bête jeûnait, et je pus constater ensuite à sa desserte qu'avant de me quitter elle avait fait honneur à mon menu de pain, de grains et d'eau pure.

En somme, tous dégâts tant bien que mal réparés, je gardais de cet épisode un souvenir très agréable. Mais peut-être eût-il été fugitif sans un fait nouveau qui fit rebondir l'intérêt.

Je m'étais remis au travail, et vers le soir je parachevais l'éloge de la Sibylle, quand une commotion violente vint ébranler mes vitres, comme au temps des bombes allemandes. Ne comprenant rien à ce phénomène dont je pensais que les journaux du lendemain me donneraient l'explication, je continuais d'écrire, jusqu'à ce qu'une nouvelle commotion m'ayant fait lever le nez plus rapidement, j'aperçus mon pigeon tout étourdi du choc qui se remettait comme il pouvait sur la corniche extérieure de ma fenêtre et, tout en rassemblant ses esprits et son plumage, me regardait et m'attendait. L'aimable ami ! Par deux fois il vient de se précipiter à tire d'ailes

dans ma vitre, tête baissée, pour réclamer son gîte de la veille. « Le jour tombe, dit-il, me voici. »

Ah ! c'est un cas de conscience qu'il me pose. Au dehors un froid diabolique : je ne puis l'y laisser. Au dedans, Blaise Pascal et Philippe de Gueldre et les autres, qu'il ne m'est tout de même pas permis de lui soumettre. J'ai tranché le problème en lui ouvrant une seconde bibliothèque, où je rassemble de préférence mes contemporains. Ce sont tous gens d'esprit et de cœur, et qui savent d'expérience qu'il n'est pas d'œuvre qui ne soit exposée chaque matin aux atteintes de quelque animal. Heureux s'ils n'ont connu que des affronts de colombes !

Le lendemain, j'ai trouvé à mon ami un coin pour lui seul, à son entière convenance, et depuis lors, depuis trois semaines, il fait la parure et l'animation constante de ma maison. Tandis que je vous parle, je l'ai là sous mes yeux, heureux, confiant et replet. Il a du pain, des grains, de l'eau dans une soucoupe. De temps à autre, s'il fait beau il se laisse tomber comme une pierre dans le petit

jardin, et s'y promène avec un sérieux comique, en cueillant à droite, à gauche, d'un coup sec, des vermisseaux, comme vous cueilleriez des fraises au printemps. Je lui ai promis une merluche, dont on m'assure que son espèce est friande. Et chacun dit en le regardant qu'il engraisse. Vraiment il respire la santé. Et quelles gentilles manières ! Tenez son repas servi, soit timidité, soit plutôt, comme je crois, dignité, il y demeure un petit moment insensible. Mais des familles de moineaux, rassemblées sur les arbres voisins dans l'attente de cette sainte minute, accourent et se mettent à table. Alors mon pigeon descend au milieu d'eux, qui lui font de la place et se tiennent ramassés en un bout de ce réfectoire en plein air. Ils mangent ensemble et il les préside. « Comme il est doux, » murmure la petite fille. C'est vrai : avec ces oiseaux qui vivent de ses reliefs, jamais une grossièreté, ni même une brusquerie ; avec moi, une sensibilité encore prudente, qui s'apprivoise. Qu'est-ce que je pourrais faire pour lui?

J'ai demandé à un voisin qui possède un

pigeonnier ce que devenaient ses pensionnaires, comment ils se portaient. C'était pour savoir la meilleure manière de traiter le mien. « Mes pigeons, m'a répondu ce brave homme, nous venons justement de manger le dernier ce matin, à déjeuner. Mais nous les aimons beaucoup, et je compte m'en procurer d'autres... »

Tu l'entends, Esprit, prends bien garde. Sous aucun prétexte ne va Impasse du Bon Accueil à Neuilly.

Des connaisseurs à qui je l'ai fait voir hésitent entre trois hypothèses. C'est un voyageur, disent-ils. Avez-vous remarqué s'il s'élève parfois et s'il interroge l'horizon? Ce serait qu'il a perdu sa route et qu'il cherche un signe. Peut-être plus simplement attend-il le beau temps et un vent favorable. Ou bien encore, lassé par une longue étape, il se refait et vous quittera, une fois sérieusement remplumé. De toutes manières vous ne le garderez pas longtemps... Se peut-il? le jeune insensé ! Du moins jouissons des jours qu'il m'accorde, avant qu'il suive son destin. Mon seul reproche, c'est qu'il ne puisse pas vivre

sur la barre d'appui de ma fenêtre, de manière que de ma table, je l'aie constamment sous mes yeux. Il y souffre d'un courant d'air et n'y vient que pour ses repas. Le reste du temps il siège sur la corniche supérieure de ma fenêtre ou dans ma gouttière, où je le vois malaisément par un effort qui me remémore ce que dit un certain père Jean-Marie de Vernon, qu'à chaque fois que la colombe boit, elle lève la tête vers le ciel : « Je me persuade, écrit ce religieux, que ce n'est pas seulement pour faciliter l'écoulement de l'eau jusqu'au fond de ses entrailles, mais encore pour témoigner par un instinct naturel que ce breuvage est un don de celui qui habite dans les cieux... » Et par scrupule, le révérend père ajoute : « Il n'est pas besoin d'approfondir le sujet du mouvement de la tête du pigeon, il suffit que nous imitions son exemple et que nous levions les yeux... » J'imite l'exemple, et chaque matin, quand me penchant au dehors je lève les yeux pour retrouver mon nouvel ami, que je ne puis croire un volage, je remercie Celui qui me l'envoya.

J'aime les bêtes comme on aime les fleurs, pour l'agrément de leurs physionomies ; je les aime aussi pour leur vie intérieure. Je suis ravi des manières de mon hôte et de son âme qui les produit. Mais l'excès de gentillesse morale rend triste, tout comme l'excès de beauté. L'innocence d'Esprit, la complète sécurité avec laquelle il s'accommode de moi m'attendrissent. « Sa douceur, » dit la petite fille. J'admire surtout sa force. J'admire tant de vaillance et d'espérance, dans un si petit corps. En vérité cet humble animal, enserré dans le drame de la vie plus dangereusement qu'aucun de nous, y déploie un courage d'Hercule. Je me demande d'où vient le feu qui lui confère cette beauté sobre et nette, cette hardie dignité de gentleman. Esprit m'inspire un sentiment du mystère des choses. Devant cette charmante merveille animée, qui piétine sur ma maison, j'éprouve quelque chose que nous ressentons à écouter une sonate de Mozart : un mélange de tendresse et de gaieté, une harmonie de tout l'être qui ne manque pas de magie, et je ne sais quel attrait pour le pur génie de la vie.

Cette explication manque de limpidité? Je ne me fais pas d'Esprit et de mon attirance vers lui un concept précis, clair, distinct? Eh! j'en conviens. C'est la connaissance obscure dont parlent les mystiques, c'est l'état d'âme des poètes, qui ne peut pas se ramener aux catégories de la logique. Ne riez pas! en regardant Esprit, je prends contact avec l'invisible, avec l'intangible, avec ce qui dépasse les sens, bref avec le grand secret de chaleur et d'amour qui sommeille sous son petit plumage. Et d'une telle excitation du plus intime de l'être, pourrait sortir (il n'y faudrait que du génie, car c'est là dans son rudiment le phénomène de l'inspiration) pourrait sortir indifféremment un beau poème ou bien une heureuse action.

Je songe à Saint François d'Assise, qui n'eut pas de disciple dans son amitié des bêtes, et je voudrais me ranger à la suite de cet homme divin. Il nous proposait un approfondissement du cœur et puis un but en avant des réalités présentes. Si nous l'avions entendu, les bêtes, dans leur éternelle enfance, seraient traitées par nous tous avec un mé-

nagement amical, un peu comme ces pensionnats de petites filles et de garçons qui, le jeudi et le dimanche, circulent à travers nos avenues, où leur long serpentement immobilise le fleuve ardent des véhicules sous l'œil paterne des agents, leurs bâtons blancs levés, et nous ne serions pas un objet d'épouvante pour tout ce qui vit et respire sous le ciel, y compris la demi-douzaine d'espèces que nous avons domestiquées sans leur assurer le bonheur.

Ah! quel poème pourrait rendre compte de mon émoi affectueux devant le cœur enfantin d'Esprit? Le meilleur demeurera toujours en moi-même. Et il en sera ainsi pour toutes ces illuminations qu'à nos minutes heureuses nous avons pu entrevoir dans les profondeurs de l'âme, et que maintenant j'aimerais fixer et rendre sensibles. Des mots ne peuvent pas ramener à la surface de nos êtres ces grandes chaleurs d'enthousiasme et de lumière. De telles émotions, on voudrait les rendre contagieuses et les faire passer directement dans l'âme du lecteur, les lui communiquer telles quelles, connaissances confuses, sans noyau

solide, à l'état gazeux. Mais le moyen? C'est impossible. De l'expérience du poète à l'expérience qu'il s'agit d'émouvoir chez le lecteur, il faut nécessairement un agent de transmission, un messager, un Ariel. Comment le trouver? Dans l'ombre j'écoute, avec moins de fièvre qu'autrefois, mais avec plus de recueillement et de piété, ces bruissements de l'âme. Je voudrais les traduire avec une sincérité plus sérieuse et plus calme. La musique s'offre à me servir, et c'est elle d'abord que nous voudrions employer. Son échec pourtant est certain. Ses sensations trop vagues ne font pas le support pour ce passage de l'état lyrique du poète à l'état lyrique de l'auditeur. Rien ne remplacera le travail intellectuel du poète. Rien ne me dispensera de me rendre compte de ce que j'ai éprouvé et surtout de me contraindre à l'exprimer. Je ne dispose que de mots trop clairs, trop précis. N'importe, c'est avec ces mots et à l'aide d'un thème concret qu'il faut que je produise sur mes lecteurs une impression voilée analogue à la mienne. J'essaye de saisir l'insaisissable, par ses deux ailes, ne laissât-il

entre mes poings déçus qu'un vain nuage de plumes légères. C'est la lutte avec l'Ange, d'où l'on ne peut sortir que vaincu, mais d'une défaite qui a sa couronne.

Et ce passant mystérieux qui, de l'épaule de la Sibylle, vient à travers le ciel se poser sur ma maison, à l'heure où j'entreprends l'inventaire de mon trésor intérieur, c'est un rayon d'espérance qui se glisse à ma table de travail. Je tire bon augure d'une visite précieuse et bizarre, qui m'arrive si bien à point. Charmant ami, qui me devines et me confortes dans mon dessein d'un art limpide, ailé, familier de l'azur, grâce à toi je vais travailler sous le signe de l'Esprit.

Si vous voyez, au cours de vos promenades dans Paris, une fenêtre où se pavane un beau pigeon, c'est ma fenêtre et c'est Esprit. Parfois il s'élance de son poste, pour faire en mon honneur un vol plané, ou bien il trace autour de ma maison à tire d'aile des inscriptions énigmatiques qui me sollicitent à la fois et me découragent, en me rappelant les recommencements infinis du mystère.

LA MUSIQUE DE PERDITION

LA MUSIQUE DE PERDITION

Quand vous assistez au concert du dimanche, vous est-il parfois arrivé de vous soustraire aux influences de l'orchestre, qui jette dans l'air, par lambeaux, avec une ardeur inhumaine, les plus variées incantations, et de regarder autour de vous ces femmes en extase, ces jeunes gens frémissants, ces vieillards qui tournent la tête vers les fantômes de leur passé? Hier, au concert du Châtelet, tandis qu'on jouait *Tristan*, le public s'abandonnait aux transes de la volupté. Certaines jeunes femmes avaient des visages d'alcôve. Puis ce fut le tour d'une musique contraire, faite d'impressions furtives et de petits détails fugitifs, sans ordonnance ni grands partis pris, les irisations d'un ruisseau, et qui nous livrait au rêve imprécis,

au vague, à l'inconsistant. Les auditeurs semblaient tombés en déliquescence, quand, le programme appelant un troisième numéro, soudain, ils furent jetés à la grande bousculade sonore du printemps. Folie barbare, brutalités sauvages, volonté de nier toute règle. Ah ! c'était beau alors de voir les réactions diverses de cette assemblée, précipitée pour son plaisir dans le pillage, le meurtre, l'incendie et le viol... Durant toute cette après-midi d'harmonie, ainsi de suite se succédèrent les morceaux les mieux faits pour discorder. Nous n'étions plus seuls sur nos bancs, nous n'étions plus entre humains : les démons avaient envahi la salle.

C'est qu'il y a des airs qui vont jusqu'aux sanctuaires de l'âme mettre en activité nos sagesses, nos folies et des ferments de nous-mêmes inconnus.

La musique est liée aux forces de l'univers invisible ; elle en émane, et peut les régler ou les dérégler. Mais nous l'aimons grossièrement, et nous manions à l'étourdie ses formules magiques. Et pour compliquer le détraquement, les programmes de concert nous

promènent d'un délire à un autre, avec une imprudence inouïe. Est-il sage d'appeler pêle-mêle tous les dieux endormis au schéol de nos cœurs, alors surtout qu'un seul de ces diables déchaînés suffit à nous affoler? Et vous paraît-il raisonnable qu'ainsi drogués des plus di verses excitations, soudain, le concert fini, nous soyons versés sur le pavé noir d'une fin de journée hivernale, et que des âmes héroïsées s'en aillent à l'aventure?

On savait mieux jadis, aux temps originaires, le dangereux prestige des mélodies qui vont et viennent de la terre au ciel, et les peuples primitifs nous en eussent remontré. C'est du moins ce que semble prouver une histoire mystérieuse que le savant M. Chavanne a recueillie dans l'illustre Seu-ma-tshyen.

Il y a deux mille cinq cents ans, au Chantoung, la jeune princesse Ling, un jour qu'elle se sentait une surabondance d'ardeur à plaire et à dominer, fit un vœu imprudent. Elle décida de se rendre au pays de Tsing, chez le vieux duc Phing, le vainqueur de l'Asie. Il

éblouissait la Chine avec sa gloire et ses trésors. Qui pouvait-elle plus saintement révérer? Où trouverait-elle une plus éclatante occasion de donner la mesure de sa puissance de séduction? Elle annonça qu'elle allait étonner ce chef des chefs, le faire rire ou rêver, au point qu'il lui offrirait son anneau de fidélité et la moitié de son lit. Alors elle se déroberait au désir du héros et s'en reviendrait, ayant par cette conquête difficile consacré sa réputation de merveille du monde.

Son maître de musique et de sorcellerie, Kyuen, un grand esprit, qu'elle chargeait de mettre en forme toutes ses intentions, la désapprouva d'abord.

— Le vieux Phing, lui dit-il, n'est plus ce que vous imaginez, et ses meilleurs conseillers trouvent qu'il devrait mourir. Songez que voici un demi-siècle qu'il a gagné ses victoires ! Il est plus qu'à moitié pris dans les glaces, comme un vieux mammouth. Princesse, il a passé l'âge de la guerre et de l'amour. Dans cette tentative lointaine et d'un objet mal défini, Votre Grandeur va risquer sa réputation d'invincible.

— Ma réputation, Kyuen. je veux la risquer pour mieux l'établir, tandis que j'ai ma jeunesse à mettre dans le jeu. La plus illustre action que puisse accomplir aujourd'hui une fille chinoise, c'est de prendre une influence sur le duc Phing. Vous dites qu'il est mort à demi ; il continue pourtant de goûter l'air embaumé du matin et le vent fiévreux du soir ; il respire, donc il demeure sensible, si peu que ce soit, au plaisir et au déplaisir, et je garde auprès de lui mes chances de femme, de fleur et d'oiseau chantant. Mais fût-il un vrai mort, sa gloire existe : j'en veux ma part. A vous d'y aider, maître Kyuen, avec la puissance de l'esprit.

Le maître de musique et de sorcellerie, la main sur son cœur, s'incline, invoque mentalement l'appui des génies des morts et ne répond que par ce mot : Partons.

Ils partent. Sur une longue file de mulets et de palanquins, elle emmène ses femmes, ses conseillers, ses musiciens, des coffres remplis de soieries, de fourrures, de bijoux et de parfums pour sa toilette, et puis des jades qu'autour du vieux duc elle veut distribuer en

cadeaux, mais elle se fie d'abord à ses grands yeux, à sa gaieté, à son génie de raconter des histoires comiques et de chanter des poèmes orgueilleux. Surtout elle met son espoir dans le frémissement de son âme. Et si vaine d'elle-même que la révèle son cœur, le long de la route elle guette le soleil, la lune, les forêts, les prairies, les rivières, les fruits et les fleurs, les nuages qui passent, les divers moments du jour et de la nuit, pour y ramasser de nouvelles parures et leur prendre des leçons de beauté, comme un pauvre étudiant jusqu'à la dernière minute avant l'examen consulte ses livres.

Après quelques étapes, un jour, au crépuscule, la caravane atteignit une solitude au confluent d'une rivière brillante et d'un fleuve sinistre. C'était un lieu qui faisait peur. La charmante rivière, en courant s'engloutir dans les méandres lourds et solennels du fleuve, donnait l'idée d'une âme pleine d'illusion et d'enthousiasme qui s'élance dans l'inconnu. La jeune princesse, séduite par cette puissance de pathétique qu'elle eût voulu s'approprier, fit dresser sur cette berge les tentes

du soir. Bientôt la lune se leva. Les nuages glissant avec rapidité formaient un fleuve aérien au-dessus du fleuve terrestre. Et la voyageuse, assise en plein air au milieu de ses femmes, suivait d'un regard angoissé ce double glissement des vapeurs du ciel et des eaux de la terre. Immobile, anxieuse et si mince au milieu de cette immensité, elle ressentait avec détresse les difficultés de son entreprise. Dans quoi s'était-elle engagée? Elle se fût serrée contre terre pour n'être pas vue par le destin. Vers minuit, elle entendit un chant qui ne semblait pas de ce monde et qui courait dans les hautes herbes, en répandant partout une exaltante tristesse. Elle interrogea ses femmes, mais toutes répondirent qu'elles n'avaient rien entendu. Alors elle fit réveiller son maître de musique et de sorcellerie, Kyuen.

— Il y a, lui dit-elle, un chant qui court dans la nuit comme une flèche empoisonnée. C'est un chant tel que je ne crois pas qu'en puisse exhaler le cœur d'aucun homme. J'ai interrogé celles qui étaient auprès de moi, mais toutes dormaient. Cela a toute l'appa-

rence de jaillir d'un tombeau ou de venir d'un génie céleste. Écoutez à ma place et notez par écrit cet air.

Elle rentra sous sa tente, et maître Kyuen demeura toute la nuit au dehors à écouter la tristesse de cette solitude. Il entendit la musique mystérieuse et la nota par écrit. Le lendemain il dit :

— J'ai recueilli sur la prairie cet air mortel qui montait du fleuve et de la rivière, et je l'ai noté. Je tiens la flèche empoisonnée. Mais je ne me suis pas assez exercé à m'en servir, et je vous prie que nous demeurions encore une nuit dans ce lieu, afin que je joue cette mélodie en copiant strictement notre modèle aérien.

La princesse y consentit, et vingt-quatre heures encore ils demeurèrent sur la prairie, jusqu'à ce que maître Kyuen eût saisi à pleine main, et jeté dans son sac à malice cette vipère d'angoisse qui courait dans le ciel.

A l'aube ils continuèrent leur route. La file des palanquins et des mulets aux mille sonnailles s'éleva, en serpentant le long des collines qui bordent la vallée pleine de brouil-

lards, pour atteindre les hauteurs ensoleillées. Matinée de fête et d'innocence ! La jeune femme s'amuse et s'attendrit du plaisir des arbres dans la rosée, du jeu des oiseaux dans l'azur et du mariage des vapeurs sur la prairie avec les premiers rayons de chaleur. Tout est joie, magnificence, pureté, fraîcheur, élan. Seul, le maître de musique en cheminant grommelle que c'est une rude tâche qu'ils ont entreprise là et qu'il faut qu'une fille soit du ciel ou de l'enfer pour plaire à celui qui n'aime plus qu'à dormir.

— Du ciel et de l'enfer, j'en suis, maître Kyuen ! Et prends bien soin de ramasser tout ce ruissellement d'or et d'argent matinal, comme nous avons fait du nocturne de la rivière : l'un sera ma parure d'ange, et l'autre de démon. Sérieusement, crains-tu, vieux cher homme, que je fasse horreur au duc Phing? Écoute les génies de ce lieu qui voltigent autour de nous et qui me demandent à m'accompagner pour m'assister auprès de lui. (Tout en parlant, elle étendait dans l'air bleu ses deux mains pour flatter et caresser les génies invisibles, et les leur donnait à

baiser.) Ah ! si je puis faire connaître au vainqueur de l'Asie la poésie dont je suis remplie, on le verra s'éveiller d'entre les morts pour m'aimer !

Après trois jours encore de ces caprices, ils arrivèrent chez le duc Phing et furent aussitôt avertis que ce grand homme les invitait, pour le lendemain soir, à un festin d'apparat sur les terrasses fameuses de Chi-Khwei.

La jeune princesse, une fois reposée, passa toute la journée aux mains de ses femmes, qui la baignèrent, la coiffèrent et la vêtirent, tandis qu'elle tourmentait son esprit, tantôt pour s'impatienter que l'heure fût si lente à venir, tantôt pour s'épouvanter de l'aventure où la jetait son vœu, mais, inquiète ou rassurée, elle n'eût voulu pour rien au monde être privée de cette folle excitation.

L'heure sonna. Elle entra sous les kiosques, brillante comme un jeune animal, attentive comme un guerrier, avec ses deux yeux noirs qui regardaient comme des dieux. Elle vit le vainqueur de l'Asie. Nul besoin qu'on le lui désigne. Le voilà, tout enveloppé d'une

atmosphère de gloire et de mort. Et lui, du fond de ses nuages, il voit venir à lui quelque chose d'inattendu. Dans cette apparition bruissante et dorée qui s'approche d'un pas aérien, il distingue, aussi vite qu'on perçoit un parfum, une âme neuve et passionnée, toute frémissante d'illusions et d'exigences. Comment méconnaîtrait-il sa profonde parenté spirituelle avec cette fille royale? Il la place à sa droite et la traite avec de magnifiques égards, mais sans curiosité, en homme dépris des autres et de lui-même, et qui subit déjà le refroidissement de la tombe. Tandis qu'elle lui dit à mots pressés et brûlants, à la manière d'une prêtresse aux genoux de son dieu, n'avoir jamais vécu que pour ce moment sacré, il n'écoute pas ces vaines louanges ; comme il se prêterait aux parfums de ses jardins ou bien aux splendeurs du crépuscule, il regarde avec un plaisir sans parole la forme de ce jeune visage, les afflux soudains et extraordinaires de son enthousiasme, la pureté juvénile de son égoïsme, et il songe : « Qu'y a-t il de commun entre moi, dont la main glacée est déjà dans la main du dieu qui

m'attire, et cette jeune conquérante au regard merveilleusement ambitieux? »

Autour d'eux les chefs des grands services du royaume, chefs de la guerre, des finances et de la religion, tous prudents et méfiants, et les femmes malveillantes pour une nouvelle venue surveillaient cette scène et se demandaient pourquoi cette étrangère venait et ce qui en résulterait. Ils l'étudiaient, avec cette sorte d'attention sans âme qu'ils auraient dépensée à calculer le poids, la taille et la limpidité d'un diamant, et n'éprouvaient d'elle, en dépit de sa beauté si vive, de son enthousiasme et de ses jeunes rires à tête renversée, rien de plus qu'à faire l'estimation d'un minéral précieux.

La princesse sent avec terreur peser sur ses épaules nues cette glace d'analyse. Comme c'est loin de la chaleur d'enchantements et de louanges qu'elle espérait ! Il lui faut sans délai troubler cette paix odieuse. Plutôt n'importe quelle rafale sur laquelle ouvrir ses ailes. Mais qu'espérer? Pas un nuage dans cet azur hostile. Que pourrait-on bien y faire exploser?

Du bas bout de la table, maître Kyuen

vient à son secours. Il jette dans l'air quatre notes, les premières de la mélodie qu'ils ont recueillie auprès de la rivière, quatre gouttes de tristesse. Quel scandale ! Mais elle a compris, et se jetant aux genoux du vieillard :

— Mon cher hôte, dit elle, daignerez-vous écouter une musique mystérieuse qu'il y a trois jours dans notre chemin, nous avons entendue et captée, à la manière d'une bête du ciel, avec l'espoir de vous en réjouir.

Cette proposition déplut, car il n'est pas d'usage de commencer les divertissements avant que le repas ne soit achevé, et puis c'est bien outrecuidant à ce musicien étranger de vouloir devancer maître Khwang, le chef de musique du duc Phing. Mais le moyen d'écarter le désir de cette audacieuse invitée?

Maître Kyuen prélude. Aux premières phrases étranges, un courant d'air arrive sur l'auditoire, un souffle d'orage, le vent de l'esprit. Avec une rapidité prodigieuse, la musique accroche ses tentures tout autour de la salle ; elle recouvre la mesquinerie des âmes ; elle déploye au milieu des flambeaux, des cristaux et des femmes parées, la noire ma-

jesté du paysage qui frappa si fort la princesse. Une tristesse surnaturelle se glisse dans les veines des convives...

Mais soudain, qu'est-ce donc? Le maître de musique Khwang s'est élancé devant son duc et d'un grand cri :

— Seigneur, dénonce-t-il, ceci est un air de musique d'un royaume détruit : il ne faut pas l'écouter.

— De quelle manière, demande le duc, cet air s'est-il produit?

— Seigneur, explique le maître de musique Khwang, c'est l'œuvre funeste du célèbre musicien Yeu. Maître Yeu composa pour le roi Tchéou qu'il servait une musique de perdition. Elle perdit Tchéou, qui fut vaincu par Votre Grandeur. Alors maître Yeu s'enfuit vers l'est et se jeta dans la rivière Pou. C'est là certainement, au confluent de la rivière et du fleuve, que cet étranger a entendu cet air qui flottait sans maître. Celui qui accueillera cet air dans son âme, son royaume sera en péril.

La jeune princesse debout, les deux bras étendus et rejetés en arrière, la bouche pleine

de clameurs contenues, l'œil enflammé, adjure son hôte illustre de ne pas permettre qu'elle soit offensée et, comme un bouclier de feu, couvre son musicien et le chant dénoncé. Tous les mandarins dressés tiennent des deux mains leurs robes de soie, prêts à les déchirer en signe d'alarme. La guerre est ouverte entre les deux chefs de musique et de sorcellerie. Mais le vieillard :

— Qu'est ce que j'aime aujourd'hui? dit-il. Les mélodies. Je désire les entendre.

Et sur son invitation, maître Kyuen reprend le chant interrompu.

A mesure que la tristesse tendre versée par ce chant magique submergeait la salle, le duc entrait en possession du don redoutable que nous confère la mélancolie : il voyait clair. Il voyait l'ennuyeuse sécheresse de son entourage, de ces gens rétrécis, à qui il avait donné toute son existence ; il voyait le dur égoïsme de cette jeune étrangère, qui ne venait que pour prendre son vieux cœur et s'en faire un trophée, mais si harmonieuse dans ses mouvements, si vraie dans son perfide élan qu'il l'admirait, et lui souriait, tout

en s'étonnant qu'elle n'eût pas comme les chats-tigres des griffes aux mains et du sang au mufle. La mélancolie ravivait sa puissante imagination de héros que, depuis quelques années, il laissait s'enfoncer dans les ténèbres. Comme s'il eût assisté à la célébration de quelque mystère douloureux, il perçait jusqu'au fond du cœur de cette créature exceptionnelle, et admirait également la fertilité de sa malice et ses jaillissements d'enthousiasme. Du contour de son visage doré, du son de sa voix, de son épaule nue, de la justesse et de l'harmonie de ses mouvements, il éprouvait cette sorte de respect religieux dont nous remplit la beauté, et puis une angoisse tragique à distinguer, dans cette forme juvénile intacte, la flamme démoniaque dont elle devait un jour périr. Et tant que la musique chanta, il demeura ainsi le regard attaché sans illusion, avec compassion, sur ce visage fier et délicat, où affleuraient les ardeurs contradictoires d'une âme violente, vouée par ses facultés illimitées à subir les pires épreuves de la vie.

Quand maître Kyuen eut fini de jouer, et

les joues pâles, la tête penchée, essaya anxieusement de distinguer l'effet de son audacieuse incantation, le vieillard prit sur la table une coupe d'or et la lui fit passer en témoignage de satisfaction, mais l'assemblée gardait un silence hostile, car chacun avait ressenti le poison de cette musique, faiseuse de clairvoyance par la tristesse, et comprenait confusément avec un profond déplaisir que le vieux chef, au terme de ses jours, s'aventurait à lever le bandeau de ses yeux et désirait de connaître une zone plus profonde de la vie.

Qu'importe au royal vieillard cette sourde réprobation ! Il se tourne vers son propre chef de musique, maître Khwang, et lui dit :

— N'y a-t il pas des airs qui nous portent encore plus avant dans la connaissance du monde?

— Il y en a, dit maître Khwang.

— Peux-tu me les faire entendre?

Le prêtre de la musique, après un long silence, s'inclina jusqu'à terre :

— Seigneur, les dieux qui vous ont porté au faîte des vertus et de la gloire ne vous ont

pas destiné à cette connaissance. Vous ne sauriez la supporter.

— Ce que j'aime, ordonna le duc, c'est les mélodies. Je désire les entendre toutes.

Maître Khwang ne pouvant faire autrement commença de jouer. Une fois encore, dans cette salle, la musique déploya son prestige.

Ce fut d'abord un air funeste qui appelait avec une insistance excessive, caricaturale, les pensées voilées qui sommeillent au fond de notre être, qui les faisait lever, les groupait, et l'on voyait sur tous les plans jusqu'au lointain des pullulations inquiétantes. Puis brusquement, fermant cette échappée (pareille aux vues que nous prenons dans les ténèbres d'une insomnie sur le caractère dangereux de la vie), le chant se transforma en fanfare de guerre, joyeuse, ardente, — ah ! suivez votre duc, combattez sous ses ordres, pour mériter ses éloges et lui assurer la victoire ! — en fanfare sous laquelle se traînent les sons prolongés, les accents étouffés de la première mélodie réveilleuse de pensées. Ils se traînent, et puis disparaissent dans les abîmes

et les minuits de l'âme, tandis qu'éclate pour finir avec fifres et tambours le chant de triomphe du vainqueur de l'Asie.

A cet appel rédempteur, toute la salle acclame maître Khwang et le glorieux vieillard à qui le maître de musique, en ravivant les radieuses ardeurs de la victoire, vient spirituellement d'oser rappeler son devoir. Mais le glorieux vieillard n'est pas d'humeur à se mettre à la température de ceux qu'il a jadis enflammés. Il écoute son hymne et se dit : « Ceci est entendu, mais trop entendu. Je vais mourir, c'est l'heure enfin que mon chant propre et personnel s'émancipe du goût d'autrui, du formalisme et de l'anecdote. Pourquoi me soumettre à ce qui fut vrai dans des circonstances dont je n'ai plus rien à dire et qui n'ont plus rien à me dire? Assez de redites ! Avant mon départ, je veux libérer celles de mes forces que j'ai toujours contenues. Quand j'étais jeune, je disais « En avant, » et je le dis encore au bord de la fosse, tout prêt à sauter à pieds joints dans la miséricorde de Dieu. »

Il se contenta de lever son verre en l'hon-

neur de son maître de musique et demanda aussitôt :

— N'est-il pas des airs qui, mieux encore que celui-ci, nous fassent connaître la vie?

— Nous en avons, s'écrie la princesse Ling, avec un bondissement, la tête renversée en arrière, et qu'enivre le pressentiment de sa victoire.

Et maître Kyuen :

— Ce sont ceux par lesquels autrefois Hwang-Ti réalisa une grande union des rois avec les esprits des morts et les dieux.

— Je les connais, dit maître Khwang, en se courbant avec une humilité frémissante et pleine de menaces devant les deux personnages princiers, mais je parlerai comme prêtre des choses sacrées : la vertu et la justice de Vos Seigneuries sont grandes, pas assez pour que vous soyez en mesure de les entendre. Si vous insistez, vous serez près de votre ruine.

Le duc Phing dit :

— Je suis vieux. Ce que j'aime, c'est les mélodies. N'importe ce qui doit arriver, je désire les entendre.

— Mon Seigneur, dit la princesse, soudain dressée avant même que le vieil homme eût fini sa phrase, c'est moi qui vous les chanterai.

Alors le visage de maître Khwang devint rouge comme le sang, puis noir comme la nuit. Il jeta un cri de malédiction, et sortit de la salle du festin, tandis que l'étrangère et maître Kyuen, triomphants de l'assentiment de leur hôte, entamaient l'incantation qui marie les rois avec les dieux et les esprits des morts.

C'était encore le thème du chant de perdition, de ce chant si tendre et si noir qui donne la connaissance des âmes par la mélancolie, mais cette fois envolé dans le ciel d'une matinée légère et diapré du reflet des heures divines de la vie. A chaque trait, à chaque strophe, un appel du ciel répondait à une terreur de la terre, et faisait monter d'un degré vers sa perfection la mélodie transfigurée. Après la face nocturne du monde, sa face lumineuse, si belle qu'à la minute où nous l'entrevoyons, nous ressentons au cœur un long coup de stylet. Et dans cette

ascension, la princesse Ling, soutenue par maître Kyuen, chante d'un tel feu, avec une joie si ardente que le battement de la vie s'accélère dans les veines du vieux duc. Ce qu'il éprouve, ce n'est plus la simple négation, lucide et désenchantée, de tout ce qu'il a jusqu'alors tenu pour le principal, ce n'est plus l'inactif remords d'un patrimoine laissé en jachère. Aux désirs qu'inspire à son âme la certitude d'avoir été créé pour un bonheur que lui dispute la médiocrité humaine, se joignent le pressentiment d'un monde supra-terrestre et la volonté d'y conclure des alliances. Cette fille céleste lui servira d'intermédiaire. L'assemblée a disparu. A sa place s'élève une voûte d'azur, profonde et lumineuse, et dans cet azur un génie du ciel.

Jaillissement mystérieux du rêve ! Sous les dehors que l'âge a desséchés, des sources nouvelles s'ouvrent un passage, comme des eaux souterraines au travers des sables. Le vieil homme a perdu l'amour de soi et des autres, et du fond de son être surgit l'amour de ce que personne n'a jamais défini. Ce visage frémissant, ces yeux pleins de pensée,

cette âme d'une prodigieuse vitalité et que la musique revêt d'un intérêt surnaturel l'introduisent dans un monde séparé. Il prend cette apparition pour une envoyée de Dieu et lui passe au doigt son anneau, en souhaitant, d'un regard que tous saisissent, qu'elle lui ravisse l'âme et le délivre de la vie.

Quelque chose d'effréné tourmente toute l'assemblée qui, soumise quoi qu'elle en ait aux effluves du chant de perdition, croit assister à l'enlèvement divin du héros... Mais qu'est-ce donc, dans le même moment, que ces crépitements lugubres? Des tourbillons de fumée, une intolérable chaleur soudain enveloppent la salle. Des flammes glissent comme des serpents leurs têtes terrifiantes par toutes les issues.

Le duc Phing périt ce soir-là. On avait vu maître Khwang courir comme un démon à travers l'incendie, qu'il avait sans doute allumé et beaucoup le soupçonnèrent d'y avoir jeté son vieux suzerain. Nul n'a jamais revu maître Khwang.

La princesse Ling, avec son fidèle Kyuen, rentra comme en triomphe dans ses États.

L'écroulement du vainqueur de l'Asie souleva autour d'elle un immense applaudissement. On connaissait le programme qu'elle s'était fixé avant son départ, le jour de la fête des Aïeux, et chacun s'émerveillait qu'elle eût rempli d'une manière si exacte et si inattendue un vœu aussi imprudent. Au charme lumineux d'une fée, elle joignit, en surcroît de gloire, l'attrait plus sombre des magiciennes. Parfois, le soir, on entendait s'élever de son palais l'un ou l'autre des deux chants de perdition, et les Chinois, en prenant leurs jambes à leur cou pour s'échapper du cercle sonore, se demandaient anxieusement quel était le pire du chant matinal ou du chant nocturne.

LE TESTAMENT
D'EUGÈNE DELACROIX

LE TESTAMENT D'EUGÈNE DELACROIX

Depuis vingt ou trente ans, je n'ai guère passé de mois sans visiter à Saint-Sulpice, dans la chapelle des Anges, la fresque fameuse d'Eugène Delacroix, *Jacob luttant avec l'ange.*

J'y vais prendre du ton, m'y recharger de force et de nostalgie. Mais quelle nostalgie? Quelle force? Et toujours je me demandais, gâtant ainsi mon pur plaisir : qu'est-ce donc qui me plaît à ce point dans cette peinture? M'est-elle une musique, une solitude, un conseil, une règle de vie? Où va cette initiation que j'y trouve, et cette sorte d'introduction romanesque et virile à la vie des hommes supérieurs?

Le grand artiste a peint ici un de ses derniers ouvrages, son testament, et comment

ne l'aimerais-je pas, ayant un attrait presque exclusif pour les premières gravités des enfants de génie et les *ultima verba* des vieillards. Ce chef-d'œuvre fut commenté par Baudelaire, visité par M. Taine, vu longuement par Jules Soury, l'étrange fidèle des après-midi du dimanche à Saint-Sulpice, enfin il s'accorde avec la plus profonde tradition du grand lieu français qu'il décore.

Je vous dis tout cela en vrac, d'une manière un peu entassée, essoufflée, tant j'ai hâte de vous donner une idée de cette chapelle toute tapissée des pensées de nos plus savants et profonds poètes.

Tapissée de pensées ! c'est une expression mémorable de Delacroix, un soir de solitude aux eaux de Plombières en été, un soir de grande animation spirituelle qu'il était entré, seul et triste, peut-être un peu malade, dans l'église de la petite ville. « Fait mes adieux à l'église de Plombières, écrit-il. J'aime beaucoup les églises. J'aime y rester presque seul, m'asseoir sur un banc, et je demeure là dans une bonne rêverie... Il semble qu'elles sont tapissées de tous les vœux que les

cœurs souffrants y ont exhalés vers le ciel. »

Un tel mot nous éclaire sa manière de voir les choses et de goûter la vie, nous rend compte de sa nature d'esprit et même de sa manière de travailler. (Il ne va pas d'un bout à l'autre de son tableau en le peignant par compartiments, il y travaille d'abord sur tous les points, superposant une série de visions, couvrant sa toile de toutes les pensées que son sujet, de mieux en mieux médité, lui suggère.)

L'église de Plombières a disparu. Il n'en reste pas une pierre, mais jamais je ne traverse la petite ville, voisine de mon pays d'enfance, sans faire une station sur l'emplacement de l'ancienne église, pour m'associer à des sentiments d'une telle sagesse. Et surtout je vais à Saint-Sulpice devant la muraille brillante que tapisse le suprême épanouissement des expériences d'un génie.

Jacob luttant avec l'ange ! Avec quelle harmonie et quelle puissance d'accords, Delacroix a orchestré ce thème chrétien. Il a déployé sur ce mur de la chapelle des Anges une des grandes pensées aryennes, où les Taine, les Baudelaire, les Soury sont avec lui à

l'unisson, et si profonde que, pour ma part, elle m'a nourri avant que je l'aie reconnue clairement. Aujourd'hui encore, je ne l'ai pas épuisée.

*
* *

C'est en 1849 que Delacroix fut chargé de peindre cette chapelle des Anges. Une tâche superbe ! Il a étudié à la Chambre, au Sénat, les héros. Il a peint Attila et ses hordes et les enivrements de la vie dangereuse ; il a peint Orphée, le faiseur de calme, le pacificateur par l'harmonie ; et maintenant voici qu'une heureuse circonstance l'invite à se mettre en relation avec des personnages surnaturels. Il va étudier nos rapports avec ces grands êtres mystérieux qui relient le ciel à la terre. Un ange a conduit par la main le jeune Tobie. Un ange s'est présenté à la Vierge Marie pour lui annoncer qu'elle enfanterait un Dieu. Les religieux de la Renaissance avaient pour méthode de saluer les anges des villages qu'ils traversaient. L'enfant chrétien, dès son petit âge, est initié à l'idée de l'invisible par la croyance à la présence de

son ange gardien. Tout cela est beau. Entre les épisodes innombrables de ce peuple merveilleux, Delacroix qui ne dispose que de deux murs et d'un plafond doit faire un choix; il va à la partie héroïque du drame angélique, et le 2 octobre 1849, le jour même de la fête des Anges, dans un entretien avec le curé de Saint-Sulpice, il s'arrête à trois grands sujets : *la lutte de Jacob avec l'ange*, *Héliodore chassé du Temple par les anges*, et puis pour le plafond, *l'archange Michel qui terrasse Lucifer*.

Durant douze ans il y va travailler de tout son instinct et de toute sa science.

Son premier soin, c'est de donner à son œuvre une base solide. « Une base solide, disait Gounod, et pas de limites ! » Le peintre ne peut rien faire, s'il n'a d'abord une idée picturale. La tradition (par Degas et Forain) nous rapporte qu'un jour on disait à Delacroix : « Que n'étiez-vous hier à l'ambassade d'Angleterre, vous auriez vu Talleyrand causant avec Wellington ! Quel tableau ! » Il répondit : « Pour un peintre, c'est un homme en bleu à côté d'un homme en rouge. » Le peintre a pour fonction de concevoir et d'ex-

primer un morceau de nature visible. Jacob et l'ange qui luttent : Delacroix mettra devant nos yeux un jeune homme avec des ailes et un pâtre qui s'empoignent.

Mais un autre jour il est allé plus avant. Il a dit à Taine, en lui montrant une *Résurrection* de Rubens copiée de sa main : « Voyez ce mort, gras, blafard, flasque, la mâchoire tombante comme à l'amphithéâtre ; c'est un mort, et un mort lymphatique ; il n'y a que Rubens qui sache à fond les tempéraments. Vous avez vu à Munich son tableau de damnés, de géants, de démons qui ont des têtes de lions et de buffles et ne sont pas des lions et des buffles. Lui seul a su les dégradations bestiales, les origines animales de l'homme. Un des bourreaux de son *Crucifiement* d'Anvers est un gorille chauve. Voilà notre affaire : montrer la vérité absolue et intime de chaque chose. »

Quelle est la vérité intime de ce Jacob? Comment le comprendre? Comment le rendre intelligible? Et cet ange? Ces deux êtres d'essences différentes, en quoi se distinguent-ils l'un de l'autre? Delacroix nous répond

avec une fermeté lumineuse. Voyez son Jacob : c'est un bélier, un jeune garçon qui ne peut rien voir qu'il ne coure dessus, joyeusement, avec un incroyable mépris des obstacles.

Puis-je penser tout haut? Ces jours-ci, je voyageais, je venais de passer la nuit en wagon. Debout d'assez bonne heure, tandis que l'inconnu, mon compagnon de sleeping, continuait de dormir, je demandai à l'employé quelles étaient les règles, et s'il y avait une heure prévue pour réorganiser le compartiment avec ses banquettes ordinaires. « Laissez, me dit l'employé ; c'est un jeune homme, je vais lui glisser dans l'oreille que le déjeuner est servi, et vous allez le voir foncer sur la nourriture. » Et de fait, ô merveille, dix minutes plus tard, je voyais le jeune homme surgir et, le long du couloir encombré, foncer sur le wagon-restaurant, exactement comme Jacob sur l'ange.

Telle est la jeunesse, et surtout cette jeunesse dont j'entends encore avec quel accent d'admiration les paysans de Lorraine disent qu'elle est « fière », qu'elle est « méchante »,

quand elle tape fort, fût-ce sur sa nourrice. Ce Jacob de Delacroix nous rend compte de l'enfance d'un Duguesclin et fournirait un parfait frontispice à tous ces livres que dans nos chansons de geste on appelle les Enfances d'un héros, en les opposant à sa chevalerie, *Enfance Roland*, *Enfance Vivien*, *Enfance Ogier*, *Enfance Guillaume*, etc.

Quant à l'ange, il déploie une paisible supériorité. C'est un maître d'armes. Sans effort, comme un maître avec un enfant courageux, il pare les plus rudes coups indéfiniment. Même il a par devers lui des ressources magnétiques. Il paralysera Jacob, à la minute qu'il voudra.

Montrer la vérité absolue et intime de chaque chose, voilà notre mission, disait Delacroix. Il ajoutait n'en pas savoir de plus haute : « Au sortir du collège, j'ai regardé les sciences, j'aspirais à tout, j'ai fait des herbiers, j'ai suivi des cours de langue orientale, mais j'aime mieux l'art ; l'art est plus complet. Le savant sait que dans cinquante ans on ira plus loin que lui. Il est dans l'antichambre de la nature, quelquefois la porte s'entre-

bâille, il voit une magnifique échappée, mais on referme la porte en lui disant : assez pour vous, le reste pour les autres. »

Sur cette idée, sur ce grand reproche aux savants, à mainte reprise il revient : « J'ai en horreur le commun des savants. Ils se coudoient dans l'antichambre du sanctuaire où la nature cache ses secrets en attendant toujours que de plus habiles en entre-bâillent la porte. Que l'illustre astronome découvre avec sa lunette une nouvelle étoile, le peuple des savants enregistre avec orgueil la nouvelle venue, mais la lunette n'est pas fabriquée qui leur montre les rapports des choses. »

On voit ce qu'il veut dire. Il désirait comprendre les rapports des choses, c'est-à-dire saisir l'unité dans la lumière, saisir le sens profond, caché et dernier des choses, tirer au clair l'indescriptible, l'ineffable, la poésie. Cela n'est pas donné par l'étude, cela n'est pas le fruit de la réflexion. Delacroix aimait à travailler le dimanche à Saint-Sulpice. La musique des offices l'exaltait beaucoup. En août 1855, il écrit : « Ce matin, travaillé beaucoup à l'église, inspiré par la musique et les

chants. Il y a eu un office extraordinaire à huit heures ; cette musique me met dans un état d'exaltation favorable à la peinture... » C'est l'état prophétique. Dans cet état, il pénètre jusqu'à la pensée des choses. Il s'emploie à représenter un pâtre, un ange, des arbres, comme ferait n'importe quel peintre, et soudain il saisit le sens mystérieux du vieux mythe, il sent que c'est son histoire, notre histoire à tous. Cela ne lui suffit pas de peindre de beaux muscles de son mieux ; il a besoin de s'approprier cette histoire,

Car les emplois de feu demandent tout un homme,

et l'homme ne se donne tout entier que lorsqu'il s'agit de son propre destin. En cours de travail, ce mythe touche Delacroix, et le passionne comme son aventure personnelle. Ce jeune berger, c'est lui-même.

*
* *

Vous connaissez sa manière de vivre, durant ce dernier tiers de son existence, qui fut en partie dépensé à Saint-Sulpice.

Le 1er janvier 1861, six mois avant de terminer sa fresque, deux années avant sa mort, il écrivait sur son agenda : « J'ai commencé cette année en poursuivant mon travail de l'église comme à l'ordinaire ; je n'ai fait de visites que par cartes, qui ne me dérangent pas, et j'ai été travailler toute la journée. Heureuse vie ! compensation céleste de mon isolement prétendu. Frères, père, parents de tous les degrés, amis vivant ensemble, se querellent et se détestent plus ou moins sans un mot que trompeur. La peinture me *harcèle* et me *tourmente* de mille manières à la vérité, comme la maîtresse la plus exigeante. Depuis quatre mois, je fuis dès le petit jour et je *cours* à ce travail enchanteur comme au pied de la maîtresse la plus chère. Ce qui me paraissait de loin facile à surmonter me présente d'*horribles et incessantes difficultés*, mais d'où vient que ce *combat éternel* au lieu de m'abattre me relève, au lieu de me décourager me console et remplit mes moments quand je l'ai quitté? Heureuse compensation de ce que les belles années ont emporté avec elles ; noble emploi des instants de la vieil-

lesse qui m'assiège déjà de mille côtés, mais qui me laisse pourtant encore la force *de surmonter* les douleurs du corps et les peines de l'âme ! »

C'est assez que je souligne ces mots, pour que l'on voie la volonté indomptable de Delacroix au service de son art, son incomparable persévérance et sa conception de la vie comme une bataille. Tout au long de son existence, il fut tel. « Cette puissance sauvage, ardente, mais naturelle, » avait dit M. Thiers, dans l'article fameux qui fut pour Delacroix le baptême de la gloire. Enfant, déjà il a lutté contre l'ange et donné du front contre les difficultés qui barrent la route. Son camarade de collège, Philarète Chasles, en témoigne : « Dès sa huitième et neuvième année, Eugène Delacroix reproduisait les attitudes, inventait les raccourcis, dessinait et variait tous les contours, poursuivant, torturant, multipliant la forme sous tous les aspects *avec une obstination semblable à la fureur.* »

Delacroix avait retenu de Stendhal un grand mot, un de ces verbes qui entrent dans notre vie pour nous guider. Le 31 jan-

vier 1850, huit ans après la mort de l'auteur de *la Chartreuse de Parme*, il note sur son carnet ce memento : « Ne négligez rien de ce qui peut vous faire grand, m'écrivait le pauvre Beyle. Cette réflexion me fait surmonter l'ennui de me déranger pour aller en Belgique. » Et à plusieurs reprises, au cours de son journal, il se répète à lui-même cette consigne, si instamment que nous avons le droit d'y voir le moteur de toute sa vie.

Et cela mène très loin l'artiste ou le poète : les mène à désirer l'enrichissement de leur être intérieur, car l'inspiration ne nous apporte rien du dehors et ne peut animer que ce qui est déjà devenu notre chair et notre sang. Elle illumine nos propres trésors, nos cavernes intérieures, mais ne nous apprend rien. Il nous faut donc approvisionner notre être si nous voulons que par la suite nos états d'inspiration soient plus beaux.

C'est ainsi que Baudelaire près de sa fin, alors qu'il avait rejoint avec son fardeau de misères la grande route royale, le chemin de Damas où il fut foudroyé, se donnait ce fameux mot d'ordre : « Être un héros et un

saint pour moi-même. » C'est ainsi encore que Taine, dont le pessimisme foncier a toujours vu la vie en noir, nous propose cette formule, à la fois désespérée et réconfortante, du perfectionnement continu : « Il faut choisir dans ce vaste champ du travail la place où l'on croit pouvoir être utile et y creuser son sillon ou sa fosse. » Au fond, s'il avait été jusqu'au bout de sa formule, il aurait dit, ce qu'il a en fait pratiqué lui-même, « son sillon et sa fosse. » C'est la belle idée que Léonard exprimait avec sa manière d'une spiritualité si mystérieuse et qui semble un sourire de son saint Jean : « Comme une journée bien dépensée donne une joie au sommeil, ainsi une vie bien employée donne une joie à la mort. »

Tout cela se tient. La suprême grandeur est en effet de vaincre l'ange, de lui arracher son secret. L'ange veut nous ouvrir la porte de l'invisible, c'est sa mission, mais il ne l'ouvre pas sans un combat ; il ne l'ouvre pas aux indolents, aux tièdes, mais seulement à ceux qui, pour se frayer un passage, ne craignent pas de foncer sur lui.

Dans cette fresque, l'homme animal, Jacob, est plus expressif, plus vrai, mieux vu que l'ange et le monde surnaturel. C'est un effet du tempérament de Delacroix, positif, nullement mystique. Mais dans les derniers temps, au terme même des jours où il créait ce tableau, ses pensées et ses sympathies, qui, pendant toute sa vie, avaient été suspendues autour du monde visible, ne vinrent-elles pas rallier autour de l'invisible leur faisceau et leur effort ! Delacroix dans la vie courante ignore le nom de cet invisible qu'il poursuit ; *Deus absconditus*, disait déjà Pascal ; il l'appelle « rapport des choses », mais en réalité c'est cela qu'il cherche. Jacob ignorait aussi le nom de l'Ange. « *Dites-moi, je vous prie, comment vous vous appelez.* » *Il lui répondit :* « *Pourquoi me demandez-vous mon nom?* » *Et il le bénit en ce même lieu.* Cette bénédiction mystérieuse n'a pas été refusée à Delacroix. A la fin de son existence, en octobre 1862, il écrit, d'un accent inconnu jusqu'alors dans son journal, cette page interrompue : « Dieu est en nous. C'est cette présence intérieure qui nous fait admirer le beau,

qui nous réjouit quand nous avons bien fait et qui nous console de ne pas partager le bonheur du méchant. C'est lui sans doute qui fait l'inspiration dans les hommes de génie et qui les enchante au spectacle de leurs propres productions. Il y a des hommes de vertu, comme des hommes de génie ; les uns et les autres sont inspirés et favorisés de Dieu... Leur satisfaction intérieure d'obéir à la divine inspiration est une récompense suffisante. »

*
* *

A la lumière de ce beau texte, recueillons-nous une dernière fois devant la fresque, devant cette page d'autobiographie suprême, résumé de l'expérience d'une grande vie, testament de mort inscrit par le vieil artiste, sur le mur des Anges.

Elle est pleine des musiques de l'église et de l'harmonie lumineuse où un véritable homme sur le tard unifie toute sa vie.

La scène se déroule dans une solitude ou plutôt dans une assemblée héroïque, car elle a pour spectateurs de grands arbres fatidiques,

revêtus d'un caractère d'éternité. Je pense que Delacroix les a vus à la lisière de la forêt de Sénart, vers Draveil, mais il les a traités avec hardiesse, héroïsés et appropriés aux sentiments des personnages. Nous voilà hors du temps, dans ces lieux et ces moments dramatiques où l'on construit le bûcher d'Hercule, où le vautour s'élance sur Prométhée, où Vénus sort de la vague marine. Nous sommes au pays de toujours. Ainsi l'indiquent ces grandes couleurs qui nous font tant de plaisir et qui ne périront pas. Quelle belle harmonie de l'ensemble ! Rien de hagard, de coléreux ni même de tragique. C'est une grande scène religieuse, toute richesse, puissance, harmonie et même sérénité. Dans cette lutte, le noble jeune homme se déploie comme ces grands arbres et cette belle montagne, lutteur enragé, mais joyeux et calme comme cette eau limpide qu'au premier plan un fâcheux confessionnal nous masque.

A droite, dans une vaste lumière heureuse, ouverte sur le fond du tableau, s'éloigne sans encombre la caravane qui porte à Esaü les riches présents de Jacob. Mais Jacob a laissé

la caravane. Que les autres chevauchent leur petit chemin, tout empanachés ! Qu'ils aillent avec bon sens et succès ! Le héros a rompu avec la foule, il a déserté la grand'route facile et ses compagnons naturels. Ils coucheront ce soir à l'hôtellerie, ils mangeront et se divertiront. S'il leur arrive de se préoccuper de l'absent, ils trouveront assez ridicule cet original qui perd son temps à lutter sans nécessité. Mais lui, il a complètement oublié le but premier du voyage et les petits intérêts qui l'avaient d'abord mis en route. Il s'est élancé et il bataille, comme, au temps de la jeunesse de Delacroix, son saint Louis, son roi Jean, son comte Baudouin brandissaient leur estoc et haussaient l'oriflamme. Le Téméraire surtout ! Ce Jacob fait songer au Charles de Bourgogne endiablé de la *Bataille de Nancy*. Il lutte moins pour le passage que pour la lutte elle-même.

Grande page austère qui nous prêche, comme toutes celles de Delacroix, le devoir de l'effort et du pas en avant. C'est une des idées qui l'ont toujours porté. Ainsi, par exemple, vers le milieu de sa carrière, l'*Entrée*

des Croisés dans Constantinople. Mais à Saint-Sulpice, combien la leçon n'est-elle pas plus riche, plus limpide, plus directe ! Car il ne suffit pas d'entrer dans Constantinople. Après en avoir cueilli les dépouilles, il faut partir pour Jérusalem. Les croisés de 1830 ont pénétré dans le monde des rêves fastueux et romanesques. Ce n'est là qu'une première étape. Il faut sortir du grand bazar romantique. C'est ce que signifiait déjà le grand regard de Sardanapale, quand par-dessus des amoncellements de splendeurs il cherche plus loin, plus avant. Mais pour Sardanapale et pour les Croisés, le peintre s'attardait encore volontiers à tout ce décor, à tous ces beaux enfantillages. Jacob a franchi le pas. Les somptuosités, la musique, le faste des passions, il a dépouillé tout cela de toute importance. Jeunesse, gloire, amour, témérité du cœur, il n'y tient plus. Mais toujours plus avant et plus haut s'élance sa vitalité. Dans cette solitude, dans cette nuit solennelle d'Idumée, il a enlevé sa veste et il lutte tout nu.

Je ne me lasse pas de cette image. Elle

me tient tant de discours, depuis tant d'années ! D'abord, elle illustre cette idée de Hugo : « L'art est un courage, » idée que Balzac avait avant lui développée dans les mêmes termes : « Le travail moral, la chasse dans les hautes directions de l'intelligence, est un des plus grands efforts de l'homme. Ce qui doit mériter la gloire dans l'art, car il faut comprendre sous ce mot toutes les créations de la pensée ; c'est surtout le courage... Si l'artiste ne se précipite pas dans son œuvre, comme le soldat dans la redoute, sans réfléchir, et s'il contemple les difficultés une à une, l'œuvre reste inachevée... » Lisez tout le passage, toute l'histoire de l'échec de Wenceslas, qui manquait de la brutale fermeté du vrai créateur. Mais il est une leçon que, plus profondément, nous devons tirer de cette lutte avec l'ange. Tous, nous travaillons pour la gloire. Cependant, nous serons sages de vouloir en outre quelque chose. Nous voudrons, c'est la méthode de Gœthe, n'écrire que des livres qui nous fassent faire un pas en avant, qui nous augmentent et nous enrichissent spirituellement. Et de cette manière,

si la gloire nous fait défaut, nous n'aurons tout de même pas perdu notre peine, puisque cette œuvre que le succès n'aura pas couronnée aura contribué à notre perfectionnement.

Ainsi me parle la fresque, avec une autorité souveraine. Allez vous-mêmes la consulter. Nous n'exagérerons jamais en prêtant un sens illimité aux œuvres des génies. Ces perpétuels lutteurs n'ont pas une connaissance explicite de toutes les idées qui les animent ; ils en mourraient, ils ne pourraient pas porter cela ; on le voit bien, puisqu'en voilà un, ce Jacob qui, même vainqueur, reste estropié. Mais enfin, qu'ils en aient ou non conscience, ces belles formes et ces couleurs émouvantes, si profondément étudiées, ont un sens spirituel intense. Un sens qu'achèvent et qu'illuminent les deux autres fresques voisines, l'*Héliodore*, qui inspira à Baudelaire le sonnet fameux « Un ange furieux fond du ciel comme un aigle », et le *Michel archange*, qui plafonne comme le veut sa haute dignité de Prince de l'Air.

Comme tout cela est bien à sa place dans

un coin d'église catholique et quelle haute valeur d'ordre spirituel repose à Saint-Sulpice ! Il y avait là un vieux mur, un espace morne, sans âme, humide, et maintenant pour jamais, c'est un buisson ardent. Ce testament mural du génie, n'est-ce pas, en prenant le mot *page* dans son grand sens, la mise en œuvre du conseil du Père de l'Église à l'artiste, aussi bien qu'au lettré et au savant : *Cadentem faciem pagina sancta suspiciat.* Quand ton visage se penchera dans la mort, qu'il tombe sur une noble page.

LETTRE A GYP

SUR

LE PRINTEMPS A MIRABEAU

LETTRE A GYP

SUR

LE PRINTEMPS A MIRABEAU

Je vous apporte, madame, des nouvelles de Mirabeau. Ses pierres, ses arbres, le village, tout ici se souvient de vous. Hier encore, on m'a raconté ce que fut votre arrivée : aux premières maisons, une petite fille vous attendait avec un bouquet, et dans la cour du château, l'orphéon du village, trois musiciens menés par le vieux Camille, par Camille, qui depuis toujours débarrasse vos pins de leurs branches mortes, vous régalèrent d'une aubade. Quelle journée pour l'antique demeure, et qu'ils durent frémir de plaisir dans leurs cadres, vos aïeux, le Col d'argent, le Bailli, l'Ami des hommes, toutes les sœurs de l'ora-

teur, et celui que vous aimez entre tous, votre grand-père, le vicomte de Mirabeau ! Une fois de plus la noble maison remerciait son bon destin. C'est pour préparer cette belle journée qu'au lendemain du pillage et de l'incendie révolutionnaires, un fidèle paysan acquit ces murailles noircies, et repoussant l'offre des bandes noires, ne voulut les céder qu'à la fille de ses anciens maîtres, votre grand'tante, Mme de Cabris ; et si Lucas de Montigny, celui que Mirabeau appelait « petit coco », achetait peu après le tout, le réparait sur l'ancien plan et mettait les choses dans l'état où nous les voyons aujourd'hui, c'est encore qu'il pensait à vous.

Ce domaine tombé entre les griffes des marchands de biens, c'eût été une diminution de la beauté provençale. Le passant le plus prosaïque se félicite que cet âpre paysage ait gardé son couronnement féodal. Il s'arrête, il admire sur son rocher cette forte bâtisse aux quatre tours et qui groupe à ses pieds son village. Petit village de la Provence montagnarde, à l'air sarrasin, avec ses maisons entassées et brûlées, ses rues étroites, sa place,

sa fontaine et son cours ombragé de platanes. Il n'a guère bougé depuis cent ans, non plus que le château où « la chambre de Vauvenargues », « la chambre du Bailli », « la chambre de l'Orateur » nous ramènent dans l'intimité de ces figures qui continuent d'élever ici la voix.

Sans nul doute, madame, vous désirez avant tout savoir des nouvelles de cette terrasse, couverte d'ombre ensoleillée, qui s'allonge devant le château dont elle continue la cour. Il est si gracieux, ce petit bois de pins centenaire, avec ses troncs et ses branches tourmentées, tout brillant et tout léger ! Ce peuple charmant d'arbres, tous frères et contemporains, qui luttent sur cet étroit sommet, avec le maigre appui d'un sol rapporté, inspirent tout naturellement une véritable amitié. Si l'un d'eux venait à mourir, quel regret il laisserait ! Que d'efforts il fallut pour créer cette pinède, sur la garrigue rocheuse qui portait juste ce qu'il faut de terre à quelques plants de lavande et de thym ! Comme ils ont coûté de soins, mais qu'ils les payent, à toutes minutes, par leur

bonne grâce, leur demi-ombrage, leur noble port aérien !

De ce haut promontoire, le regard s'étend sur un cercle parfait de collines. Voulez-vous que nous regardions ensemble les aspects de ce paysage où les pierrailles, la broussaille et le dur soleil dominent, et sur qui l'éloignement recompose une beauté si touchante?

A gauche, au fond de l'étroite vallée où passe le chemin d'Avignon à Sisteron, et par la trouée qu'elle creuse entre les collines, s'ouvre et s'épanouit la plus belle vue sur la Durance. La rivière, à cet endroit, forme un coude et s'étale, en sorte qu'elle apparaît de loin comme un lac de montagne. Cette eau qui luit entre les collines brûlées est la seule fraîcheur, le seul objet qui détende les nerfs dans ces étendues désertiques. Les champs et les mamelons de sable y sont semés de chapelles et parfois de pierres votives, dont la statue a disparu, survivance manifeste des dieux termes gallo-romains. Çà et là, des puits protégés par une maçonnerie en forme d'échauguette, qui remonte, dit-on, à la préhistoire, sont les vestiges mélanco-

liques d'un temps où l'endroit était habité. Au loin, sur un sommet, l'on voit briller un étrange petit village rose, et plus loin, par les grands jours de clarté, la neige des Alpes limite l'horizon.

A droite, dans une brèche des collines, le mont de la Victoire dresse son mur tragique et ne se laisse pas franchir par le regard. Et plus près, c'est la montagne du Saint-Sépulcre, une superbe masse ronde que sépare du château « le Grand Jardin ». Ce « Grand Jardin », un vallon, une sorte de fond de lac, bien mis en culture, fait toute la richesse du village. Un ruisselet y serpente, le plus souvent desséché. Des soins séculaires ont créé sur ces versants arides des petits champs en terrasse, des vignes et des vergers d'amandiers, d'oliviers. Humbles merveilles du labeur, qui se perdent bientôt dans les rochers et la broussaille, et la Grande Montagne, trop souvent dévastée par les incendies, s'achève quasi nue.

Celui qui la contemple depuis notre belvédère, s'il se penche un peu sur le mur, aperçoit isolée sur sa petite colline, à la lisière

du village, la vieille église. Ainsi placée sur un piédestal, au-dessous du château, elle semble une seconde maison forte. Parfois, l'on voit, si nets à travers la lumière, deux, trois enfants, en sautillant, y pénétrer. Qu'elle est solitaire, cette vieille église ombreuse ! Comme j'imagine, à cette place, sur cet Acropole, un Parthénon, quelque vestige de la Grèce ou de Rome.

Le promenoir ordinaire des hôtes de Mirabeau, c'est toujours le bois Saint-Jean. De plain-pied avec le château et la terrasse plantée de pins, on le gagne sans quitter la crête, en suivant ce qui subsiste de la route que l'Orateur fit construire afin de mener triomphalement sa jeune épouse. Et dès son abord on respire le parfum de toutes les plantes qui feutrent ce pauvre terrain. (L'odeur fraîche des lilas s'y mêlait, ce matin, à l'odeur chaude des pins.) Pauvre terrain, qui n'a que des produits rares, quelques amandes, quelques truffes, une forêt dont la maigreur ferait sourire un homme du Nord ; mais c'est, tout à l'abandon, la grâce divine de la Provence. A quelque heure du jour que l'on suive ses

chemins mal entretenus, on est sûr d'y trouver les jeux éblouissants du soleil et de l'ombre. On circule au milieu de pins élégants et droits, jeunes aristocrates élancés, au-dessous desquels les bizarres genévriers se livrent aux contorsions les plus maniérées. Çà et là des clairières où luisent des bouquets de chênes verts. Aux heures du soir, on imagine ce bois Saint-Jean comme un domaine consacré à une divinité de première grandeur, comme une pinède digne d'inspirer Puvis de Chavannes, où se trouvent les petites chapelles de Pan et des Nymphes, les abris des cultes rustiques ; cependant le menu peuple garde ses droits, et le jeune chèvrefeuille enlace avec effronterie, de ses guirlandes parfumées, toutes les beautés en broussailles. Sur un sol d'aiguilles qui craquent, tandis que le vent met dans les arbres le bruit de la mer, la surprise que l'on attend c'est d'apercevoir un écureuil dont la faiblesse et la rapidité attendrissent. Et soudain l'on se trouve à l'extrémité du promontoire : par-dessus les pins qui dévalent avec la pente très rapide, on découvre, dans le fond, la Durance rou-

lant ses eaux boueuses, et tout en face, sur l'autre rive, une masse imposante qui ferme à quelques centaines de mètres l'horizon. Décor tragique, inattendu ! C'est exactement la côte, encerclée par le Tage, qui supporte Tolède. Mais ici, rien que le pauvre toit d'une misérable ferme, posée sur le dos de l'énorme montagne, comme une mouche sur un bœuf.

Vous m'avez demandé, madame, ce que je fais à Mirabeau, et comment nous passons nos journées. Voilà des semaines que « j'espère » le vrai printemps de la Provence. Chaque soir, le couchant est chargé de nuages. Sur la garrigue, le berger m'a dit : « Il pleuvra, car les moutons mangent rapidement. » Le garde déclare qu' « il faudrait le mistral pour nettoyer le ciel ». Nous guettons sur les branches agitées la direction du vent. Et voici qu'un jour un espoir nous arrive. Sous le bois de pins qu'il fait gémir et ne déplace guère, le mistral tourmente un bois de lilas en fleurs. C'est le bruit de la mer au milieu des montagnes. Au deuxième soir, le curé nous dit : « Demain, la journée sera belle ; j'ai entendu la huppe et le coucou. » Aujour-

d'hui le printemps nous paye de l'avoir tant désiré. Enfin nous sommes sortis de sa première gloire incertaine. Aux lilas succèdent les roses que rejoignent les genêts parfumés. On vit baigné dans le grand air. Par ces premiers jours de juin, je m'émerveille du parc, abondant et trop divers dans ses étroites limites, pour que je craigne d'épuiser le discours qu'il me tient. J'y demeure immobile et curieux.

Je n'irai pas dans Aix, que l'on gagne par une descente où bondissent des eaux vives, admirer les fragments majestueux de son architecture civile et son cours, rendez-vous des diligences sous une voûte d'admirables platanes et ses bibliothèques privées, petites filles dignes de la Méjane, tout en recueillant des traits de l'enfance d'Ammouretti, de Charles Maurras et d'Henri Bremond. Je négligerai la petite Manosque, une ville ronde, toute en couloirs frais et profonds. Cette guerrière montagnarde nargue les ans, c'est bien, mais est-elle sage de mépriser si hardiment les préceptes de l'hygiène? J'oublierai notre voisine, la tumultueuse Pertuis, où Georges

Laguerre triompha. J'oublierai l'univers et la grande civilisation. Je ne demanderai pas non plus à l'homme qui vient retirer le miel des renseignements sur les abeilles ; je ne songe pas à vérifier, encore moins à augmenter les études du vénérable J.-E. Fabre sur les insectes ; je n'apprendrai pas du garde le moyen de repeupler les bois de pins. Je me contente d'enregistrer ce que mes sens perçoivent. Se prêter aux heures successives du jour, à ses nuances, qu'il s'élève et s'immatérialise à midi, ou bien qu'il décline et se charge des couleurs d'un beau couchant, quel plaisir et qui ne peut se comparer qu'aux charmantes délices reçues si l'on joue du Mozart. Je sens comme une volupté l'agrément des courbes et des renflements de ces collines qui se succèdent et se dépassent, les méandres de leurs sommets, la bigarrure des prairies, des vergers et des bouquets de trembles, l'éclat de la rivière et de ses sables, les ombres qui se meuvent sur la plaine profonde et sur les hauteurs jusqu'à l'extrême horizon des Alpes. Et nul besoin d'aller si loin : je réjouis mes regards avec les choses

familières que la lumière anime autour de moi : les vieilles tours, la porte cintrée, garnie de lierre où se mêlent la vigne et l'acacia aux grappes pendantes. Je suis baigné dans un air odorant, bercé avec les branches feuillues des arbustes, assoupi par le bruit du vent, ravi, rajeuni par les trilles du rossignol qui règnent, mais sans l'étouffer, sur le chant plus humble des autres oiseaux et la rumeur incessante des abeilles. Tiédeur où je me délasse, parfum qui m'étonne toujours, gazouillements qui m'amusent, me font croire que je me réveille dans les îles Fortunées de la fable. Dans le grand ciel bleu, ce matin, le croissant de la lune bleuit.

Qu'un nuage passe et voile un moment le soleil, toutes mes pensées se tournent vers lui, le sollicitent de se hâter. Je m'émerveille d'un buisson de roses, de la patience et de la puissance d'un chat qui rampe vers les oiseaux dans le fourré, de la sociabilité du chien heureux s'il dort à mes pieds tout le jour après avoir un peu creusé le sol jusqu'à la terre fraîche. Dans tous les vieux murs où le crépi tombé sur de longs espaces laisse

voir, aux points où le lierre fait défaut, le rustique appareillage des pierres, quelle vie de tourterelles, de chouettes, d'essaims d'abeilles et de lézards ! D'un amandier où il grignote, un écureuil qui m'a vu s'évade ; il saute sur le sol avec le bruit d'un petit sac de terre qui tombe.

Jamais les oiseaux ne cessent de parler. Dès l'aube, à l'heure où cette nature sèche semble un peu mouillée de rosée, tous ensemble bavardent. Paul Arène m'a dit leurs noms : « Voici le *pinson solitaire;* le *pinson gavot*, à bec jaune, au plumage finement teinté ; la *passe* que le profane prendrait pour un gros moineau ; le *linot* tout gris ; le *verdier*, en habit vert liséré de jaune ; le *tchi ortolan;* le *tchi buissonnier*, superbe avec sa longue queue ; le *tchi moustache* à qui une raie noire descendant de l'œil jusqu'au cou donne une physionomie guerrière, et enfin le *grasset*, l'incomparable grasset ! un oiseau tout en or dont le costume resplendissant semble déceler les intimes succulences. » Le long du jour, ils se relayent. Au matin, les plus insolentes pies séjournent et jacassent

sur la cime des pins. « Fuyez, drôlesses ! » C'est le diable pour qu'elles s'envolent, les jeunes lourdaudes. Si nous sommes assis près des tours, où ce semble qu'elle ait niché, la huppe défiante ne cesse pas de voleter, un ver au bec, du libre bois qui couvre les pentes jusqu'aux arbres qui nous entourent et qu'elle ne fait que toucher. De temps à autre, un rapace plane et de son bruit d'ailes trouble, une seconde, un coin de cette paix, comme un brochet qui vient rider la face d'un étang.

C'est ici que je comprends la littérature de Paul Arène, son sybaritisme ingénu, ses contes immobiles et minutieux. A Paris, on peut s'étonner de ce petit homme d'une petite ville qui, tout un jour, est occupé par un oiseau qui crie et qui marche, par un insecte, un champ de coquelicots. Mais par un beau jour de Provence, on se surprend à vivre dans ses traces et l'on reconnaît la vertu de ce génie attentif qui fait la science du chasseur d'insectes Fabre, et, pour une part, la poésie de Mistral et de Virgile. Dans ce cadre d'éternité, il y a place pour une chétive et touchante activité que chaque saison renou-

velle. Travail à la bêche et pour lequel la charrue même semble un instrument trop grossier. Comment employer les procédés de la grande culture sur ces étroites terrasses qui demandent des soins si menus? On les cultive encore à la manière des *Géorgiques*, et nous y retrouvons, mais pour en jouir d'une manière vivante, tous ces éléments de la vie agricole et pastorale que l'on énumérait dans nos lycées fastidieux. Virgile domine tout le paysage, plus peut-être que Mistral, qui me paraît ici, ô prodige ! un peu trop chargé de couleur locale.

J'essaye de saisir, de comprendre toutes les parties de mon plaisir. J'arrive toujours et très vite à quelque chose d'inexprimable. Ce matin, en allant du château au bois Saint-Jean par la garrigue, une merveille m'éblouit, un chef-d'œuvre étalé loin de tous les regards. C'est un verger d'amandiers, planté de luzernes, où les coquelicots fleurissent si nombreux qu'à vingt mètres du regard ils semblent couvrir tout le champ. On ne voit que leur nappe rouge enflammée, pénétrée de lumière. Et dominant ce vert et ce rouge, de grands

panaches jaunes, çà et là, semblent des retombées, des jets d'eau somptueux. Tout l'ensemble légèrement frissonne. Pourquoi donc est-ce si beau? Ou plutôt, devant ce tapis flamboyant, de quoi est faite mon émotion? Ici l'analyse s'arrête. Quel est le chant magique, l'incantation qui couvrit cette prairie d'une vaine pourpre? Ovide nous dit que Cérès blessée par un chant de perdition ne donne qu'une herbe inutile. Je crois entendre cet air enchanté, cette musique sublime et nuisible. A vivre ici, n'acquerrait-on pas la faculté de créer des mythes? Les vapeurs d'or sur la montagne font songer à cette buée qui enveloppe une jeune figure que nous regardons avec amour. Mais n'essayons pas d'analyser des heures animales et divines qui atteignent les sources de notre vie physiologique, en même temps qu'elles avivent notre spiritualité! Pauvre homme du Nord, jouissons de l'heure qui nous enchante.

Ce qui nous pénètre l'âme, c'est l'unité de cet immense tableau dont j'énumère trop séparément les parties. Ce rouge des coquelicots, ces arbres légers accompagnés de leurs

ombres, ces diverses pièces de verdure et de terre, ces bosquets, ces puissantes montagnes demi-nues et ces monticules sableux, le ciel bleu, la lumière, les parfums, les chants innombrables forment un ensemble léger et puissant d'une profondeur à plusieurs plans, une suite de résonances qui nous entraînent et nous plongent dans une vaste songerie.

Au soir, vers les sept heures, ce sont des lumières imprévues, théâtrales, des lumières d'apothéose sous le bois de la terrasse, quand le soleil, près de disparaître derrière les collines de sable, coupe les arbres par moitié d'une lueur rose, indescriptible, quasi surnaturelle. Hier, c'était une atmosphère rougeoyante, une vibration, un éclat dans l'obscurité commençante qui dilatait les prunelles et mettait dans les yeux une plénitude, un repos, une vraie jouissance physique. Cette magie ne dure que peu de moments, durant lesquels les grenouilles du grand jardin, la huppe dans la montagne et les pies sur les cimes des arbres, dans une dernière excitation, expriment leurs sentiments. Puis le jour a glissé derrière le Saint-Sépulcre. Tout

s'obscurcit et s'apaise ; le cri bref de la chouette commence à tomber avec une froide monotonie, comme une goutte d'eau dans la nuit, et le rossignol prélude. Non pas le rossignol des années chimériques, le rossignol de 1830 qui chantait pour dire aux jeunes poètes « le récit des amours qu'ils n'avaient pas eues ». Et l'on assure qu'à travers les trilles de sa cantilène, sous la pluie des notes, ils voyaient s'étendre vers eux dans un rayon de lune les bras blancs de la bien-aimée. Ah ! petite bête romantique ! Nous avons mis bon ordre à tes noires malices et censuré ton chant délicieux. Un décret est venu des Martigues. Aujourd'hui le rossignol de Provence chante le soleil, les adieux, le courage en face de la vie.

Les oracles, les arts, les cités fraternelles...
Et les héros armés brillant dans les campagnes...
Les lois, les orateurs, les récoltes fertiles...

*
* *

Le romanesque vrai de cette vieille demeure est fait des ombres fameuses qui s'y

promènent, et chez qui le génie politique fut si fort : le Col d'argent, l'Ami des hommes, le Bailli, l'Orateur et Tonneau le vicomte, puis toute la troupe ardente et plaisante de leurs femmes et filles, et leurs amis enfin, parmi lesquels le noble Vauvenargues. L'empreinte de ces chefs exceptionnels demeure partout sur la colline. Vraiment ils la créèrent. Le château, la terrasse, la garrigue, les jardins, « le grand logis, » tous les domaines attenants existèrent dans leurs cerveaux avant d'apparaître sur le sol. La colline est leur relique, c'est-à-dire leur pensée rendue concrète. On y respire, on y touche la sensibilité de ces morts. Surtout la sensibilité du Bailli.

Ce qu'il y a de plus grand dans les grandes familles n'est pas ce qui en est le plus connu. Elles sont soutenues par des héros placés dans leurs fondations et qui les servirent mieux que les glorieux personnages qui figurent dans le décor de la façade. Chez les Mirabeau, l'homme du domaine, et l'honneur du sang, le charme vrai du lieu, son âme même, c'est l'oncle de l'Orateur, le frère ca-

det de l'Ami des hommes, l'aimable et noble Bailli, qui fut reçu dès sa vingtième année dans l'ordre de Malte, servit toute sa jeunesse dans la Marine royale, devint capitaine de vaisseau, gouverneur de la Guadeloupe et général des galères de Malte, et qui jamais à travers le monde ne trouva rien de si beau que le domaine de Mirabeau et le service de sa famille. Tandis que j'écris ces lignes, dans sa chambre même, j'ai sous les yeux son portrait de jeunesse, une peau de tigre sur l'épaule et cravaté de blanc, ses cheveux blonds dégageant son front, et qui nous regarde avec de grands yeux pleins de douceur. Il fit la guerre dans cette belle marine française du dix-huitième siècle, qui fut si courageuse et si malheureuse, et il remplit avec le zèle le plus généreux son rôle secondaire de cadet. Destinée un peu sacrifiée, pleine de poésie noble.

Je regrette bien d'être si normal et de n'avoir jamais d'hallucination. L'attrait que m'inspire le Bailli me mériterait qu'il m'apparût. Quand je vais seul sur cette garrigue qu'en tous sens il a parcourue et gouvernée,

comme il avait fait de sa galère, je rêve que je vais l'y croiser sous les pins. Que ne le vois-je venir à moi, son tricorne en tête, et dans la main sa grande canne d'officier de marine ! Nous pourrions reprendre sans gêne la suite de ses propos quotidiens ; je les connais et me les répète avec enchantement. N'ai-je pas toujours dans ma poche, à Mirabeau, un petit cahier manuscrit où Lucas de Montigny a transcrit soigneusement tout ce que l'Ami des hommes et le Bailli se sont écrit du château et du domaine? Autant de pensées gelées que dégèle ma sympathie pour ce cadet qui posséda vraiment la mystique de l'héritage.

En 1764, le Bailli était à Malte, assuré de la plus belle carrière, et son aîné l'Ami des hommes, qui résidait tantôt à Paris, tantôt au Bignon, s'efforçait de l'attirer dans le vieux manoir familial qu'il sentait à l'abandon. « Si tu demandes, mon cher Bailli, où tu pourras être le plus utile à la famille je te dirai que je te désire par-dessus tout seigneur de Mirabeau, Beaumont, Négreaux, Sainte-Anguille et autres lieux, et que tu veuilles

bien de temps en temps donner le coup d'œil du maître. » Et encore l'année suivante : « Si jamais tu mets le nez à Mirabeau, tu le trouveras tellement changé de face que tu verras que c'est faire du bien à la case que de me soulager. D'ailleurs quand je te parle, ce n'est point l'idée de faire un séjour suivi, mais seulement d'y donner le coup d'œil du maître, la police et l'encouragement. Dans ce cas et pour de courts séjours, la maison de tes pères est belle, grande, bien close et bien meublée. De là avec un bidet entre les jambes, tu verrais de toutes parts les travaux et les améliorations. Quand tu y viendras, les maisons du village approcheront de bien près de la porte qui touche à la terrasse du château, et tout ce qu'on appelait la calade en sera bordé. Tu trouveras dans le nouveau terrain trois nouvelles bastides. Tu verras un combat à mort entre la Durance et moi, dans cette plaine de Négreaux que cette horrible rivière m'emportait, combat par moi soutenu avec des frais immenses, ayant fait venir des piqueurs du Rhône, et qui commence seulement à me profiter... »

Le Bailli hésitait. Sacrifier Malte, les honneurs et les splendeurs de l'Ordre, c'est dur. « Bah ! lui réplique son aîné, qu'est-ce que cela qui n'est pas héréditaire? Ton beau château? Je suis ton serviteur ! Un château viager ne vaut pas la peine. Celui de tes pères n'a pas de belles eaux, mais tel qu'il est, quand tu voudras châtelainiser, il est à toi. » Et d'insister avec des arguments plus terre à terre : « A Mirabeau, tu es attendu comme le Messie. Tout y est, meubles, linge, couverts, livres, cave, pendules, cuvette, batterie de cuisine, portraits de famille, tout est à toi. »

N'avez-vous pas quelque méfiance ! Il y a bien de l'empaumeur dans l'Ami des hommes, et l'on voit déjà poindre en lui son prodigieux charlatan de fils. Ah ! pauvre Bailli, si tu te décides, je crains qu'il ne te faille décompter et que tu ne trouves un Mirabeau dépouillé, saccagé, tombant de toutes parts, ressemblant peu à ce qui t'est promis. Mais enfin, c'est *l'houstau patriau* et le pâtis de notre jeunesse, ainsi que dit le Marquis. Plus encore que ces belles promesses, le sentiment de son devoir familial décide le Bailli. Il s'em-

barque de Malte, arrive à Marseille, à Aix, à Mirabeau, et tout de suite conte son émotion à son aîné (12 mars 1768) : « Me voici, cher frère, dans la vieille maison paternelle, et je ne puis te dire la sorte de sensation que me fait la vue de ces tours qui me semblent *velut montes* de l'Écriture, qui tressaillent à la vue de leurs maîtres ou à peu près. » « Il est juste, lui répond aussitôt le Marquis, que ces tours tressaillent à la vue de celui qui a porté leur nom avec honneur dans les quatre parties du monde, et qui, aujourd'hui, vient les soutenir, et restaurer et enrichir le manoir de ses pères. »

Tel est en effet le rôle dévolu au Bailli par les lois, les mœurs, le vœu de son aîné et par sa pensée propre. « Je ne me regarde, dit-il, que comme un morceau de la famille. » Et encore, dans son langage d'homme de guerre : « Je ne suis que la chemise, c'est toi qui es la peau. » Mais voici sa pleine formule, si heureuse que beaucoup d'entre nous y reconnaîtront le rôle qu'eux-mêmes veulent jouer au service de l'État et de la patrie : « Mon rôle n'est pas de dominer, dit-il, mais de contribuer. » Ah !

le beau programme de vie et la fière modération ! Ceci est le secret de ce que nous appelons chez le Bailli la mystique de l'héritage et que l'on achèvera de pénétrer si on le complète par sa touchante exclamation : « Je me suis toujours senti, en voyant un château flanqué de tours, une sorte de respect pour le maître à moi inconnu. »

Et tout de suite commence entre les deux frères une correspondance acharnée, des lettres si nombreuses que plus tard, vers le milieu du dix-neuvième, quand M. A. Pontier, l'imprimeur, par grand hasard les découvrit chez une marchande de bric-à-brac, la Constantine, légendaire à Aix, elles formèrent douze volumes grand in-folio. Le château fait leur principal objet. Les deux frères s'en écrivent les plus minutieux détails, discutant à perte de vue son intérieur et ses dehors.

« Je voudrais savoir, écrit le cadet (au 21 juin 1768) si tu me laisses le maître absolu de disposer et arranger les meubles de la façon qui me paraîtra la plus utile et la plus agréable. Je veux aussi savoir si tu tiens bien

fort à la forme de la cheminée de la salle, à laquelle je crois qu'on pourrait en donner une plus agréable... » Et le Marquis de répondre : « Quand je t'ai désiré seigneur et maître à Mirabeau, j'aurais fait comme Louis XIV, qui disputait quelques diamants de sa mère à son frère, si je m'étais réservé le dispositif du mobilier. Ainsi, mon cher et gracieux Bailli, tu ne saurais me faire plus de plaisir que de découper le damas dans les capucines et l'indienne dans les grandes pièces, parce qu'alors je jouirais de l'idée que tu as arrangé les choses selon ton goût, que, sauf le respect que je te dois, je crois passablement distant de l'élégance... »

Elle est amusante, cette leçon que l'aîné, habitué au bel air de Paris, donne au marin qui veut les riches tentures dans les pièces d'en haut et l'indienne pour celles d'en bas. Il cède de bonne grâce, mais tient à ce que l'on conserve les souvenirs de famille : « ...Plein pouvoir absolu sur le mobilier, à la réserve des tapisseries aux armes de la maison de Leuche, pour lesquelles je demande grâce... » C'est que ces tapisseries lui rappelaient leur

grand-père Thomas Riquetti et sa maison de la place de Leuche à Marseille. « Quant à l'arrangement des murs, poursuit-il, tu en es parfaitement le maître aussi, mais tu feras sagement d'écouter mon avis, car je m'en pique. Par exemple je t'avertis que si tu fais des niches (des alcôves), tu feras bien de leur conserver de la profondeur et une petite porte pour qu'on puisse par derrière faire le lit sans le dénicher, opération qui bientôt demande des chevalets, use et brise les carreaux. Quant à la cheminée de la salle, je t'assure qu'en supposant qu'elle soit de la réfection de mon grand-père, elle n'a point du tout l'air trop moderne pour avoir soixante-dix ans, mais au contraire fort noble. Or, une cheminée sans salle et une salle sans cheminée à l'antique sont deux barbarismes, qui réduisent l'une au titre de salon et l'autre à celui de maison de campagne. Ce qui ne conviendrait ni au rôle, ni au site, ni à l'objet. »

C'est intéressant pour vous surtout, madame, pour nous aussi et pour une douzaine de personnes aujourd'hui familières de Mira-

beau (Mgr Rivière, les Bourget, Henri Bremond, mes deux amis Tharaud, André Hallays, le commandant Chappey, quelques artistes du voisinage), d'y voir agiter à deux siècles dans le passé les mêmes petits problèmes domestiques qui s'y posent encore chaque jour d'aujourd'hui. Et nous aussi, nous avons eu à rendre habitable la salle, à maintenir les plantations de la terrasse, à nous accommoder du chaud et du froid dans cette habitation si plaisante pour l'imagination, mais enfin « sèche et venteuse ». Là pourtant n'est pas le principal attrait de cette correspondance. Si l'on veut savoir ce qu'était ce vieux manoir, et d'une façon générale les châteaux de cette époque, quelle vie on y menait, et surtout quelle idée s'en faisaient leurs maîtres, ces lettres en donnent toute clarté. Le Bailli et le Marquis tiennent deux rôles très nets. Le Bailli qui occupe le château y voudrait introduire quelques perfectionnements ; l'aîné, qui n'y vit que par imagination, ne veut pas qu'on en modifie rien. C'est de l'excellente comédie.

Le Marquis, bien installé à Paris, au Bi-

gnon, conseille au Bailli de conserver à la vieille demeure son caractère rustique : « Ainsi que tu ne suis pas les modes quant à toi pour la frisure, ne les suis pas pour ton château. Fais ce qui te sera commode, et voilà tout. Je vois que tous les châteaux décorés et grandement bâtis, il y a cent cinquante ans, sont encore beaux et tenus pour tels et les maisons de ville et de mode sont vieilles tous les dix ans. »

J'aimerais d'avoir un salon, une salle à manger, confesse le Bailli. Sans doute, lui répond le Marquis, tu es le maître du château, « je te l'ai dit et je te le répète ; après cela, si tu demandes mon avis, je te dirai que j'aurais fort à cœur ce que doit avoir toute bonne roche, qui est de respecter la trace de ses pères. Mon père qui changea si fort et doubla le château ne changea rien à l'escalier et à la salle que les croisillons et les bancs de pierre, sur lesquels Thomas et sa femme (c'est-à-dire les grands-parents Riquetti) venaient se peigner le matin sortant chacun d'un des bouts de la salle. Une salle est une pièce absolument nécessaire à un

château... Si tu veux un salon de compagnie sans dépense, ôte le lit de la grande chambre ; ce sera très beau, ou sans en ôter le lit, fais porter le tric-trac, les échecs, des livres, des gazettes, n'y mets coucher personne et voilà ton salon. Laisse la bonne vieille salle qui te promènera quand il fera pluie ou trop grand soleil. A l'égard du salon à manger, souviens-toi que quand j'y vins, l'année de mon mariage, nous étions quatorze et mangions à l'antichambre. Mon père et ma mère n'en ont jamais eu d'autre et c'était des gens d'aussi bon air que nous. »

Le Bailli veut encore arranger les dehors. Il trouve vilains les ormeaux de la terrasse, et voudrait les arracher pour leur substituer des marronniers. Le Marquis de répondre : « Tu es le maître des ormeaux comme du reste, mais je doute que les marronniers viennent. » Il avait certes raison. Les marronniers là-haut, à côté des pins qu'ils auraient tués, eussent été un exotisme. Le Bailli comprend et s'incline.

Ainsi vivent-ils le château à eux deux, le discutant et le réglant dans toutes ses

parties. Le meubler, le planter, l'embellir, le défendre et le transmettre est leur souci de tous les jours, si bien que le Marquis peut écrire : « J'ai tout dit sur le château et quant à mes successeurs je me flatte que les mesures seront prises de manière que je n'aie pas sué en vain. » C'est vrai, il y pense toujours à son fier château, mais de loin, et n'y vient jamais. Il entend que cette maison de ses pères et de ses fils demeure toujours pareille, mais il n'écoute pas son cadet qui lui dit : « Tu as soixante-deux ans, quel intervalle veux-tu mettre entre la vie et la mort? Rends-toi à la tranquillité ; viens dans le pays ; nous y habiterons le château de nos pères. »

C'est une phrase de sage antique, où l'on sent le frémissement de la passion. Or, il n'est pas de passion qui suive son cours tout uniment, sans haut et bas. Il leur arrive à tous deux de quereller ce « château aride, sec et venteux ». Nous sommes dans la vie la plus vraie ; ces êtres tempêtueux, qui ont traversé ailleurs des installations plus favorables, reprochent à leur rocher son « climat

de tempête ». « Ciel brûlant, climat excessif..., aspect sauvage, promenoirs arides, oiseaux de proie, rivières dévorantes, torrents ou nuls ou débordés. » C'est ainsi que le Marquis peint son domaine à Jean-Jacques Rousseau, en ajoutant : « Maison grande, noble, bien fermée,... du haut et bas, et un château qui domine le village. » Il y a là dedans du romantisme déjà, de l'échauffement d'imagination. Le Bailli, sur place, continue d'être plus réaliste. Devenu vieux, il écrit à son frère en 1778 : « La roche Tarpéienne devient un pays que je puis visiter de temps en temps, mais non habiter de suite, car depuis que j'y suis, je n'ai osé descendre qu'une fois. Les mois de mai et juin, on y peut tenir. Le gros de l'été, le défaut de glace et l'impossibilité de sortir ; le gros de l'hiver, le vent et le froid empêchent une habitation de suite. » Sept jours après il redouble : « Il ne m'a pris qu'une fois depuis cinq semaines l'envie de descendre dans la plaine, ce qui va me rendre cette habitation désagréable et me fait jurer sur ce que cette belle terre, inhabitable à tout sexagénaire, sera toujours abandonnée.

Mon père, à soixante ans, fut obligé d'en déguerpir après avoir lutté quelques années... A vrai dire, à moins d'y être né, Mirabeau n'est pas attrayant. » Et dans le même mois, le Marquis lui répond : « Ton ennui de Mirabeau m'a inspiré une réflexion. Certainement le séjour n'en est pas tenable de suite, et je tiens comme toi que dès l'âge où l'usage fort des jambes n'est pas une nécessité, il est triste et pénible, mais compte qu'en général il faut plus d'une maison. La variation est indigne de l'homme, mais la variété lui est nécessaire, sans quoi l'intérêt mécanique cesse et tout est dit. »

Ainsi s'achève ce petit roman du cadet dans le domaine et de l'aîné dans Paris. Toute une bibliothèque sur la vie de château au dix-septième et au dix-huitième siècles nous en apprendrait moins que ce dialogue vivant où nous voyons une passion se déployer avec ses mobiles vrais, avec tout ce qui la justifie et la heurte. Une fleur superbe, avec son germe intérieur de mort qui est le rassasiement. Nous comprenons pourquoi et comment les nobles de province, regardant

de plus en plus du côté de la capitale et dégoûtés de leur tâche locale, cherchaient à leur insu un rôle dans Paris et dans l'État. Ah ! qu'ils se sont ennuyés dans leurs vieux châteaux dont ils sont si fiers ! Ils les aiment en idée, et veulent toujours s'en évader. Le bâillement détruit tout.

Mirabeau l'aîné, comme disait la Révolution, Mirabeau l'Orateur, ou Mirabeau tout court, comme dit l'histoire, est pour une part le *dæmon meridianus*, le démon du milieu du jour, qui, de génération en génération, errait sur la garrigue. On s'est ennuyé ferme à Mirabeau, on y a tourné comme dans une cage. De là peut-être cette surabondance de vie qui se veut dépenser, de là, chez le grand Mirabeau, le rugissement royal, la griffe de lion. Chez lui, on sent du déchaîné, de l'évadé de ménagerie.

Un des remous de sa grande popularité mit le feu au château de ses ancêtres. « Demandez la grande trahison du comte de Mirabeau. » Et voilà les six tours à terre. Mais ce n'est rien, cet écroulement matériel, auprès de la catastrophe morale qui le précéda. Mi-

rabeau renie sa race à gorge déployée. Quelle scène, par exemple, lorsque dans la dernière de ses convulsions il abjura injurieusement la doctrine même dont vécut le Bailli. Je parle de son discours sur « l'égalité des partages dans les successions en ligne directe », qu'à son lit de mort il remit à Talleyrand pour que celui-ci en donnât la lecture posthume à l'Assemblée nationale. Ça, c'est un trait de la grande espèce. On cite toujours ses mots d'agonisant. « Sont-ce déjà les funérailles d'Achille, » disait-il en entendant le bruit du canon. Et encore : « J'emporte avec moi le deuil de la monarchie. » Mais voyez M. de Talleyrand-Périgord qui, une heure après la mort du grand homme, à la séance du 2 avril 1791, monte à la tribune de l'Assemblée nationale. Le discours est peu connu, voilà pourquoi j'en donne le début : « Messieurs, je suis allé hier chez M. de Mirabeau. Un grand concours remplissait cette maison... Ce spectacle remplissait l'âme de l'image de la mort : elle était partout, hors dans l'esprit de celui que le danger le plus imminent menaçait. M. de Mirabeau dans cet instant

était encore homme public ; c'est sous ce rapport qu'on peut regarder comme un débris précieux les derniers mots qui ont été arrachés à l'immense proie que la mort vient de saisir. Il a su que la loi sur les successions était à l'ordre du jour... Comme son opinion sur l'objet qui nous occupe est écrite, il me l'a confiée pour vous la lire en son nom. Je vous apporte son dernier ouvrage. En l'écoutant, vous assistez presque à son dernier soupir. »

Et le texte de Mirabeau suit. Toute une longue injure à sa race : « Le concours de la loi et de l'opinion a détruit chez nous cette prépondérance générale que les noms et les titres se sont arrogée trop longtemps. Il a fait disparaître ce pouvoir magique qu'un certain arrangement de lettres alphabétiques exerçait jadis parmi nous... Enflés de leur avantage, ceux qui sont parvenus de manière ou d'autre à s'enrichir prennent aussitôt un certain respect pour leur propre nom ; ils ne veulent plus le faire passer à leurs descendants qu'escorté d'une fortune qui le recommande à la considération. Ils se choisissent

un héritier parmi leurs enfants ; ils le décorent par testament, de tout ce qui peut soutenir la nouvelle existence qu'ils lui préparent, et leur orgueilleuse imagination peint par delà même le tombeau une suite de descendants qui feront honneur à leurs cendres. Eh ! étouffons ce germe de distinctions futiles, brisons ces instruments d'injustice et de vanité... »

Ainsi fait-il le portrait caricatural de toute sa famille, dont il garde la morgue en reniant son âme de vie. Et le Bailli, écoutez de quelle manière il en dénature les traits : « Dans notre précédent gouvernement, une multitude de victimes étaient sacrifiées par la barbarie des lois féodales, ou par l'orgueil fraternel, à la décoration d'un premier-né. » Noble Bailli, un sacrifié, lui qui chérit si fort son rôle ! Étant donné ce qu'a été le Bailli, la conception que fait triompher Mirabeau, c'est la destruction du Bailli. C'est de plus une contre-vérité générale. Mirabeau dit que les droits d'aînesse, en créant les cadets, ont détruit la famille ; c'est tout le contraire de ce qu'il a vu. Cette phrase représente l'erreur

contre l'expérience. D'un bout à l'autre, son superbe discours, d'une maîtrise saisissante, est la substitution d'une image à une idée. On lit cela avec ivresse et horreur. On admire qu'à son lit de mort cet homme ait eu cette lucidité, et se soit trouvé aboutir à une destruction si terrible de toute sa race dont il jetait l'orgueil par tous les pores de sa peau boursouflée. Certes une telle puissance enferme une idée de grandeur, mais tout cet éclat tourne à la ruine.

Le Marquis est mort le 13 juillet 1789, veille de la prise de la Bastille, sans connaître exactement de quelle manière le nom des Mirabeau qu'il voyait courir comme en lettres de feu sur les murs chancelants de la monarchie allait s'enregistrer dans l'histoire. On peut préjuger de son opinion par sa réponse inoubliable aux premiers grondements de cette éloquence torrentielle qui allait tout balayer : « Je crois que les hommes sont aussi bêtes que les lapins lorsqu'on les prend par les oreilles. » Mais le Bailli, lui, a tout vu, tout su, tout savouré jusqu'à la lie. Il n'est mort que trois ans après l'Orateur. Le château

de Mirabeau étant par terre, il s'était retiré à Malte. Dans ses derniers moments, il s'occupa à faire sonner à l'église Saint-Jean la cloche des agonisants. Auparavant, il avait écrit des lettres pour pardonner toutes les offenses qu'il avait reçues. A-t-il pardonné à l'Orateur?

Toute sa vie, ce grand honnête homme avait songé avec un extrême déplaisir à celui qui pourrait quelque jour être installé dans Mirabeau, sans être de son sang. Je suis celui-là, le premier, depuis sa mort. Il pressentait l'événement, et s'en ouvrait à son aîné, qui lui répondait : « Quant à ce que tu me dis du dégoût pour Mirabeau, parce qu'il sera le logis d'un autre que du sang de ceux qui l'ont bâti : 1° Je n'en sais rien ; 2° Je n'en saurai rien ; 3° Je ne l'estime point comme le gîte futur, mais comme le gîte passé, surtout de notre père et grand-père et de leurs dignes femmes. » J'ai pris au sérieux leurs plaintes, et j'ai voulu subordonner mon sentiment propre à leurs traditions. Je n'ai pas permis que demeurât vide et comme découronné le socle de pierre où, dans le parc,

durant un siècle, s'était dressé le buste de l'Orateur. Je l'ai rétabli dans sa principauté. Il faut voir clair dans les fautes, où qu'elles soient, pour les combattre et leur faire obstacle, mais sans jamais méconnaître les mouvements du génie et ses parts divines de supériorité. Maintenant de nouveau il est là, le grand Mirabeau, ce brigand de Mirabeau, qui tourne son visage formidable, plein de terribles secrets, vers la porte du château familial et domine le petit village mourant. Il préside dans la solitude à cette nature, qui, elle, accomplit ses tours de force sans à-coup. Je crois que je devais agir ainsi contre mon idée et même contre la justice, au nom de la poésie. Qu'il demeure, comme le génie du lieu, avec ses vices mêlés d'une espèce de vertu, au milieu des ruines qu'il a causées, ce puissant esprit, père des Danton, des Gambetta et des Jaurès, modèle de ceux qui possèdent à la fois, d'une manière redoutable, le don des formules creuses et une connaissance profonde des moyens réalistes de l'action politique. Quand ces sortes de gens déchaînent leur éloquence, il faut mettre de

grosses pierres sur les tuiles des maisons, sans quoi la toiture s'envole, et puis après trois, six ou neuf jours, ils s'apaisent et sont eux-mêmes épouvantés de leurs ravages. Je veux bien donner le signe extérieur de la gloire à ces dons verbaux, pères des tempêtes, mais au fond de mon cœur j'élève un autel au Bailli, la plus honorable figure de cette famille et qui demeure le véritable héros du site, sa force féconde et uniquement bienfaisante.

Le soir, devant ces grands espaces de la Durance et des collines que ferment au loin les Alpes neigeuses, devant ces paysages romanesques, dignes de Waverley et de Guy Mannering, solitude où l'on s'attend à voir apparaître quelque noble cavalier, qui suis-je tenté d'appeler derrière le trop solide Bailli? L'Orateur? Il n'y serait pas dans son cadre harmonieux, cet homme des foules, cet impur. Mais voici venir Vauvenargues, qui de son triste château voisin chevauche pour visiter le Bailli, en roulant dans sa tête quelques-unes de ses pages douloureuses et amères, où il y a un germe de mort.

La sympathie ne doit pas troubler notre jugement. Vauvenargues n'est pas, lui non plus, sans nous inquiéter. Suis-je bien sûr que la vertu de ce héros malheureux ne s'engrène pas, en quelque manière, aux vices mêmes du tribun triomphant? Leurs troubles aspirations, quoique si différentes, ne menacent-elles pas d'une ruine pareille toutes les tours du pays? Est-ce donc que les familles, les êtres et les institutions, une fois atteint leur point de perfection, employent à se détruire la même force qui servit à les édifier? Tout alentour du château de Mirabeau, les châteaux de Vauvenargues, de Sieyès, de Barras évoquent des familles de ce coin de la Provence montagneuse qui, n'ayant plus à se faire, s'occupent à se défaire. « Tout, disent-elles, plutôt que de tant s'ennuyer! » Maintenant on ne vit plus à l'ombre de ces grandes maisons, on n'y prend plus de sécurité ni aucun fruit, mais seulement quelques curieux y cherchent un plaisir imaginaire. La pièce est jouée, les acteurs envolés. Elles demeurent sur les hauteurs, comme des scènes étroites et des

tréteaux vides, quand la représentation est finie.

*
* *

Les dieux durent plus que les hommes. J'aime regarder et visiter sur ces collines les nombreuses petites chapelles qui gardent la mémoire du culte que les ancêtres lointains rendaient à l'arbre et à la source, chapelles de Saint-Pierre, Saint-André, Saint-Michel, Saint-Eucher, voire de Saint-Bachi, en qui se survit Bacchus et que l'on fête par des roulements de tambours et de grandes beuveries, et tout à ma porte la chapelle qui figure dans les litanies de la paroisse de Mirabeau sous l'invocation de « Notre-Dame de la Garrigue, priez pour nous. » Mais la plus belle, c'est l'émouvant petit oratoire roman de Sainte-Madeleine, sur un quartier de roche surplombant la Durance. Une inscription des voussoirs de sa porte atteste qu'elle fut élevée en 1239, à l'occasion d'une éclipse de soleil, et tout à la suite ce cri de terreur gravé dans la pierre : « Prends bien garde à ce que tu

feras, car tu seras récompensé ou puni selon tes actes. »

M. le curé de Mirabeau, qui ne trouve pas aisément le moyen d'assurer la vie de sa belle église, m'assure que ces nombreuses petites chapelles sont entretenues sans trop de difficultés par des dons volontaires. Là-dessus je vais m'échauffant l'imagination et me demandant s'il y a chez les Provençaux, fût-ce à leur insu, des pensées de derrière la tête.

« Toi qui es dans le secret... Vous qui savez le secret, » disait Mistral aux plus intimes associés de sa mission, et son secret, il l'appelait la doctrine de Sainte-Estelle. « Que sainte Estelle soit avec vous... Je vous embrasse en sainte Estelle. » Ah ! les mystérieuses formules ! Estelle, nom de sainte et d'étoile, brillant et lointain appel, haute lueur d'espoir. Le secret de Mistral, en deux mots, ne serait-ce pas que la Provence eut ses dieux et qu'ils étincellent toujours dans la nuit pour les meilleurs de ses fils? « Heureux qui croit ! — Des Baux droit vers Palmyre, — nous avions pris pour repère — l'étoile des trois Rois. »

Et dans la pièce *Bref de sagesse*, où défile, présentée avec une simplicité ravissante, une suite de proverbes, les plus humbles et les plus malins, bien terre à terre, irréfutables du point de vue mondain, mais peu à peu si attristants, de quelle manière profondément émouvante et fière, soudain le poète se cabre contre tant de rusticité matoise : « Puis pour toi si la vie paraît trop ennuyeuse, éblouis-toi les yeux aux astres de la nuit. » Simple poète pieux, Mistral nous eût conseillé uniment de prier. Il veut que l'on prie, que l'on rêve, mais accordé avec les étoiles.

Eh ! dites-vous avec scandale, Mistral était bon catholique. Certes, fidèle à la croyance de ses pères et filial envers le bon pape qui, dans Rome, chaque fois qu'il voyait le cardinal de Cabrières, ne manquait jamais de lui dire : « Et Mistral? fait-il ses Pâques? Je ne mourrai pas tranquille s'il ne fait pas ses Pâques. » Le poète n'avait ouvert dans son cœur un refuge aux dieux indigènes qu'en les soumettant au Dieu de l'Église romaine. Plus tard, pensait-il, après de longues suites d'années, les gens à bout d'explication de-

vant mon tombeau de Maillane, où brillera l'étoile énigmatique à sept rayons, diront : « C'est le tombeau d'un Mage. » Mais quel Mage? Gaspard offre l'or ; Melchior l'encens ; Balthazar, la myrrhe. Le poète des *Iles d'or* apporte à l'Enfant-Dieu le cantique des petites divinités rustiques de Provence. De là cet attrait d'imagination que je sais qu'il éprouvait pour la paix constantinienne ; il avait contresigné le décret du grand empereur romain qui établit la liberté de l'église catholique. A maintes reprises, il y revient et il se plaisait à rattacher ce grand événement à l'histoire de la Provence. « Si la tradition romaine raconte avec Lactance que l'apparition du Labarum eut lieu aux portes de Rome, Eusèbe déclare que le fait se passa hors de l'Italie. Nicéphore soutient qu'il arriva lorsque le prince tenait sa cour à Arles, et d'après Gilles du Ports, historien de l'Église d'Arles, la croyance ancienne désignait les Alyscamps comme lieu de l'apparition. »

Je transcris ces lignes d'une lettre que le grand poète adressa au cardinal de Cabrières, le jour de Pâques 1913, et que j'ai lue au

palais du Roure, en Avignon, dans le précieux trésor de sa correspondance, qu'il faut tenir dès maintenant pour une des gloires de la France. Le grand poète, convoqué en termes d'une tendresse magnifique par le grand prélat, son contemporain et son pair, à assister dans Saint-Trophime à la célébration du seizième centenaire de la paix constantinienne ! Que ce fut émouvant ! Tous les détails de cette noble journée sont de la plus profonde beauté. Si je pouvais un jour, dans un sentiment d'unité française, et pour la diffusion de la grande poésie, apporter mon hommage justifié à la gloire de cet homme-drapeau du Midi et tracer de ce Mistral une biographie aussi ennoblissante pour le lecteur que la biographie de Pasteur, je ne manquerais pas d'y faire une place principale à cette journée du 1er juin. Un trait en demeure mystérieux. Mistral, à l'occasion de ces fêtes d'Arles, s'inscrivit dans la compagnie des pénitents blancs qui plonge par ses profondes racines dans la terre méridionale et qui lui semblait un conservatoire de l'esprit et des mœurs. Sa lettre d'acceptation se termine

par ces lignes auxquelles je ne donne pas un sens médiocre : « Pour des raisons très sérieuses et relatives à mon œuvre félibréenne, je vous prie de ne pas livrer cette lettre à la publicité. Gardez-la, si vous voulez, dans les archives de la corporation et ne la publiez, si vous l'en croyez digne et si vous le jugez bien, qu'après mon décès. » Ces raisons de Mistral, ce rapport qu'à part lui il établissait entre les antiques statuts des pénitents et son félibrige, demeurent une de ses suprêmes pensées de derrière la tête, un des derniers secrets dont il enrichit la gnose de sainte Estelle.

Ainsi je rêve tout haut, passant avec audace de l'hypothèse à l'affirmation, mais le meilleur disciple de Mistral qui m'écoute, s'étonne, m'arrête et me sermonne. « En vérité, me dit Édouard Aude, le secret de Mistral, c'est simplement le maintien des coutumes et surtout de la langue : la tradition sous toutes ses formes. Mireille va à l'église des Saintes-Maries pour demander aux Saintes de fléchir le cœur de son père, et c'est la légende chrétienne que le poète déroule.

En descendant le Rhône, de Condrieu en Avignon, puisque le fleuve était un dieu, il ramasse aux deux rives bien des souvenirs païens. Son unique préoccupation, c'est de magnifier la Provence. S'il la voit chrétienne, il chante sa chrétienté, et s'il rencontre un vestige de Mithra, il célèbre le soleil. Jamais il ne s'est demandé quelle persistance du culte païen demeure dans le culte chrétien. Il laisse cela aux érudits, et pour son compte professe bonnement la religion de ses parents et grands-parents. »

Ainsi me fait la leçon mon ami Aude que je remercie. Où diable avais-je l'esprit ! Qu'est-ce que cette manie de surcharger mon premier sentiment et de le mettre en marche aussitôt, sans savoir jouir d'un paisible repos devant une parfaite réussite d'art?

C'est une manie, mais c'est la mienne et qui n'excède pas mon droit. Cher Aude, laissez-moi mes hérésies ! Puis-je empêcher que mon désir, s'il rencontre une œuvre qu'il aime, en fasse lever un jeune essaim d'imaginations? Le poète n'a pas planté ses trois poèmes et le verger de ses chansons pour

qu'ils demeurent chaque année à la même hauteur, avec le même rang de fleurs. Ayant les racines solides, ses œuvres grandissent, sans lui, pour sa gloire. Chaque printemps, de beaux jets verts jaillissent de vos oliviers ; ainsi de nouvelles fleurs éclosent du poème, et l'honneur du jour s'ajoute à l'honneur d'hier. L'exacte pensée d'Homère, de Virgile, de Dante s'efface de leurs œuvres, mais celles-ci se rechargent du sens qu'y mettent les nouvelles générations qui s'y plaisent. Cette buée, cette « lueur étrange », que Victor Hugo voyait poindre à la cime des vers virgiliens, pourquoi n'envelopperait-elle pas d'un même mystère la claire poésie des *Iles d'or?* Mistral serait-il donc plus latin que Virgile? Je vous apporte, cher Aude, ce que j'ai lu, les yeux fermés, dans les chansons du Maître, en me les remémorant. Excusez-moi de mettre une vapeur mosellane sur votre ciel trop pur. C'est si tentant pour un homme du Nord d'un peu compliquer les choses, et d'aller, il se le figure, de leurs surfaces vers leurs profondeurs.

Tandis que je m'excuse, Aude, étant la

bienveillance même, a réfléchi à quelque manière de me donner raison. Et sur ce dernier mot il répond : « C'est tout de même exact que Mistral avait en lui un vieux fond de croyance aux choses de la nature. Quels soins pieux il a déployés au musée Arlaten pour y rassembler avec honneur tous les objets talismaniques ! Quelle peine il a prise d'écrire de sa main sur chacun des échantillons des plantes de notre pays leurs légendes et leurs vertus ! Et dans ses propos familiers, quel goût du mystère et des superstitions ! C'est sûr que les vieilles imaginations l'attiraient énormément. Un jour qu'il se promenait avec son chien Pan-Perdu dans les sentiers de Maillane, Mistral trouva et ramassa un fragment de meule romaine, d'une de ces meules en lave qui servaient aux Romains pour écraser le grain. Et quand Pan-Perdu vit cet objet dans la main de son maître, il se mit à hurler et à bondir pour le saisir. Mistral le mit dans sa poche pour le ranger avec tous les morceaux de marbre antique qu'il avait recueillis du côté de Saint-Rémy. Il en avait un gros tas dans sa maison. Et

chaque fois que Pan-Perdu voyait cette pierre il se précipitait, et il la poussait avec ses pattes et son museau. « Dans Pan-Perdu, « disait Mistral, il y a l'âme d'un esclave qui, « pour ses crimes, fut condamné par les « hommes à tourner la meule, et qui, après « sa mort, fut condamné par les dieux à vivre « dans le corps d'un chien. » Un autre jour, n'arriva-t-il pas qu'un micocoulier poussa dans son jardin. Grande surprise, c'était le premier sur le territoire de Maillane. « Cer- « tainement, dit-il, c'est un oiseau envoyé « par sainte Estelle qui est venu déposer « cette graine dans le jardin du poète de « Mireille, en souvenir de celle-ci, qui vivait « au Mas des Micocouliers. » Il y avait là plus que de la fantaisie ; une disposition intime et sérieuse à penser que ce qui fut n'a pas cessé d'être. Cette idée de la persistance des vieilles croyances s'avoue dans la partie la plus spontanée de son œuvre, dans ses divines chansons. Ainsi la *Chanson des aïeux*, qui contient tous ses secrets, où il a réuni tant de choses, une seule strophe y parle de la foi des aïeux : « Au tonnerre de Dieu fa-

« rouche et rouge, et rouge, au tonnerre, de « Dieu farouche, ils ont cru en tous temps. » et ce tonnerre de Dieu, qui est un juron provençal, peut aussi bien désigner le tonnerre forgé par Vulcain que le tonnerre d'Iahvé. Et d'une même veine, la *Chantepleure du logis*, où l'eau pleure, où le feu danse, où les âmes quêtent une prière, et qui finit, après ces strophes si païennes, par « un *pater* pour Marguerite ». Que c'est religieux et beau d'harmonie totale et profonde ! C'est la pièce la plus poignante de Mistral. »

Combien je vous remercie de votre exégèse et de cette mise au point, charmant et savant modérateur, gardien de l'exacte piété. Je classe dans ma mémoire vos sages éruditions. Elles me laissent espérer que j'ai l'intelligence vraie de l'œuvre mistralienne, et que c'est bien sa pensée profonde que je vois sourdre à la surface de ces poèmes, toujours vivants et mouvants. J'y méditerai à loisir, mais aujourd'hui je dois profiter d'un court repos sur la colline de Mirabeau pour prendre de l'atmosphère une leçon grecque, latine et provençale et me mettre à l'école de vos

paysans qui parlent si clair et si net. Où peut-on mieux qu'ici apprendre l'art divin de la limpidité, de la netteté sans mélange, pure, sèche, telle que l'exprime le mot *estero* du latin *extersus*, essuyé, nettoyé. *Mai commo uno isclo entre lis erso — Appareissié la caro estero — De la Prouvenco. Mais comme une île parmi les vagues apparaissait le pur profil* (c'est mal traduire *estero*) *de la Provence.* Où peut-on? Nulle part mieux qu'ici sur le seuil des Alpes, car la Provence qui enchante de son sourire également son rivage, ses collines pierreuses et ses oliviers dont le vent argente les feuilles, a pourtant trois domaines distincts : la *riviera* un peu dénaturée par des plantes et des visiteurs exotiques, le pays du Rhône où me gênent — excusez-moi, si je me trompe — quelques galéjades venues de Marseille, et puis l'irréprochable région montagneuse. Celle-ci, c'est la forteresse, de grandeur austère et mélancolique, où la race a mis à l'abri son trésor de courtoisie aisée et familière, d'énergie bien sèche et bien nette. Sur la Durance, nul danger que la vieille bastide à tuiles rouges enveloppée de chênes, d'oli-

viers, de myrtes et de pins cède la place à des chalets et des palmiers, ni que les êtres se mignardent. Et les quatre tours de Mirabeau, sur leur rocaille alpestre, où pourtant fleurit le cytise du rivage, gardent l'entrée de ces hautes vallées, un des refuges, un des sanctuaires des paysans de France.

Le Bailli savait bien ce que valent les paysans ; il ne mettait rien au-dessus du travail de la terre, s'il faut en croire ce qu'il dit un jour que son jeune neveu, l'Orateur de demain, âgé de vingt ans et qui passait avec lui l'été à Mirabeau, l'avait ébloui, subjugué : « Ou c'est le plus grand persifleur de l'univers, ou ce sera le meilleur sujet de l'Europe pour être juge, ministre, général de terre ou de mer, chancelier et peut-être agriculteur. » Le noble et confiant Bailli devançait le sentiment de Mistral qui ne voit rien au-dessus de ceux qu'il appelle les aînés de la nature.

« Ah ! les aînés de la nature, vous autres, les gars hâlés — qui dans l'antique langage — avec les filles vous parlez, — n'ayez peur : vous resterez les maîtres ! — Tels que les noyers de la lande, — rugueux, robustes,

calmes, immobiles, — pour tant qu'on vous exploite et tant qu'on vous maltraite, — ô paysans (comme on vous nomme), — vous resterez les maîtres du pays. »

Cette strophe mémorable me met en idée, madame, pour conclure cette longue lettre, de vous raconter ce que peut-être vous ignorez, comment ce grand homme mourut et la scène émouvante qui suivit, bien digne d'être retenue pour l'illustration de l'histoire de l'esprit français.

Le mercredi 18 mars 1914, Mistral se rendit à l'église de Maillane pour y voir la cloche nouvelle, nommée la Daiane, dont il devait le lendemain être le parrain. Dès le seuil, le froid le saisit. En vain le curé insistait pour qu'il se couvrît. Il tint à lire, tête nue, l'inscription provençale qu'il avait composée : « Cloche, voix de Dieu, à nos allégresses harmonise tes carillons, et pieusement sur nos amertumes étend tes glas, et longtemps, Daiane, sonne à Maillane, pour réjouir le cœur et nous tenir d'accord. »

En rentrant chez lui, il dit à Mme Mistral : « *Me sarai agouta*, je me serai attrapé. » Le

lendemain il ne put assister au baptême de la cloche. Il avait une bronchite. Mauvaise chose à quatre-vingt-quatre ans. Après sept jours de lit, sans souffrances vives, ses dernières paroles furent à sa servante qui venait ouvrir ses fenêtres : « Marie, quel jour sommes-nous? » Elle répondit que c'était mercredi (le 25 mars). Il dit « Ce sera mercredi toute la journée ». Paroles mystérieuses, trop claires.

Pourtant la poitrine semblait se dégager et quand il eut pris un peu de lait chaud, on l'entendit murmurer ; « Que sieca lin ! » Mais à une heure de l'après-midi, soudain, Mme Mistral vit ses yeux se voiler. Il passait. « Recommande ton âme aux saints, » lui dit-elle en hâte. Sainte Estelle, vous reçûtes son âme pour la mener dans les étoiles.

Le lendemain les femmes du félibrige entourèrent le corps de plantes des Alpilles et de bouquets du jardin. L'une d'elles m'a raconté leur émotion, quand vers midi la porte s'ouvrit brusquement et que Charloun, le paysan, celui dont Mistral aimait tant les chansons, apparut. Il arracha son chapeau,

et serrant toujours dans sa main son bâton noueux, se jeta sur le lit ; il étreignait le corps et collait ses lèvres sur le front inspiré pendant que le père Honnorat, traçant avec un rameau bénit le signe de la croix, consacrait dans cette sainte embrassade l'union indissoluble du Paysan de la Terre d'Oc et de son Poète.

Voilà une lettre bien longue, madame, et que de choses encore j'aurais à vous dire sur votre Mirabeau, ses dieux, ses héros, ses gens, ses oiseaux, ses arbres et ses fleurs ! Ces feuillets trop nombreux sont en même temps trop incomplets. C'est la faute d'un endroit qui déborde de beauté. J'achève ces lignes, de nuit, dans la chambre et sur la table où, selon votre coutume, vous travailliez jusqu'à l'aube. Je ne sais, mais je m'imagine que l'instant où vous avez ici terminé *Totote* était tout pareil à cette minute où je prends congé de vous, dans la splendeur argentée d'une nuit de printemps à Mirabeau. Je viens de faire quelques pas sur la terrasse où les arbres cherchent à maintenir des ténèbres que la lune contrarie de sa lueur bleue. L'éternelle

chouette hulule dans les tours. Pas un être ne bouge dans le petit village qui dort au-dessous de nous, diamanté des lumières électriques que son insouciance de pauvre ne daigne éteindre ni de nuit ni de jour.

L'ENFANCE DE JEANNE D'ARC

L'ENFANCE DE JEANNE D'ARC

I

DOMREMY-LA-PUCELLE

L'ombre de Jeanne est sur cette vallée comme un mystérieux clair de lune.

Quicherat est allé chercher Jeanne d'Arc dans le texte des deux procès de condamnation et de réhabilitation. Depuis quatre siècles, elle était enfouie dans ces pièces de procédure. On y trouve la matérialité des faits. Les questions de ses ennemis amènent Jeanne à donner sur toute sa vie d'innombrables détails, d'une authenticité certaine. Il y a là, par échappées, des réponses de la vérité la plus noble et la plus naturelle,

des mots qui ont la forme de son cœur.

Ce sont vraiment les Mémoires de Jeanne. Mais recueillis par ses ennemis. Au reste, se fût-elle expliquée en confiance, qu'elle n'aurait pas réussi à faire le plein jour sur elle-même. Toute la suite des faits qui composent sa vie ne nous rendent pas complètement raison de son héroïsme. Il y a de l'inexplicable chez elle, et cet inexplicable, pour une grande part, se rattache à des croyances et à des faits locaux.

Après avoir lu les textes de ses deux procès de condamnation et de réhabilitation, je voudrais que vous vinssiez dans ce pays de Domremy, tel qu'il demeure et que peut-être je pourrais vous le faire voir dans une atmosphère de respect, de vague crainte et de mystère, qui devait être plus dense, certes, au quinzième siècle, mais qui flotte toujours sur les fonds de la Lorraine.

Nous nous y acheminerons derrière une longue suite de visiteurs (1) : les Montaigne,

(1) Quelques-uns bien imprévus. J'ai un ami vosgien, le savant M. Pierrefitte, qui, tenant sous la main un bel exemplaire de *la Pucelle*, aime à prouver que Chapelain a fait le

les Michelet, l'Allemand Gœrres, hier Anatole France.

Je voudrais voir les portraits de ces illustres visiteurs dans le musée, mais je demande qu'on respecte la maison de Jeanne ; peu de gloires sont assez pures pour faire le cercle autour d'une telle héroïne ; c'est la mairie seule qui convient.

On y mettrait d'abord le roi de France, car le plus beau, le plus grave et le plus fécond des voyages qu'on ait fait au pays de Jeanne demeure celui du roi Charles VII.

voyage de Domremy. Il reconnaît le paysage natal de Jeanne dans ces vers qu'il m'a souvent cités :

> Sur les confins douteux de France et de Lorraine,
> Une épaisse forêt s'avance dans la plaine,
> Où des arbres chenus les troncs démesurés
> Sont, malgré mille hyvers, par le temps révérés.

— Depuis cinquante ans, ajoute M. Pierrefitte, qu'on a soulevé la querelle champenoise de la nationalité de Jeanne d'Arc, ces « confins douteux » de la France et de la Lorraine ont un sens ; mais, au temps de Chapelain, je défie qui que ce soit de m'expliquer ce vers fait à Paris, si ce n'est par un pèlerin de Domremy qui a trouvé là des échos de querelles de clocher. Et les « arbres chenus »? Aujourd'hui, tout le monde connaît le Bois-Chenu, à l'orée duquel se dresse la basilique ; mais alors, qui l'avait entendu nommer à Paris? Et les « troncs révérés », qu'est-ce, sinon l'arbre des fées?

Quel ingénieux commentaire ! Je suis tout disposé, sur la foi de mon savant ami, à placer Chapelain au nombre des pèlerins qui firent le voyage de Domremy.

Treize années après le drame de Rouen, il vint à Domremy avec beaucoup de chevaliers, les anciens compagnons de guerre de Jeanne : Dunois, Xaintrailles et ce Robert de Baudricourt, par qui d'abord elle avait été mise en selle. Le père de Jeanne était mort de douleur, semble-t-il ; sa mère, retirée à Orléans où les bourgeois lui faisaient une pension. Mais la masse de ses contemporains survivaient. On n'a gardé aucune trace des démarches ou des pensées du roi Charles à Domremy. Ce silence même possède une poésie d'une grandeur et d'une tristesse royales. Le prince chétif et sujet aux scrupules que Jeanne avait trouvé dans Chinon, inquiet de savoir s'il était devant Dieu l'héritier légitime du trône, se demandait maintenant s'il avait été conduit à Reims par une sorcière. Voilà d'ailleurs, à mon sens, ce qui explique le mieux qu'il n'ait rien fait pour sauver Jeanne : puisqu'elle avait été prise, c'est que Dieu la rejetait. Les années, en s'accumulant, n'avaient pu le rassurer. Il est permis de croire qu'il voulut connaître sur place l'opinion des compatriotes de Jeanne,

de ceux qui l'avaient vue naître, grandir, prier et qui savaient si elle était de Dieu ou du Diable. C'est à Domremy que le roi prépara le fameux procès de réhabilitation, — double réhabilitation de la Pucelle et de la couronne de France, — où l'on vit plus tard défiler trente-quatre braves gens de la vallée, villageois, prêtres, bourgeois, hommes d'armes, et les petites compagnes de Jeanne enfant : Hauviette, Mengette, Isabellette.

Les témoignages versés par Domremy au procès de réhabilitation nourrissent encore aujourd'hui la piété des admirateurs de Jeanne. Mais, si abondants qu'ils soient, ils excitent plutôt qu'ils ne rassasient notre curiosité d'avoir des détails sur les préparations qui firent d'une humble petite fille cette fameuse héroïne. Je veux respirer avec vous l'atmosphère où fut préparée Jeanne. Nous visiterons la maison de ses parents et sa chambre basse, dont la faible lucarne s'ouvrait jadis sur le cimetière. Nous la suivrons dans cette église mitoyenne où plusieurs fois le jour elle entrait ; nous mettrons nos doigts dans la cuve de granit où elle prenait l'eau

bénite ; nous vénérerons la sainte Marguerite de pierre, touchante de rusticité, qui a vu Jeanne agenouillée.

Souvent j'ai gravi derrière elle le chemin du Bois-Chenu où ses ennemis l'accusaient d'avoir formé son dessein avec l'appui des dames fées. Sous ces arbres assez maigres et chargés de gui celtique, je n'ai pas entendu mon destin, mais du moins les oiseaux de mai.

On a pu craindre, ces dernières années, qu'une excessive indiscrétion des bâtisseurs pieux n'éloignât leur concert. Une basilique à l'orée du bois, un couvent sur les pentes et divers édicules au milieu des prairies altèrent le paysage. Je m'en suis plaint à l'occasion. Il fallait nous permettre, disais-je, d'errer sur cette colline, sans que rien nous divertît des herbes, des fleurs, des arbres, des vallonnements dont les douces puissances se croisèrent avec les regards de la vierge. Mais, cette faute, nous l'avons tous commise.

Autour de la chaumière de Jeanne, brodée maintenant d'une noble armoirie, nous avons disposé des bancs, des lilas fleuris et le groupe

fastueux de Mercié. La petite maison, avec ses beaux sapins, sa cour sablée, sa grille circulaire, est un cottage. Les morts de Domremy collaborent à ce gracieux confortable installé sur le vieux cimetière. Que l'on est bien, en mai, dans le jardin de l'héroïque Jeanne !

Ce paysage d'élégie nous plaît parce que nous cherchons toujours à jeter sur le tragique un voile de bonheur. Nous avons mis la maison, l'église, tout le pays à notre goût ; nous voudrions mettre Jeanne elle-même à notre mesure. Dans ce paysage composé, nous aimerions promener une reine d'idylle. Il y a chez nous tous une disposition à passer au cou de Jeanne un gentil ruban bleu, comme on en voit aux vierges de la place Saint-Sulpice. Quel contresens ! Jeanne était une enfant qui souffrait. S'il est un endroit tragique et couvert de vapeurs sombres, c'est l'église où la prédestinée fut baptisée. Auprès des murs de cette église, elle fut battue par de terribles ordres qui la jetaient contre ses parents, contre les mœurs... Et si nous maintenons davantage notre regard, les forces

vraies, le sentiment qu'exhale cette terre lorraine nous sauvent de toute fade imagination.

*
* *

Domremy-la-Pucelle, ce n'est pas là un pays vide et creux, c'est une terre toute pleine, chargée d'esprit ! Jeanne s'y appuie sur un long passé et sur d'abondantes richesses imaginatives. Ce touchant village très simple, sur sa mince rivière, développe pour des yeux pénétrants des formes riches et variées de sens, un vaste horizon digne de celle qui en fait le point central. C'est un grand sujet à saisir et à considérer hardiment que cette petite maison de la naissance, accolée à son église, avec l'entourage que lui font la côte païenne du Bois-Chenu, la retraite si pure de Bermont et la côte romaine qui porte « le camp de Julien ». Pendant longtemps, ce berceau champêtre de la petite fille et tous ces beaux témoins de sa vie obscure ne furent pour moi qu'un précieux bijou dans la solitude, un objet de vénération, une relique où goûter les plaisirs de l'at-

tendrissement plus que les bénéfices de la réflexion. Mais à chaque fois que je revois ce lieu saint, de meilleures clartés m'accueillent, et je m'imagine saisir des rapports émouvants et vrais entre Jeanne et sa terre natale.

Nulle mollesse dans ce doux reposoir, nul encombrement ; un goût pur et rustique, le charme salubre et fort des vierges sculptées sur nos cathédrales françaises. Quand je regarde cette vallée, la rivière et les côtes de Meuse, j'entends Jeanne qui parle ; je me répète les phrases toutes simples qu'elle dit à son procès, en réponse aux questions de ses juges et sous lesquelles semble palpiter la vie même de cette nature. Ces mœurs qui mûrissaient ici dans l'ombre, et la poésie familière domestique, exhalée aujourd'hui encore de ce paysage et que notre cœur y recueille, a la qualité, le son de tout ce que nous savons de l'héroïne avant sa vie publique. C'est ici qu'on aime à se répéter, comme un livret sur lequel la campagne met la musique la plus émouvante et la plus précise, les phrases limpides où elle racontait à ses juges

de Rouen ce qu'elle fut pour ces collines et ces bois :

Dans mon pays l'on m'appelait Jeannette; depuis que je suis venue en France, on m'appelle Jeanne... Mon surnom est d'Arc ou Romée, car, dans mon pays, les filles portent le surnom de leur mère... Mes voix, quand elles me parlent, m'ont appelée plusieurs fois Jeanne la Pucelle, fille de Dieu... Mon père s'appelait Jacques d'Arc, ma mère Isabelle... Ma mère m'a appris le Pater Noster, *l'*Ave Maria, *le* Credo ; *c'est d'elle et non pas d'autre que j'ai appris ma croyance. J'ai été bien et dûment enseignée comment une enfant doit se conduire pour être bonne. On m'a appris à coudre la toile et à filer, et pour la quenouille et l'aiguille, je ne redoute aucune femme de Rouen. Pendant que j'étais dans la maison de mon père, je m'occupais à l'intérieur des soins du ménage. Lorsque j'ai été plus grande et que j'ai été jeune fille, je ne gardais pas habituellement le bétail, cependant j'aidais à le conduire dans les prés et dans un château appelé de l'Ile, où on le renfermait, par crainte des hommes d'armes.*

Ainsi parle Jeanne et nous cependant, nous

mettons nos pas dans ses pas et nous refaisons ses promenades.

A Domremy, nous sommes enveloppés dans la vapeur de mystère où Jeanne se forma. Nous voyons agir en elle, à son insu, les vieilles imaginations celtiques. Le paganisme supporte et entoure cette sainte chrétienne. La Pucelle honore les saints : mais, d'instinct, elle préfère ceux qui abritent, sous leurs vocables, les fontaines fées. Les diverses puissances religieuses éparses dans cette vallée meusienne, à la fois celtique, latine et catholique, Jeanne les ramasse et les accorde, dût-elle en mourir, par un effet de sa noblesse naturelle.

Fontaines druidiques, ruines latines et vieilles églises romanes, c'est un beau concert, là-bas, dont je ne sais rapporter qu'un trop froid compte rendu. Toute cette nature écartée ranime en nous l'amour d'une cause perdue dont Jeanne est le type idéal. Sous nos yeux, à Domremy, elle se meut dans les soins de la terre et puis s'élève à son vrai rang dans notre ciel. Autant que nous aurons un cœur celtique et chrétien, nous ne cesse-

rons d'aimer cette fée dont nous avons fait une sainte.

Certains soirs, à Domremy, le ciel est chargé de vapeurs qui glissent avec un doux bruissement sur les prairies épaisses et les collines de la Meuse. Cette pluie tiède, un vent léger, le crépuscule, l'éclat plombé de la rivière dans ses méandres composent une grâce, un repos inexprimables. Les villages s'enfoncent dans la brume, le cœur se perd dans le ravissement. Nul pays qui se taise davantage. C'est la vallée silencieuse. Ici les ailes sont repliées.

II

L'ENFANT DANS LA PRAIRIE

Ce pays, dont Jeanne rassemblait toutes les puissances, n'est pas un pays simple. De même qu'aujourd'hui l'instituteur est posé dans le village pour contredire le curé, le curé du quinzième siècle contredisait tout un monde ténébreux. Il avait à lutter contre une mythologie qui ne s'avouait pas vaincue. Nulle part cette fidèle terre française n'a mieux cherché à transmettre au christianisme sa poésie autochtone. Aujourd'hui encore le passant croit entendre là-bas un soupir des vieilles divinités celtiques. Du temps de Jeanne il fallait que, chaque année, la veille de l'Ascension, le curé s'en allât, à travers champs, près des fontaines, chanter l'évangile de saint Jean pour réduire au silence les fées toujours turbulentes.

Jeanne aimait à prier dans deux ermitages élevés aux bords de ces fontaines druidiques désaffectées. L'un a disparu, Sainte-Marie du Bois-Chenu ; l'autre subsiste, à peu près intact.

A une heure de Domremy, hors de la route et dans les bois, s'élève encore, auprès de la fontaine Saint-Thiébaud, cette chapelle de Notre-Dame de Bermont où l'enfant, presque tous les samedis, venait et priait en écoutant la cloche.

J'ai cru longtemps que la cloche de Bermont était celle même que la Pucelle, avec un plaisir mystique, écoutait. Le secrétaire de la Société d'archéologie lorraine l'a descendue, examinée. Son inscription est belle : « Je vous salue, reine Marie, Notre-Dame des Armées, qui protégez la France contre toutes les nations. » Mais elle date de la fin du quinzième siècle et se trouve de cinquante ans postérieure à l'héroïne.

C'est là qu'il faut aller si l'on veut avoir avec Jeanne le plus sûr trait d'union. Sur le chemin, les jeunes filles que je rencontre et qui portent toutes la halette lorraine sont pour moi baignées de respect. L'ombre de

Jeanne est sur cette vallée comme un mystérieux clair de lune.

La fontaine n'a pas changé ; la voici au milieu des fleurs d'aubépine, d'églantier et de houx qu'elle cueillait, tressait en guirlandes et offrait aux saints patrons de l'ermitage, à saint Jean, à sainte Anne, à saint Thiébaud, dont les barbares statues encore debout sont toujours consultées, écoutées. Dans le silence de cette solitude, tandis que sonnait l'*Angelus* ou l'*Ave Maria*, le cœur de la jeune fille exhala d'infinies méditations. Jeanne était un grand poète qui venait dans ce désert prendre l'ordre de ses voix.

Ne la quittons pas, suivons-la lorsqu'elle rejoint ses compagnes que nous connaissons bien, cette Hauviette et cette Mengette qui, lors du procès de réhabilitation, nous ont parlé avec tant de familiarité, avec une si gentille tendresse, de leurs jeux et de leurs vies d'enfants à elles trois. Elles s'en vont avec innocence sur la côte suspecte où, dans ce royaume de Marie, s'est réfugié l'archange serpent, le serpent du paganisme qu'il faut toujours que la Vierge écrase.

Sur la côte de Meuse, en cet endroit toute pareille à ce qu'elle est partout, — prairies au bas, vignes sur les pentes, et, là-haut, dans les pierrailles, de maigres petits bois, — à moins d'une demi-lieue du village, se trouvaient l'Arbre des Dames Fées et la Fontaine des Groseilliers. C'est sur toute cette côte du Bois-Chenu que porta l'un des efforts principaux des juges de Rouen, et nommément de l'infâme Jean d'Estivet, qui voulait à tout prix que Jeanne eût été suscitée par les esprits infernaux avec lesquels, à le croire, le méchant homme, elle s'entretenait, de jour et de nuit, auprès de leur arbre et de leur fontaine. Et la sainte de lui répondre par ces mots tout limpides, éclatants de sagesse :

Assez près du village de Domremy, il y a un arbre appelé l'Arbre des Dames; près de cet arbre est une fontaine. J'ai ouï-dire que les malades de la fièvre boivent de son eau et vont en chercher pour recouvrer la santé. Je l'ai vu moi-même, mais je ne sais pas s'ils en sont guéris... C'est un grand arbre, un hêtre; voilà pourquoi on l'appelle le beau may;

on le disait appartenir au chevalier Pierre de Bourlemont. J'ai été m'y promener avec d'autres jeunes filles, et je faisais sous son ombrage des guirlandes pour la statue de Notre-Dame de Domremy. Plusieurs fois j'ai entendu des anciens, mais pas ceux de mon temps, dire que dames les Fées s'y donnaient rendez-vous. Une femme nommée Jeanne, la femme du maire Aubery, de Domremy, qui est ma marraine, a dit devant moi qu'elle y avait vu ces dames les Fées, mais je ne sais pas si c'est vrai. Jamais, que je sache, je n'ai vu les Fées auprès de l'Arbre, et je ne sais pas si, oui ou non, je les ai vues ailleurs. J'ai vu des jeunes filles suspendre des guirlandes aux branches de cet arbre; j'en ai quelquefois suspendu avec mes compagnes; tantôt nous les emportions, tantôt nous les laissions. Depuis que j'ai vu que je devais venir en France, j'ai pris peu de part aux jeux et aux délassements, le moins que j'ai pu. Depuis que j'ai eu l'âge de pleine discrétion, je ne sais pas avoir dansé auprès de cet arbre; il se peut faire que quelquefois j'y ai dansé avec des enfants, mais j'y ai plus chanté que dansé... Mon frère m'a rapporté que dans

le pays l'on disait que j'avais pris mon fait près de l'Arbre des Dames les Fées, mais cela n'est pas vrai, et je lui ai dit le contraire. Quand je suis arrivée auprès de mon Roi, quelques personnes me demandaient si, dans mon pays, il n'y avait pas un bois qu'on appelait le Bois-Chenu, parce que, disait-on, il y avait des prophéties annonçant que, de non loin de ce bois, devait venir une jeune fille qui ferait des merveilles, mais je n'y ai ajouté aucune foi.

Le bel arbre n'existe plus. Il a été coupé par les Suédois qui ravagèrent la Lorraine au début du dix-septième siècle. Ils dévastèrent du même coup le Bois-Chenu ; exactement ils l'incendièrent ; de là son nom de Bois-Brûlé. Quelle misère ! Ce sont des soudards au service de la France qui ont détruit cette grande relique de Jeanne.

* * *

Depuis la lisière du Bois-Chenu, on embrasse, à droite et à gauche, un bel horizon sur la rivière de Meuse et juste en face on aperçoit les vestiges d'un camp de Julien.

L'empereur apostat joue un grand rôle dans les souvenirs de ce pays. La légende nous y raconte ses méfaits. Et, à ce sujet, je me figure avoir fait une petite trouvaille. Je ne sais ce qu'en penseront les érudits, mais il me semble impossible que Jeanne n'ait pas entendu parler d'une famille gallo-romaine, que l'empereur païen persécuta et où il se trouva face à face avec cinq vierges héroïques. C'est une idée qui m'est venue en feuilletant l'histoire des pieux personnages du diocèse de Saint-Dié, dressée par M. le chanoine L'Hôte. Nous y trouvons les aventures et les vertus de la famille du Gallo-Romain Baccius. Il y a là des traits qui s'apparentent avec l'héroïsme de Jeanne d'Arc, qui, du moins, étaient bien faits pour lui plaire, et je suis surpris qu'on n'ait jamais pensé à insérer ces images parmi celles qui purent, de plus ou de moins près, aider sa vocation (1).

Le souvenir de ces grandes choses est perpétué par un oratoire que l'on voit encore au cimetière de Grand et qui semble remonter

(1) Voir appendice I.

au dixième siècle. Jeanne d'Arc assurément l'a connu, ainsi que les reliques de sainte Libaire, l'une des filles de Baccius, que l'on vénère toujours dans l'église paroissiale. J'ajoute que, du temps même de Jeanne, le duc Charles de Lorraine est venu, avec sa sainte femme, la duchesse Marguerite, apporter ses prières et de riches présents aux chapelles dédiées, près de Domremy, aux divers membres de cette illustre famille.

Michelet, au début de la charmante et folle vie qu'il a écrite de Jeanne d'Arc, — une vraie flamme, mais alimentée de matériaux parfois bien grossiers (et qu'eût-ce été, Seigneur, s'il l'eût composée dans sa vieillesse extraordinaire?) — note le grand rôle que les femmes, du consentement de tous, jouent aisément dans la vie publique lorraine. Pour montrer combien l'imagination de ce petit pays est naturellement disposée à leur faire une grande place, voire à leur reconnaître une nature souveraine, il cite les abbesses de Remiremont, qui tenaient une véritable cour féodale et faisaient porter l'épée nue devant elles. Mais l'exemple de cette famille

gallo-romaine nous montre d'une façon encore plus saisissante combien cette nation lorraine est prédisposée à reconnaître à une vierge le droit de guider et de sauver le peuple. Toutes ces nobles filles de Baccius fournissent une précieuse contribution à la connaissance de l'atmosphère qui prépara la Pucelle.

III

LA VICTIME DES FÉES

Ce n'est pas que je prétende expliquer une Jeanne d'Arc par sa famille, son village et sa terre. Tout ce pays, bien qu'il s'unisse avec la pensée de l'héroïne, est insuffisant à la définir et à la contenir, comme il le fut à la retenir. Jeanne a les yeux fixés par delà les nuages et se met en communication avec les Esprits. Il faut que le génie, — c'est sa loi intérieure, — quand la saison est venue, devienne étranger à la terre qui le porte et s'élève dans le ciel comme l'oiseau migrateur. Mais n'est-il pas naturel d'aller dresser l'autel auprès du foyer de Jeanne et d'en écouter la leçon? La chapelle de Bermont, l'arbre et la fontaine des Fées, le Bois-Chenu, le Camp de Julien viennent tour à tour de nous dire quelque chose des discours qu'ils

lui tenaient. Certes, Jeanne, par son sublime, échappe à ce paysage. Elle y a promené ses petits pieds d'enfant joyeuse, et quand, d'un pas rapide, elle s'éloigne pour accomplir sa destinée, elle obéit à d'autres voix qu'aux inspirations de cette terre. Mais les forces opposées que l'on voit lutter dans ce paysage n'ont à aucun moment cessé d'exercer sur elle une action.

Jeanne n'a jamais suivi la fée qui va cueillir sous les pâles clartés de la lune les six plantes magiques, le selago, la jusquiame, le samolus, la verveine, la primevère et le trèfle, et qu'elle fait bouillir pour en composer la liqueur de divination, mais elle accomplit le plus beau des miracles selon le cœur celtique. Merlin, le roi des enchanteurs, que vénèrent encore les divers rameaux de la race bretonne, avait-il prophétisé sa venue? Plus sûrement elle fut annoncée, désirée, attendue, prévue du fond même d'une race qui, toujours, met son espoir et sa foi dans le regard inspiré des vierges. Nous ne croyons pas de Jeanne ce que l'on dit de Mélusine, qui se transformait en serpent un jour par semaine,

mais dans les brouillards où se dissout l'antique religion des Druides, nous entendons sa voix très pure qui s'élève. Ces brouillards du paganisme local sont admis à baiser les pieds nus de la Jeannette quand elle court, dans es prairies de Meuse. Ce sont les saints chrétiens qui supportent et entourent la sainte, mais il se trouve que les saints de Domremy abritent sous leurs vocables les fontaines-fées.

Dramatique aventure ! C'est cette formation si noble et si pure de Jeanne au milieu des fontaines druidiques, des vestiges latins et des vieilles églises chrétiennes, qui, ignoblement travestie par le mauvais homme Jean d'Estivet, dit Benedicite, l'un des plus misérables de ses juges de Rouen, a fourni le moyen de sa mort. Elle fut accablée, accusée par cette terre qu'un légiste sans âme se chargea d'interpréter dans un sens meurtrier.

Ainsi cette terre n'est pas sans reproche. C'est envers Jeanne une terre criminelle.

Dans ce paysage agreste, pendant longtemps, j'ai supporté avec déplaisir les bâtisses religieuses édifiées sur la côte du Bois-Chenu. Nous avons la vénérable petite église

du village où Jeanne priait. C'est la déposséder de permettre qu'on aille chercher Jeanne ailleurs. Bref, pour moi, la basilique n'avait pas de sens. Aujourd'hui, je vois bien celui qu'il faut lui donner. Je n'ai plus rien à dire contre le chanoine Hordal, ce descendant de la famille de la Pucelle, qui fit bâtir au dix-septième siècle un oratoire en souvenir de sa parente sur la lisière du Bois-Chenu, et rien non plus contre la basilique élevée récemment au même lieu. D'instinct, quand je me promène sur cette côte des Fées, j'interprète cette maison de prières comme ces tas de pierres qui s'élèvent en Corse à la place où un homme a été tué. Toutes les messes de la basilique, toutes les prières que murmurent sans trêve, de jour et de nuit, les religieuses de Sainte-Thérèse, installées là, dans leur Carmel (et qui boivent aujourd'hui l'eau de la fontaine druidique), ne sont pas de trop pour châtier les présences mystérieuses qui compromirent Jeanne, et dont les stériles menées ont servi de prétexte pour allumer le bûcher de l'enfant qui, sans les connaître, leur apportait des couronnes.

L'AUTOMNE A CHARMES

AVEC CLAUDE GELLÉE

(PAGES INTERROMPUES)

L'AUTOMNE A CHARMES

AVEC CLAUDE GELLÉE

(PAGES INTERROMPUES)

Combien de fois je suis allé, par la prairie, de Charmes à Chamagne! Les premiers éléments dont Claude fit son œuvre reposent toujours sur cette nature. Le matin, le soir, dans la belle saison, j'ai suivi le mince sentier des paquis, le long de la Moselle, au milieu des saules et près des grèves blanches où la fraîche rivière étincelle et frissonne. Indéfiniment, aux deux rives, sur une largeur de cinq cents à mille mètres, les prés se développent, où s'élèvent des petits bois et des bosquets. Je n'y rencontre nul passant, rien que des vaches paisibles, surveillées par un petit Claude Gellée. Et seul l'adjectif immaculé *peut rendre la fraîcheur*

de l'air, la limpidité de l'eau, la jeunesse de ces verdures qu'aucune poussière ne gâte et la noblesse de ce paysage un peu sobre. Grâce, douceur, virilité pourtant. Que cette beauté de la Moselle attendrit le cœur! C'est sur de telles matinées suaves que s'est formée, composée, je voudrais dire moulée l'âme encore molle du jeune Claude Gellée. Il a pris cette nature à plein, il l'a regardée gravement, avec sa lenteur de pâtureau, comme sa voisine Jeanne d'Arc avait écouté, subi la divinité dans les bois de la Meuse.

Par la suite, l'Italie et ses maîtres lui donnèrent d'admirables recettes; il est demeuré notre frère mosellan. Je connais un vieil ouvrier ébéniste qui possède tous les secrets, les traditions, les recettes innombrables de son métier, de sa corporation, et puis au travers de ce précieux acquis transparaissent ses préférences propres, ses goûts. Ainsi je vois toute notre Lorraine mosellane sous le merveilleux praticien romain qu'est notre grand Claude Gellée.

Il s'est, durant sa vie entière, servi des vapeurs qu'il y a le matin et parfois le soir, en automne, sur notre rivière. Nos prairies du

Saulcy, d'ailleurs plus récentes, conquises sur les sables de la Moselle, un fond de masses vertes plus sombres, des vaches, de grands tilleuls, voilà ce qu'il semble avoir peint. Du moins il était né pour s'émouvoir à de tels spectacles. Et c'est à les rechercher dans Rome que son cœur d'exilé se plaisait. Sa sensibilité était faite pour percevoir et choisir cela, que les Italiens lui apprirent seulement à styliser. Assurément Chamagne baigne dans une lumière moins belle (quoique plus délicate) que la lumière romaine, mais c'est de ce village modeste qu'il hérita la pureté de son âme d'artiste.

A parcourir familièrement notre vallée, dans toutes ses heures, j'arrive à croire que je connais les modèles qu'emporta le jeune Claude et qu'il a magnifiés avec l'aide puissante de Rome. C'est une pensée, une hypothèse que je rendrai (si j'écris un jour ma grande étude sur ce peintre) avec plus de précision et d'ailleurs avec mille précautions. Je citerai mes preuves, tels coins de notre pays, dans telle saison, que je rapprocherai de tel et tel de ses tableaux en disant : « Je me figure... j'imagine... je me

plais à croire... je sens... » *Je crois qu'ici il a commencé de choisir les objets avec lesquels il a décrit son âme, mais surtout c'est ici qu'il a promené, nourri cette âme encore molle. C'est à Chamagne que ce paysan si pieux, si bon, d'une sensibilité attendrissante, a été formé. C'est la pureté de notre Moselle champêtre qui fait l'essentiel, le secret, le son du chalumeau dans ce paysage éternel de Claude où Rome introduit une noble solennité.*

Je m'arrête, il le faut bien; mais je n'ai pas répété le quart de ce que Chamagne m'a dit. J'y voudrais revenir. La critique possède, c'est entendu, quelques documents très sérieux sur la vie et sur le caractère de Claude Gellée. Ils ont été fort bien employés en dernier lieu par une Anglaise Mme Mark Pattison, la femme de sir Charles Dilke, et chez nous, plus récemment, par M. Raymond Bouyer. Ce qui demeure mal connu et qui me passionne et sur quoi je pourrais apporter mes intuitions et recueillir des éruditions, c'est la vie lorraine du Lorrain, ses attaches locales. La nature pour son coup d'essai n'a guère de coup de maître. Elle tâtonne, semble chercher sa voie

Un génie extraordinaire n'apparaît pas sans qu'à mieux examiner on ne découvre des avant-courriers, cent poteries éclatées, rejetées, pour un grand lécythe blanc.

Je crois que l'on peut marquer les moyens lorrains de la formation artistique de Claude Gellée, ses préparations, les conditions favorables que lui offrait, dans notre duché, le petit pays de Charmes... Ah! que ne puis-je travailler vingt-quatre heures par jour! Je voudrais bien écrire quatre beaux livres : deux sur Byron et Gœthe, un sur Pascal en Auvergne, un autre enfin sur Claude à Chamagne. J'y dirais tout. Ce seraient mes Mémoires.

Mon cher Tharaud,

J'aime en esprit le premier vol du génie.

En esprit, car où le voit-on? A quelques-uns il peut être dit le Tu Marcellus eris. *Le génie! Ce que jamais on ne reverra.*

C'est difficile de connaître l'enfance d'une vie glorieuse. Comme les plus glorieuses journées d'automne en Lorraine, ces belles destinées naissent dans le brouillard et ne se laissent reconnaître sûrement qu'au milieu du jour,

quand sonnent les cloches de midi sur les prairies. Les rideaux s'ouvrent sur le plein jeu. Swedenborg a raison d'écrire : « Plus vieux sont les anges, plus les anges sont beaux. »

Que sait-on de Claude Gellée? Ce qu'il en disait à Sandrart et que déjà ses neveux atténuent (1). *Mais la fraîcheur de son génie...*

Soury me disait :

Comment acquérir « l'intelligence historique des problèmes les plus élevés de l'activité humaine », comment comprendre « la genèse du génie dans l'art, dans la science et dans la philosophie »? Pour peu qu'on s'applique à faire une enquête sur un personnage qu'on a vu et connu et dont on a cherché à découvrir, avec toute la diligence possible, les causes et l'enchaînement des principaux événements de la vie, puis l'hérédité directe et collatérale, puis les principales conditions physiologiques, on s'apercevra bien vite de l'inutilité de tels efforts. La connaissance des raisons de penser *et d'agir d'un seul homme, cet homme fût-il de notre race et de notre temps, dépasse infiniment*

(1) Notice de Meaume.

les forces de notre esprit. En ce domaine de l'histoire il faut rêver, *si l'on en a le loisir* (*moi, Barrès, je dis : si l'on en a* l'amour), *mais se garder de rien affirmer. Car c'est une illusion...*

Mon cher Tharaud,

Soury disait : « C'est impossible! Il faut rêver. »

Rêvons.

Vous êtes souvent venu à Charmes et nous allions nous promener le long de la Moselle.

Écoutons jouer du Mozart à Charmes.

Allons nous promener sur la Moselle.

Je suis sûr d'avoir, là, la vérité sur la part divine de son être.

ÉCOUTONS JOUER DU MOZART A CHARMES

Avons-nous parfois donné à la volonté une trop grande part dans l'œuvre d'art? Possible. Mais nous aimons plus que tout le spontané, le divin. Il faut faire sortir du gosier d'un merle ou d'un rouge-gorge sa belle petite chanson de nature. Émotion, céleste minute, c'est toi seule que nous recherchons, et nous

craignons même que notre appel trop pressant ne te dénature ! Il y a près d'un siècle, Musset écrivait à son frère : « Quand j'éprouve en faisant un vers, un certain battement de cœur que je connais, je suis sûr que mon vers est de la meilleure qualité que je puisse produire. » On n'a rien dit de mieux. C'est, je pense, la règle dont usait La Fontaine. C'est sûrement l'innovation esthétique d'un Raphaël, d'un Mozart. Il n'est de beaux génies que ceux qui gardent dans leur perfection quelque enfance (1). Et s'il nous est donné de voir la première fraîcheur de la jeune source ah ! quelles délices !

La bibliothèque royale de Berlin possède un petit cahier de papier réglé où l'enfant Mozart, à huit ans (2), dans l'été de 1764, étant à Chelsea, sur les bords de la Tamise, écrivit des menuets, des allegros, des prestos, des adagios et sa première fugue, des airs

(1) Ce que dit Michelet de Jeanne d'Arc, — et Jésus-Christ bénissant son père d'avoir révélé aux petits les secrets qu'il a cachés aux grands.

(2) Le Mozartein de Salzbourg possède un cahier où sont les premiers essais de l'enfant Mozart âgé de six ans.

chevaleresques ou rêveurs, de douces cantilènes. Ses formules typiques, si chères à nos cœurs, s'y révèlent déjà, et l'on y trouve une figure mélodique d'un caractère passionné qu'il reprendra bien longtemps après dans son opéra de *Don Juan*.

Dieux ! que j'aime dans ma maison des prairies de la Moselle entendre un piano égrener les ravissantes et pures pensées du jeune Mozart, ses menuets de Salzbourg !

Elles me rendent compte des songes d'enfance.

Et puis je vais me promener sur la grève et j'y retrouve les éléments vivants qui préparaient son génie.

Et parfois en passant auprès de l'étang de mon jardin j'y vois s'enfuir l'oiseau bleu.

Que tels aient été les songes d'un enfant, de deux, de trois enfants, c'est la preuve du Paradis par le désir.

Et quelqu'un qui le vit composer ces airs au clavecin nous dit que « le petit chanteur s'était excité à tel point qu'il frappait ses touches comme un possédé et parfois se sou-

levait sur sa chaise, ne pouvant plus se tenir en place ».

Ce sont les souhaits innocents d'un enfant qui désire être toute vue pour s'émerveiller des rayons et des ombres, tout odorat pour respirer la bonne odeur des prairies, tout ouïe pour jouir des oiseaux chanteurs, et tout cœur pour accueillir les sourires de l'amitié.

Quelques lignes charmantes.

Petites pensées tendres et brillantes.

Et puis le second déjà plus nourri, avec de charmantes audaces, des appels ; et le troisième, une mélodie avec une intention de base ; le quatrième, d'une mélancolie si pure qui donne la nostalgie..

Des gentilles libertés, des amours enfantines, des bonnes volontés auprès des grandes personnes.

Le cinquième, d'une ravissante gaieté, un enfant qui veut danser, sauter, entraîner dans la ronde les petites filles bien parées.

Et tous les premiers thèmes des sonates, des symphonies et des fugues de plus tard, tout ce qui le hante toujours, tous les rêves

auxquels il était prédestiné, perles bruissantes et chatoyantes, ruisseaux qui courent, frissonnement de la robe des fées, élans de plaisir sans volupté...

Que les ans passent vite ! Voici le quinzième morceau et déjà le pathétique. Hélas ! le plus pur moment est passé, l'âge de la première communion dépassé. Les grands horizons de la vie vont s'ouvrir, et je vois, au sortir de cette anse paisible, le troupeau des Sirènes jouer sur la vague irisée.

Quelque chose de franc, de net et de leste. Le page va-t-il succéder à l'enfant? Toutes les perles du collier, les unes après les autres, maintenant un adolescent les manie, regarde leur feu sur un col charmant de jeune femme. Le flot a pris la barque où déjà le génie déploya son pavillon.

Ce livre d'esquisses, que ne l'avons-nous de Claude Gellée?

Le prologue mosellan du drame d'une vie toute vouée à la lutte avec la lumière romaine.

Qu'est-ce donc qui lui a mis cette royauté

dans l'âme, cette fraternité avec le soleil, avec les palais et avec la mer, ce romanesque passionné qu'il s'est, toute sa vie, repris à exprimer? C'est l'homme d'un seul amour. Sa vie, c'est la poursuite d'une seule conquête. Il voulut être le maître de la lumière. Il voulut qu'elle le transfigurât et pas une de ses pensées ne se soustrayait au monde harmonieux de l'émotion lumineuse.

LES PRÉPARATIONS DE CLAUDE GELLÉE

La jeunesse de cet enfant charmant a été beaucoup insultée.

Meaume, Georges Duplessis ont recueilli ces injures : « Il montra dans sa première jeunesse si peu de dispositions pour l'étude que ses parents, après avoir essayé de lui donner quelque instruction, après avoir usé de tous les moyens en leur pouvoir pour l'envoyer à l'école, voyant que les leçons qui lui étaient données ne lui profitaient en aucune façon, renoncèrent à faire pour l'éducation de leur fils de nouveaux sacrifices et le mirent en apprentissage chez un pâtissier.

« Claude, sans savoir au juste ce qui l'attirait vers l'Italie, avait un désir intense de voir ce beau pays. »

Duplessis dit encore : « Il n'est pas impossible que Geoffroy Wals, le paysagiste avec lequel Claude vécut deux ans à Naples, ait été pour quelque chose dans la détermination que prit le Lorrain de devenir peintre de paysages. »

Mais non, il avait la vocation.

On ne peut pas comprendre la merveilleuse éclosion de Claude Gellée dans le village de Chamagne. Les faits que je vais assembler ne nous avanceront pas dans l'intelligence de son génie. C'est un enfant miraculeux et les créations de son cœur, nul qui puisse les expliquer, mais j'aime aller à la source première de ses inspirations, dans les prairies mosellanes où son âme s'est constituée, où la rivière et la douce lumière lorraine baignèrent d'abord ses rêves jusqu'à ce qu'il émigrât vers l'Italie romaine qui devait lui donner les moyens d'exprimer son désir d'une beauté surnaturelle.

Est-il un miracle, cet enfant? A-t-il surgi, royal, avec sa sensibilité et ses aptitudes, au milieu d'une population inculte? D'un bond, sans avoir baigné dans un milieu d'art, un génie est-il apparu, et pouvons-nous croire que du néant est né un créateur de chefs-d'œuvre? Où en était, comme pays d'art, le pays de Chamagne, et que pouvaient voir les Gellée dans le temps où naquit leur fils? C'est un problème dont je m'entretenais souvent avec mon ami Pierrefitte.

Il y avait dans toute cette région, à cette époque, un mouvement, un état d'esprit artistique, une technique, des richesses accumulées, non seulement un ciel capable d'émerveiller l'âme, mais des œuvres réalisées.

Dans quel milieu était-il? Nullement barbare.

Ne croyez pas que ce fût un pays tout grossier, sans atmosphère d'art. Il y en avait alors plus qu'aujourd'hui.

Il a eu une atmosphère de pays et de famille (1).

(1) Je prétends trouver chez lui la trace des émotions qu'il a éprouvées de Charmes à Bayon : c'est l'art expressif.

Un génie, si extraordinaire qu'il soit, n'apparaît pas sans qu'à l'examen on ne découvre autour de lui des essais de la nature, des poteries éclatées, rejetées. Je crois que je pourrai marquer les moyens de la formation artistique de Claude Gellée, ses préparations, les conditions favorables que lui proposait notre pays de Charmes.

Sur les racines lorraines de Claude Gellée nous n'avons encore que des conjectures. Il faudrait des recherches pour leur faire prendre corps. Mon savant ami, M. Pierrefitte, de Portieux (1), ne doute pas que la pléiade artistique et littéraire qui fonda le fameux « Gymnasium » de Saint-Dié rayonna jusqu'à Charmes et dans les environs. Ce qui dominait dans cette illustre Académie c'était, encore plus que la science et la poésie, les arts et d'abord la peinture. Elle a laissé des tableaux, des peintures murales, des minia-

(1) Je ne saurais rien dire de Claude Gellée si je n'avais tant de fois là-dessus interrogé M. Pierrefitte, le vieux curé de Portieux qui mourut, il y a quinze ans, plein d'âme, de science et d'enseignement.

tures. Nous sommes à même d'établir que nous avions une école de peinture dans le pays, à Charmes probablement, à la fin du seizième siècle.

A la fin du seizième siècle, il y avait dans les pays de Charmes une certaine vie d'art.

1° Quelque chose comme un atelier de sculpture. Ainsi à Charmes, la chapelle Saint-Christophe, à l'église (de la fin du seizième) ; à Gugney, la chapelle vandalisée ; à Portieux, un bénitier et deux belles statues Renaissance ; à Belval, des débris Renaissance qui indiquent qu'il y avait là une chapelle Renaissance. Beaucoup de croix sculptées, dont quelques-unes encore éparses dans le pays. Entre ces travaux il y a un certain air de fraternité ; c'est la même inspiration, presque la même main. A Rozélieures, belle sculpture du dix-septième.

Que de ces morceaux aient été exécutés ailleurs? Apportés? Évaux, Vincey, Brantigny, pauvres villages n'auraient pas pu, n'y auraient pas songé. Ces croix ont été faites sur place.

2° Les Woeriot (Variot) avaient des racines par ici. Au quinzième, au seizième, au dix-septième, on rencontre leurs noms. Un Gerdolle se marie à Portieux vers 1708. De Dombrot, un Variot venait se marier à Brantigny.

Un tableau, le retable de Domjulien, était offert à Domjulien par un habitant de Brantigny.

C'est un Ruyr, de Charmes, qui a peint le vitrail de Flavigny à la fin du seizième siècle (Lepage en parle). Ceux de Charmes sont datés de 1537.

(Testaments : il y a tels textes où l'on voit des portraits légués.)

3° Valentin Lud avait une affection particulière pour Jean Ruyr, qui était jeune.

Nicolas Nomesius, Nicolas Remy, Jean Ruyr représentaient à Charmes cette belle culture. Depuis 1627 il existait à Charmes un couvent de capucins. Ils avaient été attirés d'Italie et de Paris dans la région, peu d'années auparavant. C'est chez les capucins de Charmes que Nomesius écrit son *Gradus* daté de Chatel. Les ducs de Lorraine avaient à Charmes un hôtel, un pied-à-terre. Plu-

sieurs enfants de la famille ducale sont nés à Charmes. Il y avait du latinisme à Charmes.

4° Les verreries furent installées dans la région à peu près vers le moment où naquit Claude Gellée. Elles avaient leur plein développement quand il eut sept ou huit ans. On avait fait venir des artistes de Hollande, de Flandre, de Suisse, des dessinateurs, des gens que l'on considérait, que l'on traite de *sieurs* dans les actes officiels, qualification qui était réservée aux hauts bourgeois. Parfois, comme on l'a souvent répété, apparaît la qualification de gentilhomme verrier. Cela créait un va-et-vient et puis un préjugé assez vif en faveur de la situation d'artiste.

La génération spontanée n'existe pas plus dans l'ordre intellectuel que dans l'ordre physique. Toute vocation naît dans un milieu propice et s'y développe : s'il y a des exceptions, elles sont rares.

Il y avait au seizième siècle une ambiance propice à l'éclosion d'une vocation d'artiste, soit à Charmes, soit dans les environs.

La Renaissance a laissé parmi nous trois monuments :

La chapelle de Bassompierre, à Charmes.

L'autel de Gugney.

La chapelle de Belval.

De cette dernière, superfétation sans doute de l'antique basilique, il ne reste que des débris : deux statues et le bénitier (qui sont à l'église de Portieux) et quelques fûts de chapiteaux épars.

La chapelle de Charmes fut sans doute élevée par African de Bassompierre (1).

L'autel de Gugney aurait la même origine. Gugney était un fief des Savigny-Bassompierre.

African ayant des relations avec Florent Drouin, M. Renaud émet l'idée qu'il put l'employer à Charmes, comme il avait fait à Nancy. Soit. Seulement il fallut que Florent transférât momentanément son atelier à Charmes, car les routes d'aujourd'hui n'existaient pas encore et l'on ne pouvait guère transporter sans avaries de

(1) Voir *Charmes*, par RENAUD, p. 105.

Nancy à Charmes tant de pierres travaillées.

A Charmes, il dut prendre des aides et former des élèves.

Pour la chapelle élevée alors dans l'église de Belval, nous supposons qu'elle le fut par le prieur Obry d'Ourches, prieur de 1580 à 1607.

M. Renaud parle de Mansuy-Gauvin comme auteur possible de la chapelle de Charmes. Nous ne savons, mais elles ont un certain air de parenté avec le bénitier de Porticux qui porte dans un cartouche P. A. G. C'est la signature de l'artiste et ce n'est pas le monogramme de l'artiste nancéien. Nous avions donc un autre sculpteur ici. Les croix du voisinage confirment mes soupçons.

Charmes fut donc, à la fin du seizième siècle, un certain foyer : Nicolas Rémy était un lettré qui devait se piquer d'art ; Mansuy-Gauvin vint le voir à Charmes en 1609. Nicolas de Nomexy est poète ; il compose à Charmes son *Gradus*. Jean Ruyr est un érudit de premier ordre. On trouve des philosophes jusqu'à Vincey et l'on peut lire au-dessus d'une porte d'entrée de cette époque : *vive ut*

vivas. (Je n'y passe jamais sans rêver à celui qui...)

Le pays offrait donc à une vocation artistique un milieu moins réfractaire qu'on ne pouvait supposer.

Il est incontestable qu'il y eut des artistes dans ces contrées, qui n'ont pas laissé de noms : ils ne signaient pas. Je n'en citerai qu'un exemple : ce qui est dit au catalogue raisonné de la collection Noël, page 609.

Qu'il y en ait eu de semblables à Charmes ou bien dans les environs, rien de plus admissible, et je serais disposé à croire que les Ruyr n'y furent pas étrangers.

Jean Ruyr est né à Charmes vers 1560. Son éducation fut confiée au chanoine J. Viriot. C'est celui-ci lui-même qui nous l'apprend, à la suite d'un distique en l'honneur de son élève et qu'on lit au bas de la page 168 des *Triomphes de Pétrarque* (publiés à Troyes en 1588) :

J. Viriot, *aut horis quandam preceptor.*

Je pense que ce Viriot était l'oncle de

J. Ruyr et qu'il lui transmit sa prébende selon l'habitude. Je pourrais prendre les autres stalles du chapitre et les montrer presque toutes se transmettant népotiquement. Ce qu'il y a de sûr, c'est qu'il existait au seizième siècle un Viriot au chapitre de Saint-Dié. Jean Ruyr transmit de même sa stalle à son neveu Nicolas Ruyr. En 1633, celui-ci est déjà coadjuteur de son oncle avec future succession.

Du reste les Viriot sont originaires des environs de Charmes. En 1431, je trouve à Portieux Woiriot Madgaige et Woiriot Lamlin. En 1577, je relève, parmi les affouagistes de Portieux, Antoine Viriot, Jean Vyriot, Antoine Noir-Vyriot et Nicolas Wauriot. L'un d'eux même est maire. En 1607, je relève encore un Vyriot, et Noir-Vyriot. Je n'ai pas fouillé les archives de Charmes, mais je suis persuadé qu'elles en fourniraient autant.

Jean Ruyr avait un autre neveu, Jean Grandidier, qui était certainement parent de Demenge-Grandidier, de Portieux, dont la maison fut brûlée au passage des armées du « duc Casimir au mois de janvier 1576 » et

qui obtint deux pièces de bois pour la réfection de cette maison.

Que cette famille des Ruyr ne fut pas étrangère aux arts, j'en prendrais à témoin le vitrail de Flavigny, que Lepage signale, signé J. Ruyr et datant du seizième siècle.

Je pourrais ici attester également la chapelle Saint-Jean-Baptiste érigée par la famille Wiriot-Ruyr-Grandidier. En 1622, c'est Jean Grandidier, neveu de Jean Ruyr, qui en est chapelain. Elle avait été fondée par Nicolas Ruyr le chanoine et ornée de sculptures. La plupart des terres formant sa dotation sont situées au finage d'Essegney.

Qu'il y ait eu des relations entre les Ruyr et la pléiade des artistes de Saint-Dié, fondateurs du fameux Gymnase, cela résulte de l'étude de Gaston Save sur Gauthier Lud.

Save est parfois aventuré et il faut contrôler ses affirmations, mais enfin, d'après lui, il y aurait eu, dans cette pléiade, deux chanoines dont la réputation n'a pas surnagé, Nicolas et Didier Ruyer.

(Rouyer est la forme ancienne, mais Ruyer,

Rouyer, Ruyr, ne sont que les formes de Rouyer, fabricant de roues ou charron.)

Vautrin-Lud les choisit pour exécuteurs testamentaires en seconde ligne (son exécuteur principal étant Christophe Berthe). Il les a distingués entre tous puisqu'il a pris l'un pour coadjuteur et qu'il les qualifie tous deux de « feaulx amys ».

Pourquoi cette préférence s'il n'y avait pas de liens communs littéraires et artistiques?

Et certes, cette préférence est justifiée. En 1498, Nicolas Ruyr tint tête au chapitre et se fit admettre sous la sauvegarde du duc René. Il en demandera plus tard pardon au chapitre et devra en faire pénitence. Mais c'est tout de même un personnage. On nous dira qu'il avait un appui à la cour : Ambroise de Charmes, aumônier de René, convoitait une stalle au chapitre de Saint-Dié. Soit ! Il aurait soutenu son compatriote, mais non jusqu'à s'aliéner le chapitre.

Quant à ce dernier Vautrin-Lud, léguant par testament au chapitre son oratoire de Saint-Roch avec tous ses ornements, il y met une condition, c'est que sa prébende sera

laissée, sa vie durant, « à son bon frère et ami, Didier de Charmes. »

Nicolas Ruyer succède donc (dans ces stalles capitulaires qui passaient d'oncle à neveu comme une sorte de fief) à Didier Ruyer, qui la passe à J. Wiriot et celui-ci à Jean Ruyr, etc...

Ajoutons que ce n'était pas seulement la prébende qui se transmet, mais la bibliothèque. Jean Ruyr a une bibliothèque augmentée par plusieurs générations ; c'est ce qui fait sa force.

Il est lui-même un produit ancestral.

Une autre piste fort intéressante serait une recherche sur les Callot de Portieux qui remontent fort haut. François Callot, chirurgien qui mourut à Nancy en 1688, était un des princes de la science de son temps. Il était né à Portieux vers 1610 (?). Son père César Callot était déjà un bourgeois et sa femme Élisabeth Dauphin appartenait à une famille bourgeoise aussi : leur auberge était fort achalandée. Ils avaient fait faire leurs portraits qui furent légués par testament de leurs fils. Y a-t-il un lien entre César Callot

et notre grand dessinateur? Je l'ignore, mais dès le dix-septième siècle cette famille des Callot émerge de Portieux.

Comme celle des Lamour d'ailleurs sur laquelle j'ai moins de données.

Il y avait aux seizième et dix-septième siècles des Lamour à Portieux. Il n'y a pas tant de Lamour que cela, et l'on peut supposer communauté d'origine entre l'artiste nancéen et les Lamour de Portieux, supposer également des relations.

François Callot est mort en 1670, septuagénaire. Personnellement il est étranger à l'éclosion de Claude Gellée. Il ne peut le documenter qu'indirectement ; il met en relief ce fait qu'au début du dix-septième siècle, un gars de Portieux trouve le moyen de développer ses facultés exceptionnelles pour devenir le prince de la science chirurgicale de son temps. Il y avait donc à Charmes et aux environs un milieu favorable au développement du talent.

(Le neveu du dit chirurgien, médecin à son tour, voulut rattacher la branche de

Portieux à la souche de Nancy pour se créer des liens de parenté avec le fameux chalcographe. Il n'a pas convaincu la galerie. Cependant il pouvait être dans le vrai. Les Callot occupaient au seizième une situation de haute bourgeoisie à Portieux.)

Voilà dans quelle atmosphère est né Claude Gellée.

Je n'en conclus rien étroitement. Mais enfin, l'on sent bien qu'il n'est pas né tout d'un coup, qu'il a été préparé : eh bien ! voilà où.

Mon cher ami Pierrefitte disait que Chamagne doit son nom (*campus agni*, le champ de l'agneau) à une bergerie que les seigneurs d'un village voisin, Neuvillers, y possédaient et dont on voit encore les traces. Je répondais qu'en tout cas on ne peut imaginer un nom qui prédise mieux l'enfance de Claude Gellée, ce jeune pâtre aussi doux qu'un agneau. Mais le plus savant des archéologues lorrains, M. L. Germain, hausse les épaules et nous réplique que cette étymologie ne

saurait être acceptée, que les règles les plus élémentaires de la philologie s'y opposent. N'en parlons plus, c'est grand dommage.

On trouve en Lorraine, dans notre région, à partir du quinzième siècle, plusieurs mentions de la famille Gelée ou Gellée. On y voit diverses branches, de plus ou moins haute fortune. Quels liens établir entre elles? C'est à voir ; mais nous ne sommes pas en présence d'un nom commun qui a pu avoir différentes souches. Celui-ci est rare et tous les Gellée semblent sortir d'un même tronc.

Dans les recherches sur les ancêtres du grand paysagiste nous devrons aussi nous préoccuper du côté maternel. Anne Padox, sa mère (et non Padose ni Padoue, quoi qu'en écrivent ses biographes les plus sérieux), appartenait à cette famille des Padox qui n'est pas éteinte dans notre pays et qui garde, me dit-on, des qualités frappantes d'élévation dans les sentiments et de force dans l'esprit.

Au surplus, il faut savoir que le village de Chamagne a toujours fourni des hommes, de

véritables hommes. Mais je n'ai pas à faire l'éloge d'une terre qui nourrit dans un horizon mesuré Jeanne d'Arc (et la famille de la dame des Armoises), Claude Gellée, et les préparations de la famille Hugo. Au cas particulier, ce qui intéressera, c'est ce que nous ferons voir par le détail.

Claude Gellée commença ses études artistiques chez son frère aîné, à Fribourg, où celui-ci était établi comme graveur sur bois. Mais j'ai mes raisons de croire qu'il avait appris le dessin dans les Vosges mosellanes où nous étions à même de préparer une grande vocation.

DE LA QUALITÉ DE SON AME ET DE SON ART

D'un milieu de paysans celui-ci a surgi, comme une larve des marais devient une libellule. Comment leur vie intérieure, leurs rêves séculaires, ignorés d'eux-mêmes, ont-ils ainsi jailli dans ce génie ailé? Comment un enfant est-il né pour étaler en profondes couleurs étincelantes leurs énergies taciturnes?

Ce n'est pas une chrysolithe blottie au fond

d'une rose, un artiste d'Ispahan, de Florence, de Séville, d'Athènes ou de Paris...

J'ai la notice de Benoît, d'après Sandrart, sur Claude Gellée et j'y ai une idée du caractère de Claude.

Rodin a représenté Gellée dans la pose d'un joueur de boule et tel que j'ai vu sur la terrasse de Mirabeau un jeune Provençal qui va s'élancer et qui fait ses quatre pas pour jeter et plonger... Mais si l'on veut connaître Gellée, il faut le dessin de Sandrart où il se présente dans la plus digne compagnie auprès de son ami Poussin.

Des yeux saillants, une figure ronde qu'environnent des cheveux crépus, point de cou, il est tout en force, tout en âme aussi, car d'allure, de corps, il est lourd. Un petit hercule noiraud, fait pour saisir, appréhender les paysages. Je vérifie ici cette vigueur, cette force, cette gravité virile qu'à bien y regarder on constate en dessous de ses magnificences. C'est un solide ouvrier.

Ce qui m'émerveille, c'est la vigueur de cette pensée. C'est cette chaleur extraor-

dinaire, profonde et surabondante. Un sérieux héroïque de paysan. Une plénitude royale, pas d'habileté, peu d'aisance.

Il y a quelque chose d'héroïque, une élévation enthousiaste dans ces chaudes couleurs, dans ce soleil d'Apollon (1).

Quelle pensée exprime-t-il? Je songe au rossignol. Avec une force inouïe, l'amour du beau. L'un et l'autre, l'oiseau et son peintre, s'épuisent à... éclatent en hymnes de joie, enrichissent, varient.

Deux génies si impérieux.

Il se crèverait à chanter, a-t-on dit du rossignol, et chez notre peintre aussi, même besoin indompté, perpétuel de se répéter et de se renouveler, de couver ses chants et ses images pour les modifier et les améliorer. Il dit ses souvenirs, et puis ses remerciements, la prière que la terre exhale vers le ciel.

(1) La première colonne militaire qui franchit, en 1844, le pont qui relie le Tell au Sahara, la porte d'or d'El Kantara, à l'apparition subite de l'Orient, s'arrêta par un mouvement de soudaine admiration, et les musiques se mirent à jouer.

En tête-à-tête avec la nature, c'est la lumière qui tout de suite prend et retient son attention, comme, chez le peintre de figures, ce serait le regard.

Devant le ciel, les eaux, les bois et le rivage, il éprouve ce qu'à l'ordinaire des hommes ressentent devant le regard d'une femme aimée. Il peint quelque chose d'autre que des objets inanimés. La lumière et les ombres que promène le ciel dans un paysage, l'amour, l'invisible, la destinée, la tragédie de l'univers. Le spectacle des passions, voilà bien, au dernier mot, ce qu'on trouve dans Claude Gellée.

Allez une fin de journée, vers quatre heures, à la lumière douce, au Louvre. Aimez sa *Vue d'un port de mer*, cette lumière prodigieuse, cet équilibre, ce calme ; *David sacré roi par Samuel*, ce tableau des montagnes romaines simplifiées, épurées ; un crépuscule sur la mer qui frissonne, c'est toute mon arrivée à Tartous, en vue de l'île de Ruad, quand j'arrivais du désert. Quelle heure triste, inoubliable, où notre vie, entre la mer et le désert, avec son frisson de fièvre, ne vaut pas plus qu'un

moucheron dans la nuit ! *le Port de mer au soleil couchant*, c'est sublime. Cela nous met en rapport avec plus grand que nous, avec la source de toute beauté, et pour finir, *le Débarquement de Cléopâtre à Tarse*, au-dessus de quoi il n'y a rien. Que Tarse, où je suis allé chercher Cléopâtre, m'a paru mince et m'a serré le cœur, parce que j'y cherchais la lumière de Claude Gellée dont l'irrésistible puissance nous envahit tout l'être !

Comme il est beau de s'être tenu dignement, d'égal à égal, en face du soleil couchant et des galères et des palais de la reine d'Égypte et d'Antoine ! J'y suis allé, j'étais écrasé...

Je suis allé voir sa suite, le *Ponte Rotto* de Joseph Vernet. C'est ravissant, mais sans la grandeur du maître. Cela me parut mince. Et nos modernes, un Rousseau déséquilibré, un Courbet brutal.

Dans la campagne, il prenait des notes et des croquis, et restait des heures entières à méditer.

Cet art si intellectuel d'un illettré dans la salle du dix-huitième siècle. — Ce qui donne ce côté intellectuel à son art, c'est que c'était médité dans l'atelier. Il faisait ses dessins d'après nature ; c'étaient les documents dont il se servait dans ses tableaux. Il prenait à pleines mains dans la nature, il dessinait dans la campagne, devant les monuments. D'ailleurs, sans s'embêter. A part ses études d'arbres ou de palais, ce sont des dessins très libres. Ça n'avait pas un souci d'exactitude : il cherchait à rendre l'impression d'ensemble qu'il avait reçue, plutôt que l'objet.

Quand vous êtes ému par un paysage, vous prenez des notes, ce sont les grandes lignes qui vous ont frappé. Ses dessins comme ses tableaux sont le paysage, non tel qu'on le voit, mais tel qu'on en garde le souvenir.

Il n'a jamais fait que des aubes et des crépuscules, jamais de pleines lumières. De telles minutes passagères, rapides, il est impossible de les peindre sur nature. Il en faut prendre l'idée.

Le sentiment de la lumière. Il a une lu-

mière prodigieuse. Un seul homme, Cuyp, plus direct que celui-ci, mais moins épuré, nous transporte par une intelligence qui transfigure. Dans les paysages de Claude, toujours ces proportions, ce magnifique équilibre du grand art de ces époques. Contrairement aux paysages modernes qui font une impression directe, c'est une impression méditée et complète. C'est une minute éternelle. Il dégage, il revise. Une influence de l'antique, mais indirectement. A travers les figures antiques de trente-sixième ordre qu'on voyait alors à Rome, Poussin découvrait la très belle antiquité d'aujourd'hui. Claude, lui, transporte dans sa conception du paysage cet équilibre, cette harmonie, la beauté des proportions et dégage les choses principales et importantes. Chez tous ces maîtres, ce n'est pas fini par le détail, mais ils ont tellement pris l'important qu'il n'y a pas besoin de voir le reste. Cela met mystérieusement en communication avec quelque chose de supérieur. C'est beau chez eux et cela donne l'impression de plus beau.

C'est la série du vrai classicisme. L'émo-

tion, le sentiment, l'art est dans toute sa pureté, sans accessoires inutiles. Cela vous met dans l'atmosphère voulue pour que l'imagination marche dans la bonne direction indéfiniment. L'*Ode à la Mélancolie*, de Keats : le jeune homme tient la main de sa maîtresse. C'est en cela que c'est merveilleusement intellectuel.

Le Poussin tout intellectuel. La part d'animalité est supprimée. C'est là sa noblesse. Mais la couleur un peu froide. A mon avis, déjà, Poussin rationalise trop la vie.

Comment Gellée, qui ne fut jamais un esprit cultivé, s'éleva-t-il jusque-là? Soutenu, je crois, par un admirable milieu, par une tradition, il connaît, comprend un certain nombre de grands hommes. Mais enfin, il y a là un mystère. On a ses dessins d'après nature. Rouart en parlera : ils sont déjà stylisés.

Pas d'habileté comme les Italiens.

Claude jamais ne tâtonne dans les ténèbres Il rejette la virtuosité et ne met en lumière

que ce qui mérite d'être tiré au grand jour. Il n'a que faire de copier la nature ; un désir est en lui, il feuillette ses souvenirs et attend qu'un mouvement de plaisir, une palpitation du cœur lui révèlent l'image valable.

Ses tableaux sont une émotion.

Il en prenait ce qui s'accordait avec sa nature.

Ce sont des faits spirituels profonds qui se révèlent à nous, dans notre être, sous l'action d'une belle heure du jour. Il enregistrait ses songes et ses amours, et, pour sentir, les méditait. Il exprimait son âme en s'efforçant vers la perfection.

Voir son testament. C'est un délice.

Ce testament me montre ce qu'il avait d'ingénu dans l'esprit et dans le cœur.

Ce qu'il a senti dans son cœur, ce que j'ai senti. Une âme parlait, c'est ce que l'on traduit en disant : « rencontre des fées ».

Claude Gellée, c'est la visite à Neuvillers, c'est Jésus près de saint Joseph. Le fils de génie près du père temporel.

Mais il n'a pas eu, à Chamagne, son guide.

Il n'est pas reconnu. On fit de lui un petit pâtissier (1). N'empêche qu'il s'oriente déjà, va chez son frère.

J'ai vu recommencer l'aventure. J'ai vu le petit paysan de Flavigny (2).

Je le vois pareil au petit Orphée de Poussin, dans *Orphée et Eurydice*, au Louvre. Il chante sur sa lyre, assis devant un bassin d'eau, des jeunes filles, de belles architectures, et devant, Eurydice qu'épouvante un serpent.

Un serpent d'émeraude est au fond de l'eau claire ;
Quand je m'y suis baigné, le traître m'a mordu.

Mais jamais de serpent chez Claude.

(1) Un petit pâtissier de génie, si je crois ce qu'on m'assure que Claude est l'inventeur de la pâte *feuilletée*. Cela m'enchante que le mitron eût déjà trouvé la pâte aérée, dorée, qui devait faire la gloire du peintre.

(2) Un matin, je reçus la visite d'un jeune paysan de Flavigny-sur-Moselle : André Franiatte, âgé de dix-sept ans, qui me dit sa volonté de devenir peintre. Touché par l'impériosité de cette vocation, je me préoccupai de faire venir ce jeune Lorrain de son village à Paris et de lui donner des maîtres ; l'un de ceux-ci fut J.-E. Blanche. A vingt ans, André Franiatte s'était fait remarquer par d'admirables copies et ses maîtres pressentaient en lui un grand peintre. Il fut héroïquement tué en 1915 comme officier d'artillerie.

Le grand mot, c'est toujours de J.-J. Rousseau quand il nous donne le secret de l'art du musicien :

« Il ne représentera pas directement les choses, mais il excitera dans l'âme les mêmes mouvements qu'on éprouve en les voyant. »

Claude peignit des paysages de rêve. Comme je les admire l'un et l'autre (Le Poussin et Claude) d'ainsi accepter la nature !

Claude a préservé sa personnalité, en dépit de ses maîtres. Chez Poussin et chez lui, il y a un effort vers le primitif, vers le rafraîchissant. Poussin, à travers les Italiens de la Renaissance, « remonte jusqu'aux classiques primitifs, qui joignent à la noblesse du sentiment la solennité de la facture » et la ferveur pour la nature.

Turner et Bœchlin retournent avec lui au paysage historique, et *Psyché* de La Fontaine, c'est cela...

... « Unir les prestiges d'un beau décor naturel aux splendeurs des monuments. »

... Les sites classiques, hantés par les dieux et chantés par Virgile.

Il faut toujours que nous ménagions dans quelque coin de notre œuvre une pierre tombale avec l'inscription fameuse : « *Et in Arcadia ego.* » — « Moi aussi, j'ai vécu dans l'Arcadie, dans le ravissant pays de l'imagination », nous crie du fond de sa tombe un génie, un talent dont nous sommes les héritiers. Ce beau rappel donne de la rêverie...

On est d'accord, n'est-ce pas, pour juger qu'il peignait bien gauchement, bien mal les personnages de ses tableaux. J'aime cela, c'est un signe de son aimable pureté de cœur. Il n'est rien si les anges ne lui tiennent pas la main, s'il n'est pas dans la société céleste, s'il s'écarte de ce qui l'enchante, le soutient et le soulève. Il sait son poème et hors cela ne sait rien. L'habileté lui fait absolument défaut pour suppléer à sa nature. Il n'a de talent qu'au service de son génie et pour manifester l'allégresse entière de son âme.

Une seule chose peut m'intéresser dans Claude, c'est *la qualité de son âme.* Aussi, que M. Duplessis (préface des gravures) me

choque, lorsqu'il parle d'habileté ! Parlez plutôt de maladresse. Poussin non plus n'a pas d'habiletés. Comparez-les avec ces Italiens !

Et je distingue dans son œuvre *Rome* et la *Moselle* (j'ai marqué sur le dernier feuillet de Duplessis les gravures les plus significatives).

Quelle belle manière d'exprimer son paradis Claude Gellée a à sa disposition !

Sans doute, en faisant se mouvoir des hommes, des femmes, nous pouvons exprimer notre paradis. Et avec des jeunes filles allègres, des jeunes femmes aimables, des hommes virils, de sages vieillards, je puis, à ma façon, rendre ce qu'il y a dans ces eaux et ces lumières de Gellée. Mais il y a tout de même que les propos que tiendront mes personnages évoqueront souvent des scènes communes et plates de notre vie de chaque jour, tandis que ces feuilles, ces arbres éveilleront des matins lumineux. (C'est possible que je tombe ici dans une erreur dont je vois bien la cause ; c'est possible que, guidé par Claude, je sois à l'abri de toute vulgarité ; c'est possible que je profite du travail d'épuration

de Gellée et que ce soit grâce à lui que j'évite ce qu'il a su oublier.)

Lui, le clair enfant de village, l'enfant de notre aigre Lorraine, épanoui par la noblesse et la force de Rome.

Toutes ses facultés aimantes se sont développées.

C'est une dilatation de l'âme qui passe la joie pour atteindre la sérénité. Il peint en s'épanouissant. Ses troupeaux sont au pâturage ; ils ont trouvé le gué du retour à l'étable. Une mer paisible balance insensiblement les vaisseaux dans le port ; l'équipage a jeté l'ancre pour la nuit. Une bienveillance s'exhale de toute la nature.

Quelqu'un disait : « A mesure qu'on vieillit, on ne jouit plus que des âmes. » Il y une certaine manière de sentir qui ne s'oppose pas à celle-là et qui pourtant l'élargit, la dépouille de ce qu'elle a d'agressif contre la nature. Il me semble que Claude Gellée me dit : « Tôt ou tard l'on ne se plaît plus qu'avec Dieu. » Ses tableaux sont des tableaux religieux. Ses soleils levants, c'est la divinité

même d'où s'épanchent sur l'univers des flots d'indulgence, elle dore l'univers de sérénité. Il s'est détaché des amitiés particulières, il possède l'empire de la nature qui contient l'empire des âmes. C'est une certitude tranquille.

Dieu domine du dehors ce monde qu'il crée chaque jour, qu'il calme, qu'il ordonne, qu'il apaise. Ici nul ne souffre, ne s'inquiète, ne pleure ; c'est la fraîcheur de l'onde, la douceur de vivre, ou mieux l'équilibre des forces, ce qui doit être nécessairement, c'est une peinture de Dieu.

(Voici qui est absurde, mais j'applique à Gellée cette phrase de Lacordaire : « Je suis sûr que vous vous maintiendrez toujours dans l'horizon sérieux où l'attachement aux créatures est sanctifié par l'attachement à Dieu. »)

La nature ne lui inspire jamais de terreur. Elle le pénètre moins d'admiration que d'amour. Il exalte, comme un fils célébrerait sa race, le soleil, cause supérieure de toute vie sur notre planète. Ce n'est pas chez lui l'effet d'un raisonnement ; c'est une orientation du cœur de ce fils des paysans. Le culti-

vateur sait que c'est la force du soleil qui « tressaille dans les plaines où l'air humide et chaud courbe mollement les herbes ; que c'est elle qui rampe dans les buissons, qui s'élève dans le chêne, qui jette aux solitudes les petits cris joyeux des oiseaux ; c'est elle qui dans les mers ou dans les eaux courantes, sur les monts, dans les bois palpite dans tous les corps, aime avec tous les êtres... » (Tirer tous ces exemples de son œuvre.) Tout naturellement cet artiste né du milieu d'eux rend un culte au soleil. Il contemple, il décrit, il chante l'univers dans des mythes solaires, dans des hymnes. Ainsi son art est lié indissolublement à l'histoire des cultivateurs de la Moselle. Il est la fleur d'un arbre dont les racines sont fixées dans la grève arrosée par les eaux de la Moselle et fécondée par le soleil. C'est très important son séjour, son coup de foudre d'Italie, mais c'est l'essentiel sa longue étape, de plusieurs siècles peut-être, à Chamagne.

C'est la réponse de Gellée aux bienfaits de Rome, aux beautés de la Lorraine : il

apprend aux hommes à aimer la nature.

« Toute cette beauté de la nature par laquelle Dieu dit : « Je vous aime. »

Je me retire de toute activité ; je laisse tomber mes armes, non par lâcheté, mais comment dirai-je, pour prier. O divine nature, voici que des mots, des sentiments qui n'avaient pas de réalité pour moi éclosent à la vie dans mon cœur. J'aime la douce gravité, la fécondité de ce divin répandu, exhalé. Je souffre de lui chercher une expression à ce Dieu. Je ne connais que son existence. Il est, il est. (Cela aussi est romain.)

Je revois le Battant, la Saint-Pierre d'Essegney, la prairie derrière la ville, à la saison des coucous.

Il y avait à Charmes, dans mon enfance, un petit bois qui se terminait en pointe entre deux bras de la Moselle. En face, notre vigne de Sainte-Barbe, le débris d'un domaine agricole, partagé, négligé, ruiné ; des herbes fraîches, une vanne. C'est *la Danse au bord de l'eau*. Le *Bouvier*, surtout, qu'il a dessiné

huit ou neuf ans après qu'il fut allé en Lorraine et revenu à Rome.

Décrire le Battant, les bains, les jeux des collégiens, les collections de lépidoptères ; et puis, des tableaux de mon âge plus mûr, la vue sur la plaine depuis le haut de la vieille route de Mirecourt. Ce nom, *la vieille route*, met plus de gravité ; avec le Carmel d'Ubexy, la paix, le silence, la nature me recouvrent. La nature me reçoit, plus belle qu'aucune de mes passions. C'est ce calme, cette gravité, ce recueillement, cette surcharge de souvenirs que l'on peut appeler Rome.

Mais il me faut glisser de cela si maigre à quelque chose de plus noble, de plus fort (le mot juste : plus majestueux, doit être dans Duplessis).

Il y a chez lui la Moselle et la gravité romaine.

D'un pays rétracté par les gelées, par le vent, par l'aigre climat, d'une nature contractée par l'échec,

d'un pays qui laisse tout passer, en s'effaçant, en se moquant en dessous, il admira,

ne se lassa point de copier et de célébrer cette Rome jamais courbée, impériale au milieu de ses ruines. Il apprit d'elle ce Lorrain, cet enfant d'un pays piétiné, l'art de régner majestueusement dans les ruines.

Il associe très heureusement, dans bien des cas, les monuments à la nature et d'une manière qui s'harmonise, qui fait un tout. Cela collabore. (Gœthe a bien vu cela : tome I des *Conversations* (1). C'est ainsi que dans le Saulcy la ferme donne un sens, plus de sens, plus d'âme au paysage. Mais c'est une ferme modeste. En Italie tout est haussé de ton.

Les vapeurs qui se lèvent et glissent, à la fin des jours, sur nos prairies basses, il les laisse à la Germanie. Qu'elles descendent avec la Moselle jusqu'au Rhin. C'est à Gœthe, à Schiller surtout de recueillir le clair-obscur d'Austrasie. Mais Claude Gellée a connu la ligne d'Italie.

(1) A mon avis, ce sont ces albums-là que possédait Gœthe. Erckmann les décrit (II, p. 128). On ne les a ni à Nancy, ni à Épinal. Je n'ai connu Claude que par là. J'en possède un admirable exemplaire.

UNE ENFANCE A LA MOZART
DANS LES PRAIRIES DE CHAMAGNE

« L'œil le plus saturé qu'il y ait jamais eu par la magie de la lumière. » Ainsi le nomme notre ami Louis Gillet. Mais pour se saturer ainsi, ne fallut-il pas que cet œil regardât les espaces, les aurores et les couchants dès la plus petite enfance?

C'est à l'école des prairies mosellanes en septembre que cet enfant merveilleux apprit « le secret de cette simple et transparente beauté, de cette mélodie constante et vraiment infinie, de ce don de transfigurer toutes choses en chant ».

C'est là qu'il s'est accoutumé à vivre de lumière et de ciel.

Ces formes, ces couleurs, ces beautés, il ne les a pas prises au dehors, comme des fruits cueillis sur un arbre. Mais elles sont sorties lentement de son être ému, accordé, discipliné, nourri par le regard intense avec lequel, de naissance, il sut approfondir tout ce qu'il voyait.

Si j'avais du courage, je ferais un petit tableau de la région telle qu'il put la voir. Ah ! dame, ce n'est pas une matière comme Paul à Athènes...

Et puis, Claude part pour Rome...

Quand il part...

Quelle puissante opposition de clair et d'obscur, cette humble expérience de pâtre et ce cœur si profond qui s'ignore lui-même ! Pour beaucoup, cette Lorraine est sans âme, sans vie. Ils y passent leurs jours et l'ignorent. Mais lui, il la voit, il l'exprimera, il en sera le révélateur, il y prend le sens de l'ordre, la maladie de l'équilibre et d'une profondeur morale.

Était-il un jeune berger tout simplement, ou déjà un petit apprenti pâtissier? C'est cela qu'on discute et qu'on ignorera sans doute toujours, et qui n'a d'ailleurs aucune importance ; mais ce qu'on n'a jamais remarqué, et qui brille pourtant comme un merveilleux mystère, c'est que cet enfant, berger à Chamagne, pâtissier à Gênes (?), petit domestique à Rome, emporte de Lorraine, sous ses pau-

pières et dans son cœur, le trésor de la poésie mosellane.

Des millions d'êtres ont été touchés par cette beauté de la Moselle, et beaucoup sans doute jusqu'aux larmes. Bien des petits pâtres, en ramenant le soir leurs brebis à l'étable, ont senti la majesté d'une fin de journée. Mais de ces heures bénies qu'avaient-ils su faire? Claude Gellée a produit les rêves qui flottent sur la rivière.

Quand les cloches sonnent doucement au-dessus des prairies où glisse la charmante Moselle.

Les côtes vaporeuses de la Moselle en octobre...

Terre de sommeil sous la pluie et les brouillards où se forment des réserves, et parfois terre de grand vent que nul obstacle n'arrête.

C'est quelque chose de ravissant qu'un modeste enfant ait puisé dans la beauté de cette rivière glissante, de ces prairies, de ces vaches sonnantes, dans la douceur des jeunes matinées et dans les brumes du soir, et s'en soit allé chargé de mémoire. Son œil a vu, son cœur a aimé, il est parti plein de

chefs-d'œuvre qui reposaient en lui à son insu, comme les fruits dans la sève montante.

Si vous voulez connaître les premières préparations d'un Claude Gellée, allez à l'ouest et à l'est de Chamagne, dans les prairies du Saulcy et de...

Et puis sur la Moselle et à l'orée de la forêt de Charmes.

C'est là que le petit Gellée faisait paître ses vaches, et vous y retrouverez, aussi bien que leurs herbages, les impressions dont il se nourrissait. Tout y est calme, très doux, très grave, d'une poésie pure, innocente et qui ne sourit pas. Nulle fadeur, une innocence un peu sévère, comme la grâce d'une religieuse. Les mots expriment mal cette vénusté sereine, un peu grêle, qui s'est mariée plus tard à la solennité de Rome.

Voilà le pays, la nature dont il a su voir et dégager les formes essentielles.

Chez nous, à Charmes, la Moselle est encore jeune. Les divagations de la Moselle...

Au bord d'un ruisseau, des aulnes au feuillage dur et sombre, tragique et sévère comme le roi des Aulnes.

Cette prairie est un plan insoupçonné du paysage, un royaume à l'écart, que l'on ne voit pas, d'où l'on ne voit rien.

Quelques chênes épars, le tintement perpétuel des vaches.

Contraste absolu avec les terres labourées. *O fortunatos*... Ici, pas d'efforts, une douceur. Et cela correspond à la réalité. La vie est plus facile dans la prairie, pour les bergers. Ici il n'est pas difficile de laisser les bêtes et de jouer de la flûte. Sur les terres de labours, effort...

Voilà ce que Chamagne, sa grande forêt et ses prairies de la Moselle ont appris à l'enfant.

Le gaufrier avait été fait en Lorraine. Il était fait pour retenir dans les infinies proportions de l'Italie une excellence lorraine, comme Chassériau distingue ce qu'est un trésor pour un créole. Voici ce qui me plaît : Gellée sut extraire du paysage romain une plus belle Lorraine.

Chamagne lui apprit la patience, le courage d'errer. Mais il avait des émotions et devait les exprimer. C'est le miracle...

Parfois couché dans le regain, à l'ombre, l'après-midi, les yeux fermés, il recueillait les confidences des anges. Pourquoi les anges l'abordaient-ils, ce petit pâtre? C'est sa grâce, son privilège. Il avait le feu intérieur auquel accourent les êtres célestes. Et c'est de leur visite que lui vint cette nostalgie, cet appel qu'exhalent ses rivages, ses couchers de soleil. C'est leur amitié, leur mariage avec son âme qu'il a tâché d'exprimer avec la couleur du ciel et les images champêtres dans ses paysages de songe. Il a fait un rêve de vie supérieure et nous le communique.

Que de fois je suis allé par la prairie à Chamagne! Les premiers éléments dont Claude Gellée fit son œuvre y reposent toujours. Il n'y manque rien que le style de Rome. Bien choisir et bien saisir, comme Achille s'emparait de l'épée au milieu des babioles de femmes.

J'aime, autour de ce village, les témoins

de Claude Gellée : des eaux, des arbres, des prairies, qui m'éclairent la vie de son âme. Ces objets l'avaient précédé ; ils mirent leurs beautés à sa disposition ; il s'en est emparé et maintenant ils demeurent, comme pour nous attester son innocente sincérité. Ici je me recueille et j'honore un être supérieur.

Ils disent : c'est de nous qu'il fit un poème. Nous sommes sur l'Adige l'étroit domaine de Virgile.

J'aime cette prairie pour ce qu'elle me donne chaque automne, et puis, à part moi, pour la belle mémoire qu'en a gardée Claude Gellée dans Rome. J'aime ces matériaux éternels, ce trésor dans la solitude.

Ces grèves éclatantes, ces eaux mortes, ces saules innombrables, ces prairies, ces peupliers et la clochette des vaches. Une première idée, une humble esquisse un peu vide des profondes perfections romaines de sa maturité.

Il me paraît n'avoir jamais su le bon français, mais seulement le patois lorrain, ce qui s'explique, puisque ce n'est guère qu'en Italie

qu'il eut l'occasion de voir des personnes de qualité.

C'est là qu'il fut le jeune Tobie, qu'il se promena le long de la rivière avec l'ange. C'est là qu'il eut une âme très humble, pleine de bonne volonté, effrayée, candide, toute mince d'expérience. J'ai froid quand je pense à mes promenades d'enfance, tant je vois que j'étais tout mince, peu vêtu, occupé par une piqûre d'orties, comme par un drame, troublé d'une prodigieuse poésie de désir par une libellule, une « demoiselle » voltigeante, désolé de quitter mon camarade. Et puis le jeune Tobie, le jeune Claude Gellée, à Rome il est devenu l'ange.

Maintenant, c'est fini d'être jeune.

Déjà vieil homme moi-même, je l'interroge.

L'essentiel pour un artiste est de sentir plus intimement et plus profondément que nous, d'embellir et de transformer ce qui nous entoure.

Pour décrire les rapports de Chamagne et de la peinture Gellée, dire : en me promenant

dans ces paysages, souvent j'aime à croire que je saisis les modèles qui vivaient dans l'âme des Gellée et que ce peintre de génie a magnifiés.

Rendre ma pensée, mon hypothèse avec une série de précautions... *je me figure... j'imagine... je me plais à croire... je reconnais.*

Je me figure que toutes les émotions qu'il a gravées dans cette série d'estampes, il les avait connues au bord de la Moselle, de Charmes à Chamagne. Pour moi, elles traduisent avec une fidélité absolue mon plaisir.

En les regardant, je respire plus largement, mes yeux sont baignés, apaisés. Je me sens plus harmonisé.

Le bouvier (huitième de mes gravures). C'est si bien nos paquis Naville que je suis piqué par les moustiques.

La danse au bord de l'eau (dixième), plus belle à cause des chèvres, me plaît moins.

La danse sous les arbres. Ils ont le rythme de cette nature, soit. Mais moi, je suis la bête à l'écart qui les regarde et qui jouit de l'ensemble.

Le troupeau à l'abreuvoir. Quand j'enviais les bons bœufs, les bonnes vaches se désaltérant à pleine eau, le mufle tout ruisselant..

Le bouvier. Mais c'est la ferme même du Saulcy avec ses grands arbres, sa prairie, son bosquet, ses moustiques !

La danse sous les arbres. C'est un épisode de la Saint-Pierre à Essegney.

Le pont de bois. Encore un épisode de mes promenades. Le trouverons-nous? Faudra-t-il se déchausser?

Et que de fois, dans ces interminables promenades d'été, j'ai regretté l'âne de la *Fuite en Egypte!*

Je vois avec certitude ce que sont ici les émotions d'un jeune Claude Gellée. Non pas des paysanneries vues et copiées sur l'heure, mais des émotions profondes, liées à la vie même de Gellée et traduites à l'aide des éléments que lui donnait la nature. Ce sont vraiment ses souvenirs, toute sa vie profonde. Sous tout cela, il y a l'expérience de toute sa vie.

Ces beaux tableaux, ce sont ses émotions

d'enfant indéfiniment amplifiées, accrues, mûries à toutes les étapes de sa vie.

La mince chanson du pâtre a reçu la plus noble et la plus belle orchestration.

Et moi aussi, petit enfant, j'ai parcouru les prairies de Claude Gellée que j'aime, que je comprends et de qui je ne suis pas...

Énumérer dans une suite de strophes ces : « Journées d'un enfant ».

Qu'elles sont minces ces journées d'un enfant ! Elles frémissent et me font mal. Pourquoi? J'aimais trop d'absurdes objets : les chevaux de bois, leur musique, les paillettes des écuyères, et puis mes petites amies. Je ne savais pas assez faire plaisir aux grandes personnes que j'aurais voulu pleinement satisfaire. Et puis, ces absurdes objets, aussi bien que ces chères personnes aujourd'hui sont tombés dans le silence, dans l'abîme éternel. Moi-même qui garde leurs images, je vois venir mon tour de glisser sous la nappe silencieuse. Et cette vue communique à toutes mes expériences de la vie, répand sur tous

mes tableaux quelque chose de plus lent, de plus grave, de plus puissant.

Mes souvenirs de la Saint-Pierre.
Ma promenade au pont de Langley.
Ma journée de pêche sur la Moselle.
Ma visite, là-haut, dans le Kiosque du pendu.
Les batailles du Battant.
Les coucous du printemps, les colchiques d'automne.

Qu'ils sont minces, mes souvenirs, et fiévreux !

Mais aujourd'hui, je les repense, j'y répands une âme enseignée par la vie. Ils ont vécu avec moi, ils ont mûri dans toutes mes étapes, ils sont moi-même, oui, je les retrouve au fond de mon âme, graves, lourds, douloureux, paisibles.

Il est douloureux d'aimer. Mais bientôt quel plaisir secret de s'installer parmi les images de son amour jeté à terre et de sentir son cœur amélioré, assagi, haussé par cette ruine ! C'est beau de sortir des épreuves avec une âme plus grave. C'est beau d'accepter

comme des enrichissements toutes les douleurs, de les apaiser, de les désarmer, de les transmuer, enfin de conquérir la sérénité.

Qu'il y a d'amour à l'origine de ce goût, de cette science (passion) de Claude pour la nature !

Voilà mes sources. Ce sont les siennes. Nous avons bu aux mêmes rives.

Mais, d'une plus belle animalité, ce paysan est parvenu sans heurt à une paisible spiritualité que je parviens peu à peu à comprendre, sans espérer d'y pouvoir atteindre.

Les sons traînants des chevaux de bois dans la prairie d'Essegney sont envolés depuis trente-cinq ans, comme les « demoiselles » qu'avec un filet vert et le cœur tout battant je poursuivais sur les roseaux au bas du Bois des Côtes.

Quand donc la majesté de Rome viendra-t-elle donner du style, prêter son caractère éternel à ces frêles peupliers des routes de mon passé?

FIN

APPENDICE

APPENDICE

I

LA FAMILLE DU GALLO-ROMAIN BACCIUS

Les deux fils et les cinq filles de Baccius furent très remarquables ; l'Église les a, tous sept, canonisés, et chacun d'eux mériterait son petit portrait, mais ils sont trop ; je laisse Euchaire, Elophe, Suzanne, Menne, Ode et Gontrude, pour m'en tenir à quelques détails sur leur sœur, sainte Libaire.

Libaire désira de consacrer à Dieu sa virginité, et se retira dans un domaine à Grand. Elle s'y occupait à prier, à filer et à paître ses brebis. Cependant le César Julien arriva dans le pays, et son héraut d'armes s'en allait partout sonnant de la trompe et criant : « Venez et adorez les dieux de César. » Mais Libaire dit très haut : « Je les tiens pour des démons. » Le héraut d'armes s'en retourna près de l'Apostat et lui dit : « Nous avons trouvé une jeune vierge fort belle, blanche comme les lys et vermeille comme la rose. Elle est dans le vallon voisin,

mais elle déclare ne pas plus faire état de vos dieux que d'un vil fumier. »

Julien se rendit sur-le-champ au vallon voisin. Il y trouva la vierge qui avait planté dans le sol sa quenouille et ses fuseaux et qui chantait à genoux les paroles du psaume : « Que tous ceux qui placent leurs espérances en des simulacres soient couverts de honte et de confusion, car tous les dieux des nations sont des démons, mais le Seigneur a fait les cieux. »

Julien admira la jeune bergère et lui parla en ces termes : « Jeune fille sotte et charmante, pourquoi n'obéis-tu pas à mon commandement? A ce que je constate par ton voile, tu as fait vœu de chasteté, mais écoute-moi, adore mes dieux, je t'épouserai à cause de ta beauté et je te ferai souveraine de mon cœur, de l'empire et de tous mes trésors. »

La vierge éclairée de Dieu ne se laissa pas séduire. « Et toi, ô Julien, dit-elle en riposte, crois dans le Sauveur qui pour nous est mort en croix ; alors tu ne seras pas damné et tu recevras d'inestimables trésors. Mais si tu refuses de te convertir, fais apporter ici tes dieux et nous verrons, je t'en donne l'assurance, des choses vraiment merveilleuses. »

L'Apostat fit apporter une statue en or d'Apollon. Alors la vierge la frappa de sa quenouille et la brisa, puis elle ficha en terre ses fuseaux qui se chargèrent à l'instant d'une ravissante verdure.

« Cette magicienne me plaît de plus en plus, » murmura l'Apostat. Et se tournant vers elle : « Il faut, lui dit-il, que ta beauté te soit une source de louange et de gloire. Allons ! je te pardonne, attache-toi définitivement à ma personne. »

Pour finir, comme elle s'obstinait, il lui fit trancher la tête dans un lieu, situé sur l'ancienne voie romaine de Grand à Soulosse, que marque aujourd'hui encore une chapelle. A peine décapitée, sainte Libaire se baissa, ramassa sa tête et s'en alla la laver dans la fontaine publique au milieu de la ville.

LE DEUX CENT VINGT-CINQUIÈME ANNIVERSAIRE DU LORRAIN

I

CLAUDE GELLÉE DANS SON VILLAGE NATAL

La Société Amicale des Lorrains de Meurthe-et-Moselle, que préside notre éminent confrère et ami, M. Alfred Mézières, déposera, à neuf heures et demie du matin, une palme devant une toile de Claude Gellée au Louvre.

Cette heureuse idée appartient à MM. Lagrésille, avocat, et Simette, avoué. Ces deux messieurs ont le tort d'écrire Gelée quand Claude lui-même déclare qu'il faut deux « l » à son nom, mais je les félicite chaudement de saisir aux cheveux l'occasion d'honorer le plus beau génie de Lorraine. Claude est mort le 23 novembre 1682. C'est parfait, aujourd'hui nous fêterons son deux cent vingt-cinquième anniversaire.

Si je ne me trompe, on lit sur sa tombe, à Rome, dans l'église Saint-Louis des Français : « La nation française

n'oublie pas ses enfants célèbres, même lorsqu'ils sont morts à l'étranger. » Cette phrase vient des bureaux de M. Thiers, qui la fit graver durant l'un de ses ministères, en 1840. On n'y trouve pas le grand goût des inscriptions classiques. Elle joint l'inexactitude à la niaiserie : Claude Gellée n'est pas un enfant français ; il est même, tout court, le Lorrain ! Il appartient à la France de remplir les charges de la nation lorraine, dont elle a recueilli l'héritage, mais il convient aussi que ses compatriotes rendent à Claude Gellée des soins particuliers. J'ai prié M. le curé de Chamagne de dire cette semaine, à l'intention de son illustre concitoyen, sa plus belle messe. Peut-être qu'elle éveillera l'attention de quelque pâtre en qui sommeille un beau génie. Et je suis sûr d'être d'accord avec celui qui, au milieu de ses travaux de Rome, n'a jamais oublié son village natal. Claude écrit dans son testament : « J'ordonne et je veux que mes héritiers soient obligés de faire célébrer dans l'église Saint-Denys de Chamagne, ma patrie, cinquante messes pour mon âme... Nella Chiesa di S. Dionisio de Chamagne, mia patria. » Ces mots italiens me touchent ; je crois y voir l'âme infiniment simple et bonne du paysan génial qui, détail curieux, me semble bien n'avoir jamais su le français, étant passé du patois de son obscurité à l'italien de sa gloire.

Chamagne, *Campus agni*, le champ de l'agneau, la prairie de Claude Gellée, est à deux pas de Charmes, sur la rive droite de la Moselle, un petit village favorisé d'immenses prairies, d'immenses forêts et d'une délicieuse rivière rapide. L'église, qui fut reconstruite en 1734, est située sur l'emplacement de l'église où le petit Claude avait été baptisé trente-quatre ans aupa-

ravant. Elle renferme, entre autres vieux objets, une *Descente de croix* du treizième siècle, sur laquelle il a certainement posé son regard. Et dans une petite rue assez rapide qui conduit au paquis communal, sa maison natale subsiste.

Cette maisonnette est demeurée telle que Claude l'habitait. Seules les fenêtres ont été un peu modifiées, et au-dessus d'une petite niche à la Sainte Vierge, on a posé quelques lignes commémoratives. Elle n'appartient plus aux Gellée depuis 1865. Toutefois, le dernier de ceux-ci n'est mort que récemment. Il est mort assez dégoûté de l'injustice humaine, car il trouvait que M. Carnot, élevé à la présidence de la République, en tant que petit-fils, aurait bien dû donner un ruban violet à un petit-neveu. Ces Gellée croyaient, en effet, descendre de l'un des quatre frères de Claude. Mais ils ne possédaient aucun papier.

Aujourd'hui, leur maison appartient à un lettré, M. Gouthière-Vernolle, qui avait eu la piété d'acheter et de recueillir cette masure, cette relique. Il voulait qu'elle devînt la propriété de trois départements : Vosges, Meurthe-et-Moselle et Meuse, c'est-à-dire de la Lorraine. L'idée n'aboutit pas. Même un savant avec qui il s'était brouillé à la brasserie fit une campagne pour démontrer que Claude Gellée était né dans une autre maison de Chamagne. Cette cabale échoua. Nous pouvons en toute sécurité nous émouvoir devant la maison traditionnelle.

Il est toujours question d'élever une statue au Lorrain dans Chamagne. Vers 1847 la « Société d'émulation des Vosges » lançait déjà un appel : « La statue de notre grand paysagiste s'élevant sur les bords de la Moselle,

en face d'un de ces riches et pittoresques paysages auxquels il dut les meilleures inspirations de son magique pinceau, sera bientôt la preuve que la vieille nationalité lorraine n'est pas morte... » J'ai sous les yeux la circulaire électorale de M. l'abbé Olivier, fixé par ses devoirs à Orléans, mais originaire de Chamagne et qui, le 5 avril 1904, se présentait au conseil municipal de sa petite patrie, fièrement, sans autre programme que son désir de voir une statue de Claude devant sa maison natale. « Ne me demandez pas de formuler une profession de foi politique : ne me demandez pas de constituer une liste électorale, inscrivez mon nom sur la liste, quelle qu'elle soit, que vous mettrez dans l'urne... en votant pour moi, j'ose dire que vous voterez pour Claude Gellée. » Claude, *alias* l'abbé Olivier, fut élu.

Je propose qu'on renonce à la statue. Nous avons celle de Rodin dans les pelouses de la « Pépinière » à Nancy : Claude Gellée, petit bonhomme charmant, rapide, qui guette et saisit un lever de soleil. Peut-être à Chamagne faudrait-il tout simplement amasser dans la maison les meilleures gravures d'après des tableaux, quelques habiles photographies, des dessins. Je ne demande pas de toile originale ! Ah ! non, il y a longtemps qu'en Lorraine, aux musées de Nancy ou d'Épinal, nous nous en tenons fort sagement à nous accommoder de faux Claude Lorrain. Et même nous en fabriquons ; j'expliquerai comment. Mais il sera aisé de se procurer quelques eaux-fortes originales et surtout un bon exemplaire du *Livre de vérité*...

A bon compte, de cette manière, on créerait un joli oratoire d'art. Les amateurs y viendraient volontiers rêver au grand peintre que ces horizons préparèrent. J'offre d'écrire le guide-âne.

II

REPRODUCTION D'UN ARTICLE DE L'ABBÉ PIERREFITTE

Le samedi 23 novembre 1907, M. l'abbé Petit-Jean, curé de Chamagne, recevait la lettre suivante :

« Monsieur le curé,

« Un groupe lorrain, la Société Amicale des Lorrains, que préside M. Alfred Mézières, doit aller dimanche prochain à 9 heures et demie du matin, pour fêter le deux cent vingt-cinquième anniversaire de Claude Gellée, déposer une palme devant l'un des tableaux de ce grand peintre au Louvre.

« Or, notre compatriote était très attaché à Chamagne et dans son testament du 25 juin 1670 il demande cinquante messes dans l'église Saint-Denis de Chamagne. Je pense donc qu'il serait convenable de chanter dimanche une messe chez vous en commémoration de l'illustre chamagnons. Je vous prie de bien vouloir vous en charger, suivant le désir que j'ai l'honneur de vous en exprimer, en vous assurant de mes sympathies respectueuses.

« Maurice Barrès. »

Or dimanche nous fêtions les saints du diocèse ! Était-ce le hasard qui amena cette coïncidence? Il est permis d'en douter quand on sait le tact avec lequel Maurice Barrès fait toutes choses.

Aussi M. le curé de Chamagne ne crut pas déroger aux convenances en cueillant dans ce riche parterre de l'hagiographie vosgienne quelques fleurs pour les effeuiller en l'honneur du grand Lorrain. Et pourquoi son éloge serait-il déplacé dans la chaire chrétienne? Son inspiration fut si religieuse, sa vie si chrétienne, sa mort si édifiante, son pinceau si chaste !

Nous ne parlerons pas de la vivacité de sa foi, qui lui valut non seulement la faveur mais l'estime des papes Urbain VIII, Innocent X, Alexandre VII, Clément IX, pour ne parler que de ceux-là. Mais un monument de sa piété nous reste dans cette « Congrégation de Saint-Nicolas des Français », à Rome, dont il fut l'instigateur et l'un des piliers.

Aussi les Vosgiens font-ils bonne figure dans cette congrégation : d'abord son neveu Claude, fils de son frère Melchior ; son petit-neveu, Joseph Gellée, fait encore partie de la Congrégation en 1730.

En 1746, elle a pour président Dominique Fabri, pour conseillers, Joseph et Dominique Vuillaume, deux familles de souche vosgienne et dont les noms sont communs à cette époque dans les environs de Charmes.

Joseph avait une sœur qui s'établit également à Rome, et mourut à trente-huit ans le 10 juin 1743. Son tombeau se voit à l'église Saint-Jean-des-Florentins.

Bref tous ses neveux et petits-neveux continuèrent

*

après lui les traditions chrétiennes de la famille à Rome, et y firent honneur à notre pays. Voilà ce que M. le curé de Chamagne pourra proclamer bien haut avec un légitime orgueil.

En attendant nous constatons que chez Maurice Barrès le culte des morts n'est pas « un mensonge, une romance de café-concert » comme chez tant d'autres ; « mais qu'il est vivant dans son âme » et qu'il se traduit naturellement par une messe, comme il se traduisait du temps de ses ancêtres.

C'est doubler le prix d'un hymne chanté en l'honneur d'un mort que de prendre le ton qui convient ; et l'on est sûr de le trouver quand on prend le « la » sur la note qu'il a mise lui-même à la clef de sa vie et de son œuvre.

« Chamagne, 25 novembre 1907.

« Monsieur le député,

« La messe solennelle d'hier dimanche a été chantée conformément à votre désir. Je me suis permis de lire votre lettre du haut de la chaire et de retracer brièvement la vie de notre illustre Lorrain, à la gloire duquel un splendide monument a été élevé à Rome, dans l'église Saint-Louis des Français. Je vois encore d'ici sa belle statue en marbre blanc, puis l'ange qui dépose une couronne sur sa tête. Les Chamagnons s'unissent à leur curé pour vous remercier de votre bon souvenir et de votre religieuse attention envers leur si célèbre compatriote. Heureuse coïncidence, nous faisions hier, à l'église la fête de tous les saints du diocèse de Saint-Dié ; Claude Gellée dont la vie a toujours été si chré-

tienne, ne peut-il pas figurer parmi eux? Les honneurs qui lui ont été rendus à Rome ne nous autorisent-ils pas à le croire?

« Veuillez agréer, monsieur le député, l'hommage de mon profond respect. Votre très humble serviteur.

« Auguste PETITJEAN,
Curé de Chamagne. »

TABLE DES MATIÈRES

	Pages.
PRÉFACE	1
La Sibylle d'Auxerre	1
Les Turquoises gravées	23
Sous le signe de l'esprit	47
La musique de perdition	67
Le testament d'Eugène Delacroix	93
Lettre à Gyp sur le printemps à Mirabeau	117
L'enfance de Jeanne d'Arc :	
Domremy-la-Pucelle	179
L'enfant dans la prairie	191
La victime des fées	200
L'automne à Charmes avec Claude Gellée	205
Appendice. I. — La famille du Gallo-Romain Baccius.	269
II. — Le deux cent vingt-cinquième anniversaire du Lorrain	272

Cet ouvrage

a été achevé d'imprimer sur les presses

de la

LIBRAIRIE PLON

le 20 novembre 1926.

ŒUVRES COMPLÈTES DE MAURICE BARRÈS

Édition à tirage limité, dans le format in-8° écu, comprenant des exemplaires sur chine, sur hollande, et 1100 exemplaires sur papier pur fil des papeteries Lafuma.

*Souvenirs d'un officier de la Grande Armée, publiés par Maurice Barrès, son petit-fils..... 1 vol.

LE CULTE DU MOI

*Sous l'œil des Barbares. 1 vol.
*Un Homme libre..... —
*Le Jardin de Bérénice. —

LES BASTIONS DE L'EST

*Au service de l'Allemagne..... 1 vol.
*Colette Baudoche..... —
*Le Génie du Rhin..... —

LE ROMAN DE L'ÉNERGIE NATIONALE

*L'Appel au soldat..... 2 vol.
*Les Déracinés..... 2 vol.
Leurs Figures.

CHRONIQUE DE LA GRANDE GUERRE

*I. (1er février-4 octobre 1914).
*II. (14 oct.-31 déc. 1914).
*III. (1er janvier-11 mars 1915).
*IV. (12 mars-31 mai 1915).
*V. (1er juin-24 août 1915).
*VI. (25 août-11 déc. 1915).
*VII. (12 déc. 1915-9 avril 1916).
*VIII. (11 avril-24 août 1916).
*IX. (3 sept. 1916-28 juin 1917).
*X. (1er juill.-1er déc. 1917).
*XI. (2 déc. 1917-23 avril 1918).
*XII. (24 avril-7 août 1918).
*XIII. (8 août 1918-29 mai 1919).
*XIV et dernier. (1er juin 1919-4 juillet 1920).

*Huit jours chez M. Renan..... 1 vol.
L'Ennemi des lois.... —
*Du Sang, de la Volupté et de la Mort..... —
*Scènes et doctrines du nationalisme..... 2 vol.
*Amori et Dolori sacrum. 1 vol.
*Les Amitiés françaises. —
*Greco ou le Secret de Tolède..... —
*Le Voyage de Sparte.. —
*La Colline inspirée.... 1 vol.
*La Grande Pitié des Eglises de France.... —
Les Familles spirituelles de la France.
*Un Jardin sur l'Oronte. —
*Une Enquête aux pays du Levant..... 2 vol.
*Faut-il autoriser les Congrégations?..... 1 vol.
*Pour la haute intelligence française..... 1 vol.

*La Guerre à vingt ans, par Philippe Barrès..... 1 vol.

Les volumes précédés d'un astérisque sont en vente (novembre 1926).

PARIS. — TYPOGRAPHIE PLON, 8, RUE GARANCIÈRE. — 33922.

PQ2603. A52M8 1926.

a39001 003928926